



■ Mrozek, Blanch, Gibson  
■ Les romanciers et le théâtre

## Portrait de la France

■ L'Insee publie une photographie du pays

■ Pour la première fois, plus d'employés que d'ouvriers

■ Ouest et Sud-Ouest champions du dynamisme sur le marché du travail

■ Les solitaires et les familles monoparentales de plus en plus nombreux

Lire page 7

## Algérie : le divorce avec la jeunesse

● Le pouvoir a tout fait pour empêcher la marche des Kabyles, jeudi à Alger ● Cette interdiction risque de raviver la révolte des jeunes Algériens contre un pouvoir dont l'armée reste la colonne vertébrale ● « Le Monde » décrit la structure de la hiérarchie militaire

LE POUVOIR algérien a tout fait pour empêcher les comités de villages de Kabylie de manifester, jeudi 5 juillet à Alger. Non seulement toute manifestation a été interdite, à la suite des émeutes du 14 juin, mais

les autorités algériennes avaient bloqué, dès mercredi, tous accès à la capitale afin que les délégués des comités de villages ne puissent pas y pénétrer. Plus que l'échec ou la réussite de cette marche sur Alger,

l'enjeu de cette journée réside dans la réaction de la jeunesse kabyle en révolte, que les comités de villages ne parviennent plus à contrôler. Le divorce est total entre une jeunesse sans perspective, un pouvoir vieillissant

et une armée réputée corrompue, qui reste la colonne vertébrale du régime. Depuis janvier 1992, l'Algérie a eu quatre présidents de la République, mais la hiérarchie militaire reste remarquablement stable. Et les relations entre le président Bouteflika et l'institution militaire paraissent toujours aussi chaotiques.

Général intègre et respecté, considéré comme une exception dans son pays, Rachid Benyellès ne cesse de conseiller au président de démissionner. « Ce monsieur a déjà menacé à huit reprises de nous laisser à notre médiocrité et de rentrer chez lui. Eh bien moi, je dis : "Mais faites donc, vous êtes trop bien pour nous". »

Le président Bouteflika tente d'apaiser la situation et se dit prêt à faire des concessions à la Kabylie, sauf celles qui seraient contraires à la Constitution, c'est-à-dire le retrait de la gendarmerie réclamé par les Kabyles.

Lire pages 2 et 3

www.lemonde.fr/algérie



DIPLOMATIE

## Sharon à Paris

Le premier ministre israélien effectue une courte visite à Paris. Ariel Sharon devait s'entretenir avec Jacques Chirac jeudi soir 5 juillet, et avec Lionel Jospin vendredi matin. La France lui reproche de ne pas mettre en œuvre les recommandations de la commission Mitchell pour permettre le retour à la négociation. Elle estime aussi qu'il fait fausse route en tentant de discréditer et de déstabiliser Yasser Arafat. p. 4

www.lemonde.fr/israel-palestiniens



PANCHO

## Executive Life : une affaire d'Etat

EXECUTIVE LIFE, cet assureur californien en faillite, racheté au début des années 1990 par Altus, une filiale du Crédit lyonnais, et par l'assureur MAAF, devient une affaire d'Etat. Diverses juridictions américaines, ainsi que la Réserve fédérale (Fed), accusent les Français d'avoir enfreint la loi américaine, qui interdisait à l'époque à une banque de devenir propriétaire d'une compagnie d'assurances. Les amendes pourraient se chiffrer en centaines de millions de dollars. Devant l'importance du dossier, Hubert Védrine, ministre des affaires étrangères, en a parlé à son homologue américain en juin. Jacques Chirac et Lionel Jospin pourraient saisir la Maison Blanche.

Lire page 15

## Le trésor de Cussac : des gravures qui ont au moins 22 000 ans

UN « LASCAUX de la gravure » ? En tout cas l'une des grottes les plus spectaculaires d'Europe, un trésor pariétal comme on en connaît peu, qui vient encore enrichir le patrimoine préhistorique de la vallée de la Dordogne. En révélant pour la première fois, mercredi 4 juillet à Périgueux, les richesses contenues dans la grotte de Cussac, découverte il y a moins d'un an, archéologues et anthropologues français étaient sur ce point unanimes : avec ses centaines de gravures datées de plus de 22 000 ans, avec ses panneaux monumentaux (jusqu'à 25 mètres de long) et ses représentations peu communes, le site s'impose comme l'un des plus originaux de l'art paléolithique. Et il ne s'agit, peut-être, que d'un début.

Comme toujours ou presque, c'est au hasard que Marc Delluc, spéléologue amateur, doit d'avoir déniché cette merveille. Il repère l'entrée de la grotte le 30 septembre 2000, lors d'une prospection dans la vallée de la Vézère. Après avoir déblayé quelques éboulis de pierres, il entrevoit les premières gravures. Quinze jours plus tard, les préhistoriens dépêchés sur place confirment l'intérêt archéologique du site.

Après d'importants travaux d'évacuation des déblais et de consolidation du sol, l'exploration reprend au mois de mai. Dans une galerie de près de 1 kilomètre de long, large de 10 à 15 mètres et haute d'autant, les scientifiques découvrent de 150 à 200 figures appartenant toutes au bestiaire traditionnel du monde paléolithique - dont un bison de 4 mètres de long, l'un des plus grands de l'art pariétal.

Mammouths, rhinocéros, cervidés et chevaux, accompagnés de silhouettes féminines et d'évocations sexuelles (triangles pubiens) : ces représentations, qui n'entretiennent entre elles aucune relation explicite, sont familières aux préhistoriens de l'art. D'autres le sont moins.

« L'iconographie du site tire son originalité de la présence de représentations animales rarement exprimées dans ce contexte, notamment des oiseaux, mais aussi des figures étranges, aux mufles allongés, la gueule ouverte, dont l'identification précise reste du domaine des hypothèses », précise Norbert Aujoulat (Centre national de la préhistoire du ministère de la culture), chargé des recherches.

La grotte gravée a, estime-t-on, entre 28 000 et 22 000 ans, soit à mi-chemin de celle de Chauvet (32 000 ans) et de celle de Lascaux (16 000 ans). Ornée à l'époque où l'art pariétal atteignait son sommet, la grotte de Cussac, située sur le territoire de la commune du Buisson-de-Cadouin, est un authentique et fragile trésor. Classée monument historique, elle ne sera pas ouverte au public. Les chercheurs, eux, pourront continuer de l'explorer, lentement et précautionneusement, en aménageant peu à peu le délicat sol argileux sur lequel ils progressent.

Trouveront-ils également des peintures ? Pour le moment, on n'en a repéré aucune trace. En revanche, des ossements humains, appartenant à plusieurs personnes, étaient dispersés en divers lieux de la grotte. Leur datation reste à effectuer, mais les anthropologues supposent qu'ils appartiennent à des occupants du néolithique ancien. Bien plus récents, donc, que les artistes graveurs de Cussac.

Catherine Vincent

## Fonds très secrets



FRANÇOIS LOGEROT

M. JOSPIN a demandé au premier président de la Cour des comptes, François Logerot, un rapport sur les fonds spéciaux. M. Chirac les avait invoqués pour expliquer le paiement en liquide de ses voyages privés.

Lire page 8 et l'éditorial page 14

www.lemonde.fr/chirac-affaires

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 10 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,50 \$ CAN ; Côte d'Ivoire, 900 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 250 PTA ; Gabon, 900 F CFA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 3000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3,30 FL ; Portugal, 200 Esc ; République tchèque, 100 Kč ; Sénégal, 200 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,20 FS ; Tunisie, 1,4 Din ; USA (NY), 2 \$ ; USA (autres), 2,50 \$.

M 0147 - 706 - 7,50 F - 1,14 €



FRANCES FYFIELD

En pleine lumière

roman

Presse de la Cité

356 pages - 120 F - 18,29 €

"Construction serrée, style raffiné : dans le domaine du roman policier, elle a tout d'une grande."

Christian Gonzalez - Madame Figaro

PRESSES DE LA CITÉ

## L'euro divise la City

LA CITY peut-elle prospérer sans adhésion du Royaume-Uni à l'euro ? Depuis quelques jours, cette question divise les hiérarchies de la première place boursière européenne. Partisans d'une adhésion rapide de la Grande-Bretagne à la monnaie unique contre banquiers défenseurs de la livre sterling : ce ne sont pas seulement deux « camps » qui s'opposent, ce sont aussi deux cultures.

« Plus nous tardons, plus nous perdons et plus grands sont les risques de se faire doubler » : le lancement, le 25 juin, par l'ancien vice-président de la Commission européenne, Lord Brittan, d'un nouveau mouvement, The City in Europe, en faveur d'une adhésion rapide à l'euro, a déclenché un furieux débat. Selon ce groupe de pression lassé de l'attentisme du gouvernement Blair, Londres risque de perdre l'opportunité de gagner de nouveaux clients si elle reste à l'écart du marché unique de services financiers. Le 28 juin, les anti-euro répliquaient à ce défi en publiant un pamphlet, *The City and the euro*, concluant que, depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1999, la City n'a rien perdu de son ascendant sur ses rivaux du continent. Les deux camps s'affrontent avec une passion insolite dans ce « club » couleur muraille, qui reste à bien des

égards une île dans les îles Britanniques.

L'effet médiatique de cette foire d'empoigne est considérable en raison de la personnalité même des grands financiers - tout le gratin du « square mile » - affiliés à ces deux nouveaux groupes de pression. Mais aussi parce que la question de l'abandon de la livre sterling pour l'euro est sur le devant de la scène après le triomphe électoral travailliste du 7 juillet. Tony Blair a fixé un calendrier précis pour l'examen d'une possible participation qui interviendrait dans les deux ans suivant le scrutin général. L'un des critères parmi les cinq définis en octobre 1997 par le chancelier de l'Echiquier, Gordon Brown, à satisfaire avant l'organisation d'un référendum, est que la City ne souffrira pas de cette participation.

Place offshore, la City a bien résisté à l'avènement de l'euro, tirant profit de sa taille, de sa réglementation souple, de l'utilisation de l'anglais et du savoir-faire de ses professionnels. De l'avis général, la place devrait continuer à prospérer en dehors de la zone euro.

Marc Roche

Lire la suite page 14

www.lemonde.fr/euro



CAP CORSE

## Les éoliennes de la discorde

Le projet d'implantation d'une seconde batterie de rotors au cap Corse suscite de vives oppositions. Pour certains élus de l'île, l'énergie du vent participe au développement économique, et a l'avantage d'être écologique. Pour d'autres, ces éoliennes sont une atteinte à la beauté des paysages. L'Etat, pour calmer les tensions, a décidé de s'impliquer dans ce dossier. p. 11



FESTIVALS DE L'ÉTÉ

## Des inconnus sur la photo

Des inconnus peuplent les photos marquantes du XX<sup>e</sup> siècle. Le temps d'un instantané, des anonymes deviennent célèbres. Luc Delahaye expose d'immenses portraits en gros plan d'usagers du métro (photo) : leur seule légitimité est de s'offrir au photographe en se montrant tels qu'ils sont. Ce nouveau statut de « modèle » pose la question de l'identité et de la propriété de l'image. p. 24 et 25

www.lemonde.fr/festivals

International.....	2	Tableau de bord.....	17
France-Société.....	7	Aujourd'hui.....	20
Carnet.....	10	Abonnements.....	22
Régions.....	11	Météorologie-Jeux.....	23
Horizons.....	12	Culture.....	24
Entreprises.....	15	Guide culturel.....	26
Communication.....	17	Radio-Télévision.....	27



# Cinq généraux au cœur du pouvoir



**MOHAMED LAMARI**

Un « éradicateur » sans états d'âme

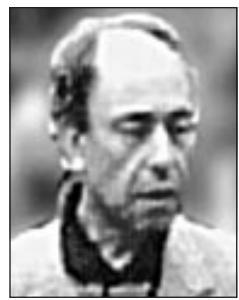
■ C'est le patron de l'Armée nationale populaire. Corpulent, les traits massifs, célèbre et redouté pour ses coups de sang, Mohamed Lamari est un enfant de l'armée française. Natif de Biskra, dans le sud-est du pays, et issu d'un milieu populaire, il a rejoint l'armée de libération peu de temps avant l'indépendance de l'Algérie, en 1961. Passé ensuite par l'Académie militaire de Moscou et l'École de guerre de Paris, il a été officier instructeur, directeur d'une école militaire avant de prendre le commandement d'unités opérationnelles. Mohamed Lamari, qui fêtera samedi ses soixante-deux ans, est sorti du rang début 1992 lorsque, au cours d'un « conclave » réunissant la fine fleur des officiers, il a réclamé haut et fort la démission du président Chadli, coupable d'avoir fait le lit des islamistes. « Éradicateur » sans états d'âme, Mohamed Lamari est le père des commandos antiterroristes qui, en pratiquant une « guerre totale », ont réussi à retourner la situation sécuritaire. Pragmatique, il a favorisé les négociations qui ont abouti au désarmement de l'Armée islamique du salut (AIS). Chef d'état-major depuis juillet 1993, le général Lamari n'a ni l'envergure ni l'ambition d'un Atatürk.



**MOHAMED MEDIÈNE**

Le patron de la police politique

■ Si quelqu'un symbolise le pouvoir militaire dans ce qu'il a de mystérieux et de puissant, c'est bien Mohamed Mediène, le patron de la police politique du régime, la direction du renseignement et de la sécurité (DRS). La DRS est réputée noyauter tout le pays, des formations politiques aux entreprises publiques en passant par l'administration et les groupes islamistes armés. Né en 1939 en Kabylie, Mohamed Mediène – plus connu sous le nom de Tewfik – a été à bonne école, celle du KGB. Il faisait partie de ce que l'on a appelé la « promotion tapis rouge ». Affecté à la deuxième région militaire, il est ensuite exilé par ses supérieurs en Libye comme attaché militaire. En 1986, il devient chef du département défense et sécurité à la présidence de la République, où Larbi Belkeir est directeur de cabinet de Chadli Benjedid. Dirigeant depuis le début des années 1990 la sécurité intérieure, les renseignements extérieurs et la sécurité de l'armée (SA), Tewfik est l'un des piliers du régime. Au printemps, des articles de presse ont laissé entendre que ce sexagénaire au physique de passe muraille allait prendre sa retraite. L'information a été très vite démentie.



**SMAÏN LAMARI**

Le technicien des services de sécurité

■ Cet homonyme du chef d'état-major est un homme de l'ombre et ce fut un petit événement que de voir sa photo publiée il y a quelques mois par un groupe d'« officiers libres » sur Internet. Mince, le crâne dégarni, l'allure sportive, Smaïn Lamari est le numéro deux de la DRS. Jouissant d'une réputation flatteuse sur le plan professionnel, il est l'homme des contacts avec les services de renseignement étrangers – amis – parmi lesquels la DST française. On l'a présenté comme l'artisan des négociations qui ont conduit au désarmement des islamistes de l'AIS (la branche armée de l'ex-FIS), en octobre 1997, en échange d'une amnistie générale. Surnommé « el hadj » (témoignage de la piété qui lui est prêtée), Smaïn Lamari serait originaire de la banlieue d'Alger où son père était chauffeur de taxi. Entré dans la police en 1962, il a bifurqué vers l'armée quelques mois plus tard, et a fait l'essentiel de sa carrière au sein de la Sécurité militaire et des organes qui gravitent autour. Depuis 1992, il dirige la Direction de la sécurité intérieure (DSI), laquelle chapeaute la lutte contre le terrorisme et le contre-espionnage.



**LARBI BELKEIR**

Le directeur de cabinet du président Bouteflika

■ Larbi Belkeir est à la retraite depuis plusieurs années. Mais une retraite active puisqu'il est directeur de cabinet du président Bouteflika après avoir été celui de Chadli Benjedid, dont il fut l'un des plus proches collaborateurs. L'influence réelle du général est difficile à mesurer. Certains n'hésitent pas à présenter cet ancien officier de l'armée française comme le « parrain » du système. Sans aller aussi loin, son poids est considérable. Agé de 63 ans, cet épurien amateur de bonne chère est un francophile, bien introduit au Quai d'Orsay. Il est réputé avoir « vendu » la candidature d'Abdelaziz Bouteflika à ses pairs militaires d'abord réticents. La dégradation des relations entre le chef de l'Etat et les « décideurs » de l'armée serait à l'origine de son retour inattendu. Il est là pour aplanir les difficultés, disent les uns ; pour surveiller le président Bouteflika, disent les autres. Personnalité complexe, le général Belkeir était ministre de l'intérieur en décembre 1991 lorsque l'Algérie a goûté à des élections législatives libres et transparentes. L'expérience a été on ne peut plus brève (le deuxième tour n'a jamais eu lieu) mais il continue à s'en prévaloir comme d'un titre de gloire.



**MOHAMED TOUATI**

L'intellectuel de l'Armée nationale populaire

■ A bien des points de vue, il est l'antithèse de Lamari. Élégant, raffiné, ce militaire de soixante ans est issu des rangs de l'armée française dont il a déserté en 1958. Ancien élève de l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne le général Touati fait figure de théoricien du pouvoir militaire. De fait, il n'a jamais exercé de fonctions opérationnelles importantes. En retrait pendant la présidence de Liamine Zeroual, il a refait apparition avec Bouteflika qu'il a rejoint à la présidence avec le titre de président du conseil de sécurité nationale. On lui attribue la paternité d'un projet récent pour sortir l'Algérie de la crise. Il s'agirait de « reconstruire le paysage politique » par la dissolution de l'ensemble des partis actuels et leur « récréation en interdisant tous les sigles existants ». Le seul obstacle mis en évidence par le général Touati est l'attitude des Occidentaux. L'idée de faire disparaître des formations dont certaines défendent vigoureusement l'institution militaire ayant été jugée malvenue par ses pairs, le projet du général Touati a été enterré. Kabyle d'origine, le général Touati passe pour entretenir de bonnes relations avec le RCD, le parti kabyle de Saïd Sadi.

## Une galaxie de plusieurs dizaines de noms

LA GALAXIE des officiers généraux réputés faire et défaire le pouvoir officiel est riche de plusieurs dizaines de noms. Le renouvellement en est lent. Sans parler des disparitions, il se fait au rythme des promotions – une d'entre elles est prévue ce jeudi 5 juillet, à l'occasion de la fête de l'indépendance – et des réglemens de compte. Présenté comme le numéro deux du régime sous la présidence de Liamine Zeroual (un militaire lui aussi), le général-major Mohamed Betchine est ainsi tombé en même temps que son patron et ami. Un autre galonné célèbre, dont l'influence n'est plus que résiduelle, est le général Khaled Nezzar, un ancien ministre de la défense. Principal artisan de la chute du

président Chadli, adversaire déclaré de Bouteflika à la présidence, qu'il avait traité de « canasson » avant de se rallier à sa candidature, cet homme frustré ne pèse plus guère sur les choix stratégiques. N'étaient ses déclarations à l'emporte-pièce et ses livres-témoignages en forme de réquisitoire, le général Nezzar serait oublié.

A l'inverse, d'autres militaires, plus jeunes, prennent de l'importance. C'est le cas du général Ahmed Senhadji, ancien attaché militaire à l'ambassade d'Algérie en France, promu secrétaire général du ministère de la défense, il y a tout juste un an. Originaire de Tlemcen – comme le président Bouteflika –, le général Senhadji avait noué des relations cordiales avec ses

homologues occidentaux, dont il vantait le professionnalisme.

La promotion du 5 juillet pourrait être l'occasion de quelques modifications au sein de la hiérarchie militaire. Le poste de directeur général de la Sûreté nationale pourrait revenir au colonel Bouacha et celui de commandant de la gendarmerie nationale au général-major Saïd Bey. Un autre changement pourrait concerner le commandant des forces terrestres, dont le titulaire actuel, le général-major Gaïd Salah, céderait la place au général-major Fodil Cherif, l'ancien patron de la lutte antiterroriste.

Jean-Pierre Tuquoi

## Rachid Benyellès, un général intègre et respecté

SUR la scène politique algérienne, rares sont ceux qui ont droit à une avalanche d'adjectifs aussi élogieux : courtois, cultivé, attentif... Mais, par-dessus tout, intègre. Ce

**PORTRAIT**  
Indépendant d'esprit, il peut dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas

mot revient comme un leitmotiv et un cri du cœur à propos du général Rachid Benyellès. Et même si l'intéressé compte des ennemis – son langage de vérité lui en a attiré plus d'un –, nul ne s'avise de mettre en cause sa probité.

Dans un pays qui a perdu ses repères depuis bien longtemps, où pouvoir et profit ont la réputation d'être synonymes, Rachid Benyellès, 62 ans, fait presque figure de modèle. « Il n'a jamais succombé aux deux maladies qui ont terrassé la classe politique algérienne : l'opportunisme et l'affairisme », dit de lui le docteur Ahmed Taleb Ibrahim, responsable du parti non reconnu Wafa. Il a de plus la lucidité de l'officier de marine, doté en permanence d'une longue vue. »

Rachid Benyellès tire-t-il une certaine fierté de s'entendre toujours qualifier d'atypique ? Non, plutôt de l'agacement. « Que l'on me dise intègre, cela me fait évidemment plaisir. Mais si cela veut signifier que je

suis l'exception, non ! Car c'est faire injure au corps de tous les officiers de l'ANP », dit-il. Lui qui vit simplement dans un appartement du centre d'Alger, sans protection ni privilèges, il rappelle sans se lasser que « les brebis galeuses coupables de corruption, d'actes de dépassements et d'arbitraire ne sont pas représentatives de l'ensemble de la hiérarchie militaire algérienne ».

La passion de son pays et de l'armée, Rachid Benyellès l'a déjà à 17 ans quand il rejoint les rangs de l'Armée de libération nationale et qu'il effectue sa formation à l'école navale d'Alexandrie, puis en Géorgie et en Russie, avant de la parfaire à l'École de guerre à Paris. Chef d'état-major de la marine pendant sept ans, il devient en 1985 secrétaire général de la défense (équivalent de ministre de la défense) puis ministre des transports. Parallèlement, il est membre du bureau politique du parti unique de l'époque, le puissant FLN. Fin 1988, ce proche du président Chadli Benjedid tire pourtant sa révérence. Il désavoue la façon dont la crise d'octobre et les émeutes ont été gérées, et estime que le pouvoir a perdu toute légitimité. « Le régime était arrivé à bout de forces », se souvient-il. Rachid Benyellès démissionne de toutes ses fonctions et prend une retraite anticipée.

Depuis douze ans, il suit sa route, fidèle à lui-même mais proche de ceux qui, dans l'opposition, prônent une issue politique à la crise. C'est ainsi qu'il se retrouve parmi

les « réconciliateurs » (favorables à un dialogue politique avec les islamistes), à l'inverse de beaucoup de ses pairs « éradicateurs ». Les journaux privés lui ouvrent souvent leurs colonnes, enchantés par son indépendance d'esprit et son refus de la langue de bois.

De temps à autre, Rachid Benyellès peut donc dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Aux généraux qui sont aux commandes du pays depuis 1992 – « ils ne sont que deux, maximum trois, à compter vraiment », tempère-t-il – il rappelle que cette place n'est pas la leur et qu'ils doivent permettre des élections présidentielles non truquées. Au chef de l'Etat, Abdelaziz Bouteflika – pourtant originaire de la même région que lui, Tlemcen –, il ne cesse de conseiller, drôle et cruel, de démissionner s'il veut rendre service au pays. « Ce monsieur a déjà menacé à huit reprises de nous laisser à notre médiocrité et de rentrer chez lui. Eh bien moi je dis : "mais faites donc, vous êtes trop bien pour nous !" »

« UN CAS RARISSIME »

Mi-juin, alors que les émeutes de Kabylie s'étendaient au reste du pays, Rachid Benyellès s'est associé à deux figures de l'opposition – Ahmed Taleb Ibrahim et l'avocat et président de la Ligue algérienne de défense des droits de l'homme, Abdennour Ali Yahia – pour lancer un appel solennel « à ceux qui s'obstinent à refuser le changement en exacerbant les fac-

teurs de division pour se maintenir au pouvoir [et qui] jouent avec le feu ». Une fois de plus, le président Bouteflika a été brocardé pour « son inaptitude à gouverner », mais l'essentiel du message du trio est bien passé : pas d'issue à la crise sans l'instauration d'un régime démocratique véritable.

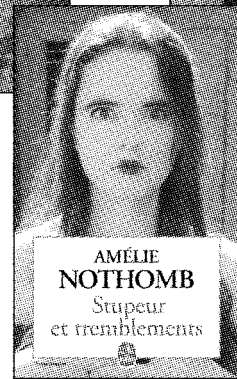
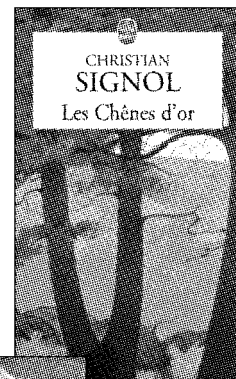
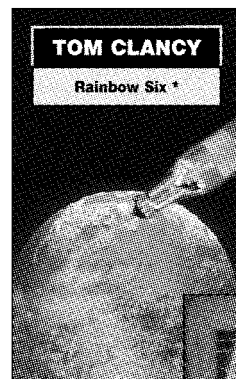
Le 22 mai, Rachid Benyellès s'était déjà fait entendre en publiant un article remarqué dans *Le Soir d'Algérie*. Indigné par les propos de l'un des responsables du Front des forces socialistes (FFS), Ahmed Djeddaï, selon lequel « 90 % des recettes [de l'Algérie] sont empochées par les généraux, ne laissant que 10 % pour le pays », il avait répliqué vertement : « tous les généraux ne sont pas des voleurs ! », avant de rappeler que lui, et la majorité des gradés de l'armée, ne vivaient que de leur maigre solde, sans disposer d'un compte bancaire en Suisse ou ailleurs.

Le général Benyellès constitue-t-il une exception à la règle ? Lui s'en défend vigoureusement, mais ses amis affirment que oui. « Rester aussi propre quand on a fait toute sa carrière dans l'armée, c'est incroyable en Algérie. Il est exceptionnel », souligne M<sup>me</sup> Abdenour Ali Yahia. Et Ahmed Taleb Ibrahim de déclarer en écho : « C'est un homme de dialogue et de conviction, un vrai démocrate, un cas rarissime dans le contexte algérien actuel ! »

Florence Beaugé

Le LIVRE de POCHÉ

Juin 2001



### LITTÉRATURE

- AMÉLIE NOTHOMB *Stupeur et tremblements*
- CHRISTIAN SIGNOL *Les Chênes d'or*
- STEPHEN KING *Christine*
- STEPHEN KING *Jessie*
- CATHERINE HERMARY-VIEILLE *L'Étang du diable (Les Dames de Brières T 2)*
- PAULINE GEDGE *La Route d'Horus (Seigneurs des Deux Terres T 3)*
- JUDITH KRANTZ *Les Bijoux de Tessa Kent*
- MARGARET GEORGE *La Morsure du serpent (Les Mémoires de Cléopâtre T 3)*
- PHILIPPE VANDEL *Cherchez l'erreur !*
- STEFAN ZWEIG *Marie Stuart*
- ALEX GARLAND *Tesseract*
- CLAIRE LEGENDRE *Viande*
- SIMON WINCHESTER *Le Fou et le Professeur*
- MARC ROBINE *Le Roman de Jacques Brel*
- MARC ESPOSITO *Toute la beauté du monde*
- GABY HAUPTMANN *Mensonges au lit*
- GERALD MESSADIÉ *David, roi*
- ROHINTON MISTRY *L'Équilibre du monde*
- JEANNE CHAMPION *L'Amour à perpétuité*
- JEAN-CLAUDE LIBOUREL *Gustin Plantefigues*
- JACQUES BAUDOIN *Le Mandarin blanc*

### THRILLERS / POLICIERS

- TOM CLANCY *Rainbow Six T1*
- TOM CLANCY *Rainbow Six T2*
- JACK HIGGINS *Le Secret du président*
- AGATHA CHRISTIE *Témoin à charge*
- AGATHA CHRISTIE *Le Secret de Chimneys*
- GEORGES SIMENON *Maigret chez le coroner*
- BARTHOLOMEW GILL *McGarr sur les falaises de Moher*

### BIBLIO ROMANS

- JOYCE CAROL OATES *Solstice*

### BIBLIO ESSAIS

- LUC FERRY ET ALAIN RENAULT *Heidegger et les Modernes*

### CLASSIQUES

- DIDEROT *Paradoxe sur le comédien*

### CLASSIQUES DE LA PHILOSOPHIE

- ARISTOTE *Ethique à Nicomaque*

livres VIII et IX sur l'amitié

### POCHÉ A 10 F

- Merlin *L'Enchanteur*

### RÉFÉRENCES INÉDITS

- INSEE *L'Économie française 2001-2002*

### SCIENCE-FICTION

- GREG EGAN *L'Énigme de l'Univers*



# La fusée russe Soyouz pourrait être appelée à lancer deux satellites-espions français

Cette option est envisagée par Moscou et Paris

Après les entretiens Chirac-Poutine sur la coopération spatiale, qui ont eu lieu lors de la visite du président français à Moscou du 1<sup>er</sup> au 3 juillet, un

rapport parlementaire à paraître révèle que les deux prochains satellites-espions français Helios 2 pourraient être lancés par des fusées rus-

ses Soyouz. Cette solution, jugée moins chère que le choix de la fusée européenne Ariane, offre l'intérêt de renforcer la collaboration euro-russe.

**DES FUSÉES** russes Soyouz pourraient lancer, depuis la base de Kourou, en Guyane, des satellites-espions français. C'est la précision - relativement inattendue - que livre, dans un rapport à paraître lundi 9 juillet, le député PS d'Ille-et-Vilaine, Jean-Michel Boucheron, au nom de la commission des finances de l'Assemblée nationale. L'information a été rendue publique quelques jours après la visite en Russie de Jacques Chirac, qui s'est entretenu de ce même sujet avec Vladimir Poutine. M. Boucheron estime que « cette solution originale » est plus économique que la formule actuelle consistant à utiliser la fusée européenne Ariane 5.

Pour ses missions de renseignement stratégique, la France a programmé deux satellites-espions Helios 2, une version plus élaborée que les deux satellites Helios 1 en orbite depuis 1995 et 1999, dès lors qu'ils sont capables de mener des observations infrarouges (de nuit) sur des cibles militaires, de déjouer les tentatives adverses de leurrage et de camouflage, de transmettre plus vite à terre la collecte de leurs informations et d'accroître le nombre des images recueillies jusqu'à 70 000 par an. Le premier des deux satellites Helios 2 sera lancé en mars 2004. Investissement et fonctionnement compris, le coût du programme, auquel, pour l'instant, aucun autre partenaire européen n'a adhéré, est estimé à 14 milliards de francs (2,13 milliards d'euros) sur dix ans.

Selon M. Boucheron, le lanceur européen Ariane 5 n'est pas adapté, pour des raisons économiques, au tir de satellites de la classe Helios 2, qui pèsent 5 tonnes en orbite basse (700 kilomètres d'altitude). Soyouz l'est davantage. Par rapport à l'offre d'Ariane 5, l'option russe permet, selon le rapporteur, une économie nette de

500 millions de francs sur un coût de lancement évalué aujourd'hui à quelque 1,6 milliard de francs pour les deux Helios 2.

## « UN CHOIX STRATÉGIQUE »

Outre le fait qu'il illustre « la confiance » de la France envers la Russie, le recours à Soyouz, un lanceur aussi fiable que les fusées Ariane, permet de s'adresser à la société franco-russe Starsem, dont la moitié du capital appartient à

Arianespace et au groupe EADS.

C'est en novembre 2001 que l'appel à Soyouz sera examiné. « Un tel choix, note le rapporteur parlementaire, est véritablement stratégique », puisqu'il reviendra à faire du pas de tir de Kourou « le creuset d'une forte coopération russo-européenne » dans l'espace. L'Europe disposerait d'une gamme très complémentaire de lanceurs. Cependant, il est d'ores et déjà nécessaire d'envisager « sans délais » des

travaux destinés à mettre en conformité le site guyanais, pour un investissement de 200 millions d'euros (l'équivalent de 1,312 milliard de francs), selon M. Boucheron.

Helios 1 et Hélios 2 permettent de vérifier et de relativiser les images que les Américains obtiennent de leurs satellites-espions et qu'ils livrent, même à leurs alliés, au compte-gouttes. M. Boucheron relate que François Mitterrand et Jacques Chirac « en ont fait l'amère expérience » lors des conflits en Irak et dans les Balkans.

De surcroît, l'intérêt des informations recueillies par ces satellites est de fournir des bases de données numériques en trois dimensions, pour préparer les missions des missiles de croisière Scalp-EG et AASM, que les armées françaises auront en 2003 pour le premier et en 2005 pour le second. La résolution, c'est-à-dire la précision, des Helios 1 est comprise entre un et deux mètres. Celle attendue des Helios 2 est largement inférieure au mètre.

Jacques Isnard

## De l'espionnage à l'imagerie commerciale

Les Etats-Unis disposent actuellement, en orbite, de deux satellites-espions optiques Key Hole (trou de serrure) KH-12 et de trois autres satellites-espions radar Lacrosse, qui seraient capables de repérer des détails entre 15 et 60 centimètres. A l'horizon 2010, ils ont le projet de déployer vingt-quatre satellites permettant de survoler n'importe quel point du globe toutes les quinze minutes.

La Russie, de son côté, ne disposerait plus, sur un lot initial de quatre satellites, que d'un seul modèle en orbite aujourd'hui. Outre la France, avec ses deux Helios 1 actuellement en service, la Chine et Israël ont lancé des satellites d'observation militaire qui semblent, cependant, avoir été désorbités - en débris dans l'espace - en 1996 et en 2000. D'autres pays, comme l'Inde ou la Corée du Sud, utilisent les données de satellites présentés comme ayant des capacités civiles. Enfin, plusieurs sociétés internationales peuvent fournir une imagerie commerciale à des clients moyennant rétribution.

## Romano Prodi envisage d'organiser une conférence intergouvernementale dès 2003

STRASBOURG  
de notre envoyé spécial

Président en exercice du Conseil européen, Guy Verhofstadt, le premier ministre belge, a une responsabilité différente de celle de Romano Prodi, président de la Commission européenne. Ce contraste est apparu nettement, mercredi 4 juillet, lorsque les deux hommes, s'exprimant devant le Parlement européen, ont évoqué le défi posé à l'Union européenne par le « non »

irlandais au traité de Nice. Chacun en convie : si d'aventure les Irlandais devaient confirmer leur vote à la faveur d'un second référendum, le traité de Nice serait caduc et le calendrier de l'élargissement serait remis en cause. L'Europe connaît alors une grave crise politique.

C'est en partie le sentiment de M. Prodi : « Un "non" à Nice, a-t-il souligné, retarderait inévitablement le processus d'élargissement. Dans cette hypothèse - que nous voulons à

tout prix écarter -, il ne resterait plus qu'à anticiper la date de la prochaine conférence intergouvernementale [prévue pour 2004], de manière à honorer nos engagements solennels. » Cette thèse de M. Prodi a des implications politiques non négligeables. Bertie Ahern, le premier ministre irlandais, n'envisage pas d'organiser un nouveau référendum avant les élections générales prévues pour le printemps 2002. Si une CIG est convoquée dans la foulée - c'est-à-dire en 2003 -, il est réaliste de compter un délai minimum d'un an pour que ses conclusions soient ratifiées par les Parlements nationaux. Le calendrier européen serait donc de facto repoussé au début 2004, date envisagée par les Quinze et la Commission pour les premières adhésions, lesquelles ne pourraient donc avoir lieu à ce moment-là. Romano Prodi se garde toutefois de tirer la conclusion logique du scénario qu'il envisage en cas de « non » irlandais : les premiers pays candidats ne pourront pas rejoindre l'Union avant la fin 2004, au mieux.

## CRISE D'IDENTITÉ

Tout autre est l'approche de M. Verhofstadt. Interrogé sur les propos de M. Prodi, il s'est refusé à envisager un tel cas de figure : « Je suis persuadé qu'en Irlande, on va approuver le traité de Nice. Il faut continuer le travail et apporter une réponse aux appréhensions exprimées par les Irlandais. » Répondre au « déficit démocratique » et à la « crise d'identité » que traverse, selon lui, une Union qui « a perdu le contact avec le citoyen », telle est, selon lui, la seule marche à suivre.

En résumé : il faut apporter des réponses de nature à convaincre les Irlandais d'infirmier leur vote, et non se placer dans l'hypothèse où ils le confirmeraient. L'entourage de M. Prodi fait valoir qu'en tant que président de la Commission, il se doit de « dire la vérité institutionnelle ». Mais toute vérité est-elle bonne à dire ? Il y a moins de quinze jours, M. Prodi avait provoqué un bel émoi en affirmant que, juridiquement, la ratification du traité de Nice n'est pas nécessaire à l'élargissement. Puis il avait effectué une volte-face, confirmée mercredi à Strasbourg : « le traité de Nice est nécessaire à l'élargissement » et il est souhaitable que celui-ci soit ratifié « d'ici la fin de l'année prochaine ». M. Verhofstadt pense la même chose mais il ne croit manifestement pas que la meilleure façon de gagner une bataille soit d'envisager la défaite.

Laurent Zecchini

► www.lemonde.fr/ue

## Radovan Karadzic et Ratko Mladic pourraient être arrêtés

AMSTERDAM. Le premier ministre de la Republika Srpska (RS) - l'entité serbe de Bosnie -, Mladen Ivanic, a déclaré, mercredi soir 4 juillet à Amsterdam, qu'il était prêt à faire arrêter Radovan Karadzic et Ratko Mladic et à les transférer au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, à La Haye. Evoquant le projet de loi sur la coopération avec le TPIY, récemment adopté par son gouvernement, M. Ivanic a expliqué que ce texte « signifie que nous sommes prêts au transfert. Il n'y a pas d'autre alternative que cette solution. Cela signifie leur arrestation », a-t-il souligné.

Radovan Karadzic, ancien dirigeant politique des Serbes de Bosnie, et Ratko Mladic, ancien chef militaire, sont recherchés par le TPIY depuis plusieurs années. Mladen Ivanic, accompagné de son conseiller pour les relations avec le TPIY, Sinisa Djordjevic, ainsi que de son ministre de la justice, Biljana Maric, devait rencontrer, jeudi 5 juillet, le président du tribunal, Claude Jorda, et la procureur Carla Del Ponte. - (AFP, Reuters.)

## M. Chirac exhorte le Japon à rejoindre les Européens sur le protocole de Kyoto

PARIS. Le Japon est « favorable à la mise en œuvre du protocole de Kyoto » sur la lutte contre les gaz à effet de serre, mais insiste « sur la nécessité de poursuivre le dialogue avec les Etats-Unis sur les modalités de mise en œuvre », a indiqué, mercredi 4 juillet, le premier ministre, Junichiro Koizumi, au président français. Selon le compte rendu français de la rencontre de trois heures qu'ont eue les deux dirigeants à Paris, Jacques Chirac a fait valoir que la mise en œuvre du protocole était « absolument nécessaire ». « Le changement climatique est engagé », a-t-il rappelé, soulignant que « tous les rapports scientifiques le confirment ». Il a encouragé Tokyo à « poursuivre la mise en œuvre du protocole dans le cadre d'une approche commune des Européens et du Japon ». M. Chirac a d'autre part exprimé à M. Koizumi le souhait que le Japon reprenne ses importations de viande porcine française, interrompues pour cause d'épidémie de fièvre aphteuse, maintenant que la France a été déclarée indemne de cette maladie. M. Koizumi s'est engagé à « faire examiner cette question ». - (AFP.)

## Les négociations sur l'entrée de la Chine à l'OMC pourraient aboutir

GENÈVE. La satisfaction était générale, mercredi 4 juillet, à l'issue d'une nouvelle semaine de négociations sur l'adhésion de la Chine à l'Organisation mondiale du commerce (OMC). « L'essentiel a été fait et le processus touche à sa fin », a déclaré à la presse l'ambassadeur de Suisse, Pierre Louis Girard. « Des résultats positifs et substantiels ont été obtenus sur un grand nombre de questions importantes », a-t-il ajouté, précisant qu'un accord avait été conclu sur onze dossiers, y compris l'agriculture. Deux dossiers sont encore en suspens. L'un concerne les contingents tarifaires et l'autre les services où subsiste un désaccord américano-européen sur les assurances. Le vice-ministre chinois du commerce, Long Yongtu, a fait état d'un « consensus total sur les questions majeures encore pendantes, grâce aux efforts conjoints de toutes les parties concernées ». De son côté, le directeur général de l'OMC, Mike Moore, a fait valoir que les progrès accomplis « ont accru les chances d'une décision sur l'entrée de la Chine à l'occasion de la conférence ministérielle en novembre à Doha, au Qatar ». - (Corresp.)

## Canberra et Dili s'accordent sur l'exploitation de la mer de Timor

DILI. L'Australie et Timor-oriental se sont entendus, mercredi 4 juillet, sur l'exploitation commune des réserves de pétrole et de gaz du bras de mer qui sépare les deux voisins. Timor-Oriental en percevra 90 % des recettes, soit une manne évaluée à 27 milliards de francs de 2004 à 2024. Le PNB annuel de l'ancien territoire portugais, géré par l'ONU depuis 1999, est estimé à moins de 3 milliards de francs. L'accord devait être signé, le 5 juillet, à Dili, capitale de Timor-oriental. Après l'accession du territoire à l'indépendance en 2001, un traité devrait remplacer celui passé entre l'Australie et l'Indonésie, en 1989, après l'annexion unilatérale de Timor-oriental par l'Indonésie. Dili et Canberra ont reporté à plus tard l'épineuse négociation de leur frontière maritime, qui implique également Djakarta. - (Corresp.)

## DÉPÊCHES

■ **CAMBODGE** : les explosions de deux engins ont fait au moins 3 morts et 11 blessés, mercredi 4 juillet, dans deux hôtels du centre de la capitale, Phnom-Penh. La police a indiqué que les gérants des établissements avaient reçu des menaces et que les attentats pourraient être liés à des tentatives d'extorsion de fonds. Mais la possibilité de règlements de comptes n'est pas exclue. - (Corresp.)

■ **HANOI** : des pluies torrentielles provoquées par le typhon Durian ont fait 18 morts et 9 disparus dans les provinces du nord du Vietnam limitrophes de la Chine. Les victimes ont été recensées dans les provinces de Thai Nguyen et Tuyen Quang sur lesquelles les pluies se sont abattues lundi 2 et mardi 3 juillet, provoquant d'importants dégâts matériels aux infrastructures routières et agricoles. - (AFP.)

■ **RDC/UGANDA** : le président congolais, Joseph Kabila, et son homologue ougandais, Yoweri Museveni, se sont rencontrés, mercredi 4 juillet, pour la première fois en Tanzanie pour discuter du processus de paix en République démocratique du Congo (RDC), et se sont promis de se revoir à nouveau. Le sommet a été organisé à la demande de Kabila. Le chef d'Etat congolais entendait accélérer le retrait des troupes ougandaises présentes en RDC. - (Reuters.)

## Saddam Hussein félicite la Russie pour son attitude sur les sanctions

BAGDAD. Le président irakien, Saddam Hussein, a rendu hommage à la Russie pour son opposition décisive au « projet colonialiste maléfique » des sanctions dites « intelligentes ». S'exprimant, mercredi 4 juillet, à Bagdad devant les plus hauts dignitaires irakiens, le chef de l'Etat s'est félicité de la « position positive et juste » des « pays arabes et amis » et a appelé de ses vœux une Russie forte capable de « mettre fin à l'hégémonie américaine et de rétablir l'équilibre sur l'échiquier international ». Cette déclaration survient après la prise de position de la Russie qui, lundi 2 juillet, avait conduit Londres à ne pas soumettre le projet de « sanctions intelligentes » pourtant accepté par la Chine au Conseil de sécurité de l'ONU. Par ailleurs, à Moscou, la Douma (chambre basse du Parlement) a voté par 242 voix contre 3 une résolution en faveur d'une levée des sanctions contre l'Irak. Les députés russes ont appelé leur pays à utiliser le droit de veto en cas de durcissement de sanctions jugées responsables des « souffrances du peuple irakien ». - (AFP.)

le nouvel  
**Observateur**  
www.nouvelobs.com

**Le dragon insatiable**  
SPECIAL  
**CHINE**











# Les éoliennes sèment la discorde sur le cap Corse

Si une première batterie de rotors installée au nord de l'île n'a suscité aucune polémique, un nouveau projet d'implantation de machines à capter l'énergie du vent est vivement contesté. Pour calmer les esprits, l'Etat a décidé de s'impliquer dans ce dossier

## CAP CORSE

de notre envoyé spécial

A droite de la route, au sortir du virage, le col de la Serra, paysage sublime d'un coucher de soleil sur la mer et le cap Corse. A gauche, on change de genre. Sur la montagne, se dressent des libellules de métal : les éoliennes d'Ersa, treize longs mâts blancs, surmontés chacun de trois pales. Un peu plus loin, les sept éoliennes de Rogliano surplombent directement les vieilles demeures de pierre du village. La pointe de Torricella, elle, offre une vue unique, désormais encadrée par les deux groupes d'éoliennes, sur l'extrême pointe nord de la Corse. Difficile ici de nier le « choc des cultures », comme l'admet Guy Maestracci, maire (MRG) de Patrimonio et défenseur des éoliennes, dans un débat qui sème l'émoi en Corse depuis quelques semaines.

Après celles d'Ersa et de Rogliano, installées sans drame fin 2000, 20 à 25 nouvelles éoliennes sont envisagées, toujours dans le cap, sur le territoire des communes de Ville-di-Petrabugno, San Martinodi-Lota et Patrimonio. C'est ce nouveau projet qui passe mal. « On est en train de détruire le cap ! », se sont alarmés certains auprès de Pierre Chaubon, conseiller territorial (Corse sociale-démocrate) et membre du Conseil d'Etat, président de la très active communauté de communes du cap Corse. C'est une chance de « développement économique », de surcroît sur un créneau écologique, pas question de la laisser passer, rétorque le maire de San-Martino-di-Lota, Jacky Padovani (div. gauche), à l'unisson avec son collègue de Patrimonio.

Ces polémiques pourraient surprendre, alors que « l'économie écologique » est en passe de devenir un mot d'ordre officiel en Corse. Mais l'énergie éolienne, propre et renouvelable, a ses propres nuisances : visuelles, sonores et environnementales, notamment parce que les



La batterie d'éoliennes installée au cap Corse en 2000.

machines sont installées sur des lignes de crête, ce qui suppose d'ouvrir des pistes jusqu'à elles. Pour le préfet de Haute-Corse Christian Sapède, cet aspect est « infiniement plus important » que les nuisances des mâts eux-mêmes.

## À UN JET DE PIERRE DE BASTIA

Le site choisi pour le nouveau champ d'éoliennes est, si l'on peut dire, dans la moyenne de la beauté des montagnes corses, avec sa nature vierge, son alternance entre le maquis brûlant et la fraîcheur des ombrages d'une forêt de chênes, où jaillissent de multiples sources. Mais le site est à un jet de pierre de Bastia, visible du pied des éoliennes. L'en-

droit a été choisi pour cela et parce qu'il a déjà subi les outrages d'une ligne à haute tension et d'un relais de télévision. Ces précautions n'ont pas suffi.

Le premier à lever l'étendard de la révolte a été un simple citoyen, Robert Cervoni. Cet accompagnateur de randonnées en montagne redoute d'autant plus les atteintes portées à des sites « remarquables et fragiles » qu'il travaille depuis des années à la création d'un « chemin de randonnée de la dorsale du cap Corse », fer de lance d'un développement du tourisme vert dans le cap. Cet itinéraire a vocation à être relié un jour au mythique GR 20. Il permettrait de parcourir les sommets

de l'île d'un bout à l'autre. Le projet est porté par la communauté de communes et les travaux pourraient démarrer d'ici à quelques mois. Or les éoliennes seraient voisines de ce sentier. « Si on multiplie les éoliennes, ce n'est pas la peine de continuer », affirme Pierre Chaubon. Les habitants de San-Martino-di-Lota sont plus sensibles à un autre aspect des choses : les éoliennes seraient installées sur un territoire de chasse. Si la sagesse populaire dit que les sangliers s'y habituent, il n'est pas établi que les éoliennes soient sans effets sur les oiseaux migrateurs...

En quelques semaines, la polémique est devenue brûlante. Les médias ont relayé le plaidoyer de Robert Cervoni. Une pétition a été lancée. Une première réunion publique a été organisée à San-Martino-di-Lota. La communauté de communes (à laquelle n'appartiennent pas les communes destinées à recevoir les nouvelles éoliennes) a exprimé ses réserves et ses interrogations sur la méthode, tout comme José Rossi (DL), président de l'Assemblée de Corse. L'Assemblée elle-même a été le théâtre d'un vif débat sur le sujet, jeudi 28 juin. Les détracteurs du projet – aucun ne remet en cause le principe même de l'énergie éolienne en Corse – développent des considérations sur l'aménagement de la Corse, dans le contexte des accords Maignon, qui doivent mettre les élus insulaires face à leurs responsabilités. Tous déplorent le manque de « concertation », reprochent aux concepteurs du projet d'installer des éoliennes au coup par coup, sans réflexion d'ensemble, sans avoir associé l'Assemblée de Corse.

De leur côté, les défenseurs des

éoliennes, qui mettent l'accent sur les études réalisées et le cahier des charges qu'ils respectent, ne cherchent pas à nier l'évidence : « Si nous ne sommes pas soigneux, du point de vue du paysage, du respect de la faune, de la flore, des oiseaux, notre industrie n'ira pas loin », reconnaît André Antolini, directeur général de la société SIIF Energies, responsables du premier parc et du projet controversé, tandis que Pierre Pancrazi, directeur de la même entreprise, soupire : « Ce qui divise le plus, c'est l'impact paysager. C'est très réducteur, mais c'est comme ça. » Il a du mal à admettre que cette préoccupation puisse être mise en regard avec le rejet de 22 000 tonnes de dioxyde de carbone dans l'atmosphère évité, en un an, par le premier parc du cap. « Il est vrai, renchérit Guy Maestracci, que cela fait un choc visuel, tandis qu'un nuage radioactif comme celui de Tchernobyl n'en fait pas. Quel est le plus dangereux des deux ? »

## CONCERTATION PRÉFECTORALE

Face à une polémique qui s'envenime tous les jours, le préfet de Haute-Corse s'est concerté avec son homologue de Corse-du-Sud Jean-Pierre Lacroix. Les deux représentants de l'Etat, déjà aux prises avec les associations environnementales pour les questions de défense du littoral, ont dégagé une position commune – qui semble d'ailleurs curieusement ignorée des différents protagonistes. Christian Sapède en résume la philosophie : « L'éolienne,



ment) sera systématiquement saisi, même pour des sites non classés ou non répertoriés « remarquables ». Pour les sites classés, l'architecte des bâtiments de France sera consulté. Au final, le préfet tranchera, au vu du dossier et de l'avis transmis par la direction départementale de l'équipement (DDE). Autrement dit, il n'est plus question que le projet continue à être géré en tête-à-tête par la SIIF et les maires. C'est une première victoire pour les adversaires du nouveau champ d'éoliennes. Un premier permis de construire, celui de Patrimonio avait déjà été déposé et jugé irrecevable par la DDE.

Une autre bataille juridique est en cours, à propos cette fois, du premier champ d'éoliennes, celui d'Ersa et de Rogliano : si cette réalisation,

## Une manne financière pour les petites communes

Le seul point sur lequel s'accordent ceux qui s'emploient à propos des éoliennes est le rôle essentiel que joue la « manne » financière apportée par ces installations aux petites communes du cap. Ersa a pu se doter d'un réservoir d'eau potable. Jacky Padovani (div. gauche), maire de San-Martino-di-Lota, attend au moins 750 000 francs par an, entre la taxe professionnelle (TP) et les redevances du bail emphytéotique – l'équivalent de 40 % de ses impôts locaux. « Pour une fois, dit-il, on aura le choix. On se dira : "Que fait-on de cet argent ?" La plupart du temps, on se demande quel dossier choisir, avec le peu d'argent qu'on a. »

M. Padovani tient à ce que le conseil municipal décide seul, après consultation de la population : « Si c'est un mal-vivre pour la population, il n'y aura pas d'éoliennes. » Ironie de l'histoire, cette manne restera peut-être virtuelle. San-Martino-di-Lota fait partie du district de Bastia, qui doit se transformer en communauté d'agglomération d'ici à 2002. Dans ce cas, la TP serait obligatoirement prélevée par la structure intercommunale, qui la répartirait ensuite entre les communes membres.

pourquoi pas ? A condition que le choix soit effectué de manière très transparente et qu'il y ait une appropriation par les élus et les habitants. » Ces principes se traduisent par une procédure concrète, qui s'appuie sur le fait que l'Etat, et non le maire, délivre les permis de construire pour ce type d'installation. Tout projet devra faire l'objet d'une « vraie » étude d'impact ; une enquête publique sera menée afin de permettre l'information et l'expression des citoyens ; le conseil des sites (qui remplace en Corse les commissions départementales des sites du conti-

dans des sites plutôt plus remarquables que ceux envisagés aujourd'hui, s'est faite si facilement, c'est notamment parce que l'Etat avait fait une erreur en jugeant que le permis de construire devait être délivré par les seuls maires. Un recours déposé par une association est entre les mains du tribunal administratif de Bastia. Tout cela, pour Christian Sapède, n'est que la rançon de l'option de départ : « Le cas de figure le plus difficile, l'insertion des éoliennes dans des paysages de qualité. »

Jean-Louis Andreani

## Le réseau électrique de l'île est très faible

### CAP CORSE

de notre envoyé spécial

La question de l'approvisionnement énergétique est un débat permanent en Corse, depuis des années voire des décennies. Actuellement, Ajaccio et Bastia reçoivent leur électricité de deux centrales thermiques, celles du Vazzio et de Lucciana, qui fonctionnent au fioul importé. Dans ce contexte particulier, pour André Antolini, directeur général de SIIF Energies, la société qui travaille sur le cap Corse, l'éolien est « moins coûteux » que ces centrales, et à l'évidence moins polluant. De son côté, Jean-Claude Guazelli, président de l'Agence de développement économique de la Corse (ADEC), émanation de l'exécutif de l'Assemblée territoriale, a rappelé que celle-ci vise, à terme, l'objectif de 40 % de production électrique assurée par l'ensemble des énergies renouvelables.

L'Assemblée de Corse doit débattre fin juillet de la création d'un conseil énergétique, idée née de réflexions menées par l'ADEC depuis 1999. Mais il n'est pas si facile de « devenir un exemple et une plateforme d'expérimentation et d'exportation des énergies

renouvelables pour l'ensemble des îles méditerranéennes », selon l'objectif assigné à la Corse par Dominique Voynet en 1997.

Le réseau EDF (la société, actionnaire à 35 % de SIIF Energies, n'a pas souhaité se mettre en avant dans le débat actuel en Corse) est si faible qu'il ne peut accepter que 25 mégawatts supplémentaires. La seule amélioration prévisible est la mise en place, évoquée depuis plusieurs années, d'un câble souterrain reliant la Corse à la Sardaigne, qui permettrait d'exporter ou d'importer de l'électricité, selon les à-coups de la production et les besoins.

Le nouveau projet du cap Corse s'inscrit dans cette contrainte. Selon SIIF Energies, les éoliennes actuellement implantées, qui représentent la plus forte puissance électrique d'origine éolienne installée en France, produisent l'équivalent de la consommation de courant du cap, hors Bastia. Le nouveau projet assurerait aussi la consommation de la préfecture de Haute-Corse.

J.-L. A.

## Des groupes pétroliers investissent dans de gigantesques projets au large des côtes françaises

LA FRANCE va-t-elle se peupler d'éoliennes dans la prochaine décennie, ces moulins des temps modernes se dressant là où souffle une brise persistante ? En ce début de siècle, les contemporains devront probablement s'habituer à ce nouvel élément d'urbanisme, comme l'ont fait avant eux, bon gré mal gré, les Allemands, les Danois, les Espagnols et, à l'intérieur de nos frontières, les habitants de Port-la-Nouvelle (Aude) ou de Dunkerque (Nord). Après avoir été dédaignée pour ses médiocres performances, cette énergie renouvelable est aujourd'hui dans l'air du temps.

L'amélioration du matériel a accru son efficacité. La volonté politique devrait assurer sa viabilité. L'arrêt sur le prix de rachat de l'électricité éolienne, signé par le gouvernement en juin, offre en effet aux industriels du secteur l'occasion d'un développement pérenne. En garantissant un tarif intéressant sur une longue période – 55 centimes le kilowattheure pendant cinq ans, puis un minimum de 35 centimes pendant dix autres années, uniquement pour des installations inférieures à 12 mégawatts –, cette ressource

devient très attractive. Trop même pour la commission de régulation de l'électricité (CRE), organe consultatif créé en mars 2000, qui a émis un avis défavorable sur cet arrêté, dénonçant « les rentes indues » offertes aux producteurs « qui se traduiront par une augmentation significative » de la facture du consommateur, de l'ordre de 3 %.

### GROS INDUSTRIELS

EDF, qui devra donc racheter l'électricité éolienne, estime que le surcoût se situera aux environs de 1 centime du kilowattheure. Après avoir longtemps entravé cette source d'énergie et freiné la récente négociation tarifaire, l'entreprise publique vient d'annoncer sa volonté d'installer 2 000 mégawatts d'ici à 2010... Pour ce faire, elle a acquis 35 % du capital de SIIF Energie, un des principaux acteurs dans le domaine des énergies renouvelables.


D'autres gros industriels de l'énergie commencent à lorgner sur un marché qu'ils se sont pourtant attelés pendant des décennies à marginaliser. Les groupes pétroliers misent ainsi sur l'offshore, là où les investissements sont les plus

importants mais les gisements les plus alléchants. Shell Energies renouvelables a ainsi le projet d'implanter quarante éoliennes dans l'Atlantique, au large de l'île de Groix (Morbihan). Total Energie Développement travaille sur trois projets : au large du Languedoc, du Cotentin et du Finistère. Eole RES, société française adossée à un grand groupe britannique du bâtiment, multiplie les projets sur terre et en mer. Framatome investit également le secteur. « L'éolien est un enjeu industriel important », estime Patrice Brès, responsable de la filiè-

re énergies renouvelables de Total-FinaElf. D'ici dix ans, selon les experts, environ 10 000 mégawatts pourraient être installés en France, contre 70 mégawatts aujourd'hui (l'Allemagne dispose déjà de 6 000 mégawatts installés).

### FORMIDABLE BAGARRE

Une formidable bagarre pour les meilleures places, les plus ventées, est donc lancée. La Corse et les DOM-TOM, où les producteurs bénéficieront de tarifs encore plus avantageux, sont les zones les plus prospectées, avec l'Aude. Dans ce



**Finsbury** PROMOTIONS D'ETE  
of England

Chaussures de Luxe - Fabrication artisanale - Très vaste choix en demi-pointure et plusieurs largeurs - Montage cousu "Goodyear Véritable".

**Réductions sur tous les modèles**

- ♦ 22, avenue de l'Opéra, 75001 Paris
- ♦ 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris
- ♦ 3, rue de Rivoli, 75004 Paris
- ♦ 112 bis, rue de Rennes, 75006 Paris

ÉT VDES

JUILLET 2001

Au cœur de la violence, la non-violence

Jean MOUSSÉ

La Reine de Saba

Françoise LE FAILLER

60 F - 144 pages - 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48  
http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/

# Le calvaire des appelés russes

**C**ELA commence dès la maternité. « Madame, votre fils ne prend pas de poids », dit un pédiatre. Lueur d'espoir dans les yeux de la mère : « Ça lui donne des chances d'être exempté ? » « Trop tard, il fallait faire une fille... » La journaliste qui rapporte cette anecdote l'a vécue lors de son propre accouchement. Elle-même a fait en sorte que son fils entre à l'école avec un an d'avance. La pratique est courante. Elle permet au garçon de tenter deux fois sa chance à l'examen d'entrée dans une université ou un institut doté d'une « chaire militaire » – le meilleur moyen d'échapper aux deux années de service.

C'est l'obsession de toutes les mères. Dans les classes moyennes et supérieures, tous les moyens sont bons pour qu'à l'âge de dix-huit ans les garçons dérogent à leurs obligations. Olga, trente-huit ans, vit cette fin d'année scolaire dans les affres. L'an dernier, son fils Fédor a raté l'examen d'entrée à la faculté de mathématiques. Depuis, le couperet des dix-huit ans est tombé : un nouvel échec est inévitable. « Je ne le lui dis pas, mais, s'il rate, je paierai ; on peut toujours forcer les événements ; je trouverai quelqu'un qui connaît quelqu'un dans le jury. » Le coût d'un coup de pouce ? « J'espère que ça se limite à 2 000 dollars [1 dollar vaut 7,58 francs, 1,15 euro]. Si c'est plus, j'emprunterai. »

Les familles s'endettent, le système se nourrit. Les professeurs sont payés une misère ? Ils vivent grâce aux cours particuliers qui permettent de se concilier leurs bonnes grâces. Les médecins alimentent, moyennant finance, les dossiers médicaux des garçons. Parfois, des officiers sont pris la main dans le sac. En décembre, à Samara, un colonel monnayait l'exemption contre 1 000 dollars. Un prix ridicule aux yeux des Moscovites : selon la rumeur, le « billet blanc » coûterait 20 000 dollars dans la capitale. Alexandre Kaïdanov, avocat à Saint-Petersbourg, propose sur un site Internet différents stratagèmes à moindre coût. « Je suis prête à payer n'importe quel prix pour que Fédor ne fasse pas son service, assure Olga l'interprète, pour moi, c'est une question de vie ou de mort. » Les comités de mères ne disent pas autre chose, qui passent leur temps à donner des conseils pour que les jeunes gens ne remplissent pas leurs obligations. Quitte à ce que les parents divorcent – si le père ou la mère est infirme, le fils l'aura à charge. Quitte à reconnaître un enfant, même s'il ne s'agit pas du sien – clause de suris. Ou même deux – clause d'exemption.

Ère envoyé en Tchétchénie constitue évidemment un énorme risque. Officiellement, le conflit a fait 3 096 morts et 9 000 blessés du côté des forces fédérales, entre le 1<sup>er</sup> octobre 1999 et la mi-mai de 2001. Faux ! s'insurge le Comité des mères de soldats, pour lequel le nombre de disparus, depuis août 1999 – le début de la deuxième guerre – s'élève à 9 500. Impossible de savoir quelle est la part d'appelés parmi ces morts. Théoriquement, ne vont en Tchétchénie que les volontaires, après six mois d'entraînement. En pratique, n'importe qui peut s'y retrouver.

Ce n'est toutefois pas la guerre qui fait le plus grand nombre de morts chez les conscrits. Marina l'ignorait, elle l'a appris aux dépens de son fils. La vision de l'armée de cette ouvrière était « celle qu'on voit à la télévision » – le mythe soviétique du héros défendant la patrie est toujours vivace. Aussi, quand Alexei, à la fin de ses études de mécanicien, a été envoyé à Khabarovsk, en Extrême-Orient, elle a été soulagée. L'essentiel était sauf, il ne partait pas pour le Caucase. Quelques mois plus tard, son fils l'appela au secours et, bien que non payée depuis plusieurs mois, elle trouvait les moyens d'aller le voir. « Tous les soldats avaient des uniformes déchirés, des chaussures percées, Alexei était couvert de puces, il avait des abcès sur les jam-



Une mère sur la tombe de son fils, retrouvé mort dans son lit, un oreiller sur la tête, en 1987. Selon l'armée, il est mort en buvant du désinfectant. Elle n'a jamais été autorisée à voir le rapport d'autopsie.

**De deux à quatre mille jeunes mourraient chaque année en Russie pendant leur service militaire, victimes non de la guerre mais des sévices que leur infligent leurs aînés. Un bizutage féroce dénoncé par les associations de mères mais couvert par l'état-major qui en tire profit**

bes, un problème aux reins. Un appareil photo avait disparu dans la garnison. Les autres soldats l'ont accusé de vol, racketté, chaque jour ils lui demandaient plus, ils le frappaient, les officiers aussi le battaient, et il n'était pas le seul à se faire frapper, plusieurs garçons avaient fui. » Mère et fils racontent leur histoire elle trouve des bénévoles qui tiennent consultation au Comité des mères de soldats de Moscou. Une question revient sans cesse dans la bouche d'Alexei : « Est-ce que je risque

d'être renvoyé à Khabarovsk ? » Sa mère a réussi à lui obtenir quelques semaines de vacances. Mais le commandant a prévenu : comment les autres soldats pourraient-ils accepter une telle faveur ? Pour Alexei, l'avertissement est clair : s'il remet les pieds dans sa garnison, il signe son arrêt de mort. Sa frayeur est fondée. Selon Valentina Melnikova, porte-parole de l'Union des comités de mères de soldats et coauteur des *Petits Soldats, le combat des mères russes* (éditions Bayard, 2001), entre 2 000 et 4 000 appelés meurent chaque année. Victimes, non pas des combats mais de meurtres, ou accusés au suicide. Pour l'association Le Droit de la mère, la fourchette s'établit entre 3 500 et 4 000. Qui sait ? « Le ministère de la défense ne donne jamais le total, il se contente de dire qu'il y a 20 % de suicides parmi les morts », assure une spécialiste de la défense des familles.

Parmi les lettres reçues récemment par Le Droit de la mère, celle d'un médecin de la région de Stavropol, dans le Caucase. « Notre Sacha (son petit-fils) voulait grandir le plus vite possible pour faire son service militaire. » Sacha est mort. « Je l'ai retrouvé à l'hôpital, ses reins ne fonctionnaient plus, pendant six jours il n'a pas été soigné du tout. (...) Il avait reçu un coup sur la tête, il a perdu connaissance et ils ont continué à le battre. » Plusieurs lettres font état d'une pratique répandue, qui consiste à allonger un appelé, à lui couvrir la tête d'un oreiller, et à sauter dessus. Une des femmes dont le fils a subi ce sort joint à sa missive un message. Un petit morceau de papier qu'il a réussi à lui faire passer, quelques mots difficiles à déchiffrer : « Je ne peux plus supporter tout ça. Je te supplie, viens le plus vite possible. Je suis à bout. Viens. Sinon tout peut arriver. »

« Tout ça » a un nom. Un nom entré dans le langage courant en Russie, la *dedovtchina*, du mot *ded*, aîné, et qui, traduit par « bizutage », ne donne qu'une image très pâle du phénomène : au cours de leur première année de service, les appelés sont soumis à toutes les violences imaginables de la part de ceux qui ont atteint la deuxième année. Racket, viols, privation de nourriture, coups incessants... « Notre fils a eu une permission. Quand il est arrivé à la maison, nous l'avons pas reconnu. Il était à peine vivant. Il ne pouvait pas marcher. » « A la cantine, il y a toujours

quelqu'un qui compte jusqu'à 15. Quand il a fini, le repas est terminé. » « Je suis allée voir mon fils qui m'avait appelée au secours. Il avait des cicatrices partout sur la tête, son nez était cassé. » Extraits de lettres banales... Le Comité des mères évalue à 40 000 le nombre d'appelés qui ont fui leur unité l'an dernier. En mai, deux jeunes gens, cernés après avoir déserté, ont retourné leurs armes contre eux ; deux autres, également en fuite, ont tué dans la débandade un lieutenant, puis un général.

La *dedovtchina* date des années 1970. Les conflits entre appelés reposaient à l'époque sur des bases ethniques et religieuses. Ils opposent ensuite les soldats de deuxième année à ceux de première année. La loi du silence règne, et il faut attendre la fin des années 1980, avec la *perestroïka*, pour que l'opinion publique soit avertie. Le journal des jeunes, *Komsomolskaya Pravda*, relate l'histoire d'un appelé qui a tué ses sept tortionnaires avant de sombrer dans la folie. L'article fait l'effet

pas s'attaquer à l'armée. Tout ce que nous pouvons faire pour l'instant, c'est empêcher les jeunes de faire leur service. »

La bataille contre l'enrôlement a porté ses fruits. Fin mars, le général Vladislav Poutine, responsable de la conscription, déplorait la chute du nombre d'appelés. Il y a huit ans, un quart des jeunes gens remplissaient leurs obligations. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 12 %. Guère plus d'un jeune sur dix répond donc à l'appel. Le moins éduqué, le moins bien informé. Il est de notoriété publique que, pour pallier les difficultés de recrutement, l'armée ferme les yeux devant les casiers judiciaires non vierges – ce qui, évidemment, accentue les comportements violents. Selon le général Poutine, « la moitié des appelés n'a rien fait avant son service, ni études, ni travail, l'autre moitié est composée pour un tiers d'ouvriers, pour deux tiers de paysans ».

Cette frange de la jeunesse appartient aux laissés-pour-compte de la nouvelle Russie. « Ils vivent dans une société plus primitive

le commandant ou lui fournir des pièces détachées » ; « Tout intéresse les officiers, pas seulement l'argent, mais aussi les stylos, le papier de toilettes. » Cette manière de gérer la pénurie ne peut fonctionner que grâce à une discipline draconienne. Les officiers de rang intermédiaire n'étant guère nombreux, la hiérarchie laisse les appelés de seconde année s'en charger.

« Pour les garçons, le passage dans l'armée et la *dedovtchina* transmettent un autre système de normes. (...) Les valeurs d'amitié, d'aide, de tolérance disparaissent. La loi de la force est imprimée par la force », estime Françoise Daucé, docteur en sciences politiques (*Revue d'études comparatives Est-Ouest*, juin 1997). « En Russie, les enfants sont socialisés par la mère, par les femmes, analyse Alexei Levinson, le garçon ne peut donc devenir un homme que s'il est socialisé ensuite par un groupe d'hommes. »

De cette « socialisation », une majorité de Russes ne veut plus. Selon un sondage réalisé en février, seuls 10 % d'entre eux jugent la conscription nécessaire, et 84 % estiment que la Russie a besoin d'une armée professionnelle. En 1996, Boris Eltsine avait promis que ce serait chose faite en l'an 2000. Vladimir Poutine s'est lui aussi prononcé en faveur de la professionnalisation. « Ils le disent uniquement parce qu'ils savent que ça plaît à l'opinion publique ! », juge Sergueï Youchenkov, un ancien officier devenu député (Forces de droite).

Chaque jour davantage en porte-à-faux avec la société, les militaires s'arc-boutent. Ils concoctent actuellement un projet de service alternatif qui a toutes les chances d'accentuer la coupure. Le droit à l'objection de conscience est théoriquement garanti par la Constitution de 1993, mais aucun texte législatif ne permet de l'appliquer. La Douma en parle depuis sept ans sans jamais conclure. Selon le député libéral Youli Ribakov, le service civil, tel que le ministère le conçoit, durerait quatre ans et se déroulerait au sein de l'armée ; parallèlement, les clauses d'exemption à la conscription seraient restreintes – les docteurs en sciences, par exemple, n'en bénéficieraient plus. « Si les scientifiques apprennent ça, vitupère le député, ils vont se mettre en colonnes, mais devant les ambassades. Pour partir à l'étranger ! »

Marie-Pierre Subtil

« Je suis prête à payer n'importe quel prix pour que Fédor ne fasse pas son service ; pour moi, c'est une question de vie ou de mort »

Olga, 38 ans, interprète

d'une bombe : le journal reçoit 15 000 lettres de lecteurs. Le débat est lancé, la presse s'en empare, les mères montent des associations, interpellent les pouvoirs publics.

Plus de dix ans ont passé, la *dedovtchina* a résisté. « Le pays a changé, mais l'armée, elle, n'a pas changé ; c'est une espèce de monstre qui bloque toutes les réformes », assure Valentina Melnikova, de l'Union des comités de mères de soldats. Au cours de la décennie, l'organisation a remporté quelques victoires, comme la création de points de rassemblement, où les appelés en fugue peuvent trouver refuge sous le contrôle de l'armée. Mais, globalement, la situation des appelés reste la même. « Nous n'avons pas de société civile, déplore la porte-parole de l'association Le Droit de la mère. Il existe des associations, mais elles sont dispersées, elles ne peuvent

qu'avant, loin des grandes villes, dans un monde où les moyens d'échanges sont très limités : il y a l'argent et la violence », estime Alexei Levinson, sociologue à l'institut VTsIOM. Nul doute que la *dedovtchina* a de beaux jours devant elle. D'autant que l'armée ne fait rien pour lutter contre les pratiques en vigueur. « La hiérarchie défend ses propres intérêts, estime Alexei Levinson, avoir de nombreux bras, c'est un gros avantage. »

Une expression revient sans cesse dans la bouche des mères : « C'est une armée d'esclaves. » La presse fait régulièrement état de scandales impliquant des généraux qui ont fait construire leur datcha par des appelés. La pénurie est telle dans les garnisons que les soldats sont rackettés par des officiers. Extraits de lettres de parents : « Pour avoir des congés, il faut payer

# Le président Poincaré, premier témoin

par Dominique Chagnollaud

Nous sommes le 16 mars 1914. Joseph Caillaux sort de son bain quand M<sup>me</sup> Caillaux lui montre un entrefilet du *Figaro* laissant entendre que des révélations le concernant seraient publiées incessamment. Elle s'indigne : « Est-ce que tu ne vas rien faire ? Est-ce que tu vas laisser ces misérables pénétrer dans notre alcôve comme ils en ont l'intention ? » (Joseph Caillaux, *Mémoires*, Plon, 1930, T. III, p. 120) et jette le journal par terre. Caillaux décide d'aller voir le président de la République : « Si ces lettres sont publiées, je n'aurai d'autre ressource que d'aller tuer M. Calmette » [le directeur du *Figaro*] (Raymond Poincaré, *Au Service de la France*, Plon, 1927, T. IV, p. 83).

Raymond Poincaré, que Caillaux soupçonne de pusillanimité, lui conseille l'entremise d'un avocat. Pendant ce temps – et sans en informer son mari – M<sup>me</sup> Caillaux achète un revolver, l'essaye même dans le stand du sous-sol du magasin où on lui montre comment l'armer. Puis elle passe au Crédit lyonnais pour retirer de son coffre des papiers, retourne chez elle pour se changer et rédige une lettre à son mari.

Aussitôt après, elle se rend, avec un certain courage, au domicile du directeur du *Figaro* qui, imprudemment, lui ouvre la porte, et elle décharge les six coups de son revolver. Le directeur mourra de ses blessures.

Un peu plus tard, Joseph Caillaux revoit Poincaré : « Il me remercie d'avoir dit à M. Doumergue que je consentirais volontiers à être entendu comme témoin dans l'instruction et à rapporter l'entretien que j'avais eu avec lui, M. Caillaux, le matin du jour où Calmette a été tué. Je lui indiquai le sens général de mes souvenirs qui concordait avec les siens. Quelques jours après, M. Forichon, premier président de la cour d'appel, se présente à mon cabinet pour recueillir ma déposition dans les formes légales. »

C'est dans son bureau de l'Élysée que, le 11 avril 1914, et après avoir prêté serment, Raymond Poincaré, chef de l'Etat, rappelle que le ministre avait aussi des envies de meurtrier (une circonstance atténuante pour son épouse ?). Ce témoignage d'un président ne suscita aucun émoi de la part des constitutionnalistes de l'époque – nonobstant le privilège de juridiction (la Haute Cour) dont il jouissait clairement pour tous ses actes en vertu de la Constitution.

Soixante années plus tard, mais dans une affaire civile, c'est Valéry Giscard d'Estaing, chef de l'Etat, qui accepte de témoigner. Cet interprète autorisé de la Constitution a rappelé récemment cet événement, précisant qu'aucune disposition de la Constitution – ni

le reste que c'est hier la convocation en qualité de témoin et aujourd'hui de témoin assisté qui est en débat.

Est-il choquant de convoquer comme témoin le président de la République alors que l'autorisation du conseil des ministres est nécessaire pour l'audition d'un simple ministre ? Si l'article 652 du code de procédure pénale dispose que « le premier ministre et les autres membres du gouvernement ne peuvent comparaître comme témoins qu'après autorisation du conseil des ministres », cette autorisation doit faire l'objet d'un décret. Lorsqu'elle n'est pas donnée, la déposition est reçue au domicile du membre du gouvernement par le premier président de la cour d'appel (le précédent Poincaré).

## La séparation des pouvoirs ne saurait viser les actes détachables des fonctions, et a fortiori antérieurs, de leur titulaire

d'ailleurs aucune mention de la décision du Conseil Constitutionnel du 22 janvier 1999 (conférant une immunité de juridiction, la Haute Cour, au chef de l'Etat pour tous ses actes) – n'y faisait obstacle.

Rappelons que cette décision n'a pas fait l'unanimité. Comme l'expliquait Georges Vedel dans la revue *Pouvoirs* en 1999 (n° 92, p. 75) : « Une partie de la doctrine ne se rallie pas à la solution arrêtée par le Conseil [constitutionnel] et une autre partie, dans laquelle je me range, pense que la solution du Conseil est exacte sur le fond, mais n'a pas autorité de chose jugée et ne s'impose donc pas au juge pénal », d'autant qu'on peut regretter que la Cour de cassation n'ait pu être saisie pour trancher définitivement de sa portée.

En outre, la loi du 15 juin 2000 a réduit la protection des ministres, qui peuvent être entendus sans autorisation préalable comme « témoins assistés » (récemment Christian Pierret).

Et faute de texte ou de jurisprudence en la matière, on voit mal ce qui fait obstacle en principe à cette convocation virtuelle du chef de l'Etat s'agissant d'actes antérieurs aux fonctions. Le principe d'une telle convocation viole-t-il le principe constitutionnel de la séparation des pouvoirs ? On pourrait reprendre ici le raisonnement de Bruno Genevois, commentant la décision déjà évoquée du Conseil constitutionnel. Ce conseiller d'Etat (et ancien secrétaire général du Conseil constitutionnel) soulignait qu'« on éprouverait quelque difficulté à justifier comment, pour des agissements

# Le Maghreb, aigle malade

par Moncef Marzouki

QUAND l'Algérie s'enrhume, la Tunisie toussé, et c'est tout le Maghreb qui a mal. Nos pères – qui s'y connaissent mieux que nous en « maghrébinité » – disaient que le Maghreb est un aigle dont le tronc est l'Algérie, les ailes le Maroc et la Tunisie. Sans le tronc, les ailes ne servent à rien. Sans les ailes, le tronc ne peut s'élever au ciel.

Or l'aigle est aujourd'hui bien malade. Livré depuis si longtemps aux parasites, aux tiques, à toutes ces bestioles qui piquent, sucent et infectent, le corps majestueux, au lieu de planer très haut dans les cieux, se trouve collé au sol, humilié et désemparé.

Humiliés et désemparés, nous les sommes tous. Tant de « hogra » (injustice), associée à tant d'incompétence ! Comment cela a-t-il été simplement possible ? Nos pères se seraient donc sacrifiés pour ça ?

Mais le mal n'est pas algérien, c'est le malheur commun. Les symptômes sont simplement plus visibles en Algérie et les réactions de défense plus vigoureuses. Aujourd'hui, le peuple algérien,

majestueux dans sa souffrance et sa révolte, est comme dans les années 1950, en guerre. Et comme dans les années 1950, il se bat pour le même objectif : l'indépendance. Car voilà où nos pères se sont trompés. Ils ne savaient pas qu'il y

Mais quel sens peut avoir aujourd'hui la notion de souveraineté nationale pour un peuple qui n'a pas droit à la liberté et à la justice ? Un peuple est-il souverain parce qu'il a des ambassadeurs à l'étranger grassement

## Comme rien n'a pu empêcher la première indépendance, rien n'empêchera la seconde : la démocratie sociale et politique

aurait une indépendance à conquérir après l'indépendance, qu'en fait nous aurions à conquérir non une indépendance mais deux.

La première, c'était celle de l'Etat national vis-à-vis de l'Etat étranger. La seconde, c'est celle du peuple vis-à-vis de l'Etat national, dévoyé ou récupéré par les oligarchies. Nos nouveaux occupants croient nous bernier en nous parlant sans arrêt d'une souveraineté nationale depuis longtemps confisquée à leur seul profit.

payés, ou parce qu'il peut choisir librement ses dirigeants, sanctionner librement les incompétents et les corrompus, défendre ses richesses contre les pillages de toutes les mafias, compter sur une justice indépendante, des gouvernants qui servent et non qui se servent ?

Il existe évidemment un lien très fort entre les deux guerres d'indépendance. Dans la première, c'étaient les étrangers qui pillaient nos richesses, sous cou-

de nos espérances, nous n'acceptons pas l'exclusion et la misère sociale. (...)

Jean-Claude Fauquette  
Arras (Pas-de-Calais)

argument sera encore plus d'actualité en 2007, car ce sont les maires qui en grande majorité délirant cette caution. Et, comme la collecte de signatures devra se faire en février-mars, c'est-à-dire juste pendant les municipales, on voit poindre un beau risque de collisions électorales.

Faudra-t-il refaire pour les municipales de 2007 ce qui a été fait pour les députés en 2002 : reporter le scrutin après l'élection présidentielle ? Mais alors, il faudra élire députés et maires en même temps, car on ne va pas voter six fois en deux mois dans des élections générales juste avant l'échéance. Et cette situation reposera aussi le problème du cumul des mandats.

Quels beaux dilemmes en perspective !

Gérard Deville  
Paris

## LAISSÉS-POUR-COMPTÉ

Je souhaite apporter quelques précisions à la suite de l'article intitulé « Le malheureux destin des élèves de Segpa » (*Le Monde* du 16 juin) dans lequel il est fait référence à la Section d'enseignement général et professionnel adapté (Segpa) du collège Jean-Jaurès de Lens (...)

Il convient d'abord d'observer que, dans cette section, l'absentéisme a été divisé par deux entre 1999 et 2000. (...) Il faut ensuite souligner que près de 75 % des élèves accueillis en lycée professionnel ont obtenu le CAP. Quant aux autres, ils passent par une formation qualifiante qui prépare à un diplôme de niveau 5. Autrement dit, les résultats obtenus, malgré les difficultés et grâce au travail de

# La télé, autrement

par Claude Sérillon

BONSOIR, merci... » Devant six millions de téléspectateurs, chaque soir, j'ai eu la fierté de refermer ainsi l'édition de 20 heures préparée par les journalistes de la rédaction de France 2. Pour des raisons totalement étrangères au journalisme, il m'a été annoncé que je devais disparaître. N'étant pas propriétaire des lieux et n'ayant aucune envie d'être payé par les deniers publics à attendre des élections ou des nominations nouvelles en passant, et surcroît aucune proposition sérieuse en correspondance avec les fonctions que j'ai occupées ne m'étant faite, je laisse maintenant « le droit agir ». Je n'ai évidemment pas souhaité cette extrémité. Je dirai donc, jeudi 5 juillet, un dernier « Bonsoir, merci ».

Pendant trois ans, nous avons proposé une information libre, ouverte sur le monde, dérangement, pédagogique, pariant sur l'intelligence de celles et ceux qui nous choisissaient. Trois années, c'est très court. En matière d'information télévisée, la durée est essentielle : la Une comme la Trois le savent. La Deux, saisie de tentations schizophrènes et conduite par des esprits courtisans dont la longévité dépend de leur capacité d'adaptation, louche vers le consensus, en croyant que les parts de marché se gagnent en évitant surtout de déplaire. C'est ainsi qu'avec l'arrogance péremptoire du mercenaire sans aucune mémoire d'entreprise on applique le principe « avant moi des incapables, après moi des arrivistes ». La désinvolture de ceux qui se servent ainsi d'un formidable outil humain et technologique se cache derrière l'éviction d'un présentateur. Il faut bien des symboles, les icônes cathodiques ont bon dos et je me vois paré de toutes les indignités au point d'être désormais jugé « inutile ».

C'est parce que j'ai une haute idée du service public que j'ai choisi, depuis vingt-huit ans, d'y travailler. Je respecte, parfois même j'envie, les télévisions commerciales, soucieuses d'appliquer des règles et de s'y tenir, logiques dans leur programmation, efficaces dans leurs choix. Leurs dirigeants sont tenaces, implacables ; parfois, ils ont toutes les raisons d'être narquois en regardant nos errements de navigation. Nous copions leurs jeux, leurs ficelles d'état, leurs débats autour d'une table, nous partageons avec eux nos producteurs de magazines, nous lorgnons vers leurs stars.

Seule l'information de France 2 avait fait le choix de la différence : des correspondants dans toutes les parties du monde, des magazines d'actualité et de reportages quatre fois plus nombreux, des éditions matin, midi, soir et de nuit, des éditions spéciales sans égales à Pristina, à Gaza ou dans la Somme, comme au Festival d'Aix-en-Provence. Le tout pour un budget sensiblement identique à celui de la Une, alors que la présence à l'antenne est très nettement plus importante.

C'était un choix clair, volontaire dans sa démarche, d'offrir toutes les possibilités de comprendre et de découvrir la vie de nos contemporains, où qu'ils soient.

Il n'est que temps d'affirmer, avec la légitimité que confèrent des décennies de succès et d'innovations créatives souvent méconnues, le besoin d'identité de la première chaîne publique. A quoi bon gaspiller l'argent de la redevance si celle-ci continue d'être dépensée selon les humeurs de quelques-uns, présidents ou directeurs de passage dans une maison publique, née en 1975, dont la plupart usent sans vergogne pour satisfaire des modes et des pouvoirs politiques, pour le bénéfice des sociétés de production extérieures qui font aussi – mais c'est légitime – commerce de leurs talents avec d'autres parfois mieux pourvus en résultats d'audience ? La plus grande partie des émissions dites « de flux » ne sont plus produites par France 2, qui devient pour l'essentiel un diffuseur et non plus un concepteur.

Nous avons capacité à occuper une place originale dans le paysage audiovisuel. Il faut, pour cela, de la volonté, de l'éthique, de la liberté d'esprit et puis de la patience. Commentons par donner de la place aux sciences, aux documents sur la vie des femmes et des hommes au plus près comme au plus loin de nous, redonnons l'occasion d'entendre en vrai direct les paroles de ceux qui se battent pour leurs idées, ayons l'ambition de la culture, de la politique

aux heures d'écoute normales, cherchons au sein des personnels des chaînes publiques les idées, les enthousiasmes.

Trop se servent de la manne publique pour leurs intérêts personnels. On peut alors comprendre les régulières colères intérieures sur les salaires et la gestion inéquitable du personnel fidèle au service public. Il faut pour cela un grand chantier de refonte sociale, où tous les changements de statuts, de grilles administratives, d'évolutions de métiers, de carrières n'auront qu'une finalité : permettre aux téléspectateurs d'être fiers de cette télévision qui leur appartient.

Nous devons être regardés différemment. L'audace d'une politique de service public à la télévision est vide de sens si nous continuons à reproduire ce que font (très bien) nos concurrents privés. Cela suppose de s'affranchir de la lecture angoissante et quotidienne des indices d'écoute, cela signifie certainement, dans un premier temps, un choix d'aide financière solide, un engagement à long terme des élus en charge de la République.

## Aux télévisions privées, laissons les lois terribles du marché et des batailles mortelles, des surenchères racoleuses. Pour la télévision publique, préservons un territoire ambitieux, sans tabous, sans contraintes tatillonnes

Aux télévisions privées, laissons les lois terribles du marché et des batailles mortelles, des surenchères racoleuses. Pour la télévision publique, préservons un territoire ambitieux, sans tabous, sans contraintes tatillonnes, où la volonté de faire rire et de distraire est autant considérée que celle d'informer sur les pires choses du monde. L'image offerte ne peut être une simple marchandise. L'hypocrisie des discours actuels sur le grand écart entre la ménagère de moins de cinquante ans et les foyers d'intelligence au-dessus de la moyenne traduit à la fois un mépris de ceux qui nous regardent et un défaut d'imagination.

Les responsables désignés par le Conseil supérieur de l'audiovisuel ont abandonné le combat des idées. Ils gèrent le temps qui leur est donné au hasard d'amitiés et de réseaux, un peu pour les uns, un peu pour les autres, une distribution des places d'antenne en écho à ce qui a réussi ailleurs. A Cyrano nous répondrons Napoléon, à une série policière une série criminelle, à un jeu d'argent un jeu moins riche par nécessité. Plus grave : à un journal consensuel, conçu pour satisfaire toutes les catégories sociales, un journal débarrassé de ses propos prétendument élitistes.

Comme d'autres dirigeants ou animateurs récemment remerciés, j'ai de la mémoire, pas de nostalgie. On pourra bien torde toutes les vérités, elles reviendront en boomerang. Le débat est lancé, on ne peut plus l'éviter. Qu'avons-nous fait de cette si belle idée d'une télévision au service des femmes et des hommes de notre société ? Servir, ce n'est pas flatter ou utiliser, manipuler à des fins rentables ; c'est se battre, parfois à contre-courant, pour imposer des images et des mots, des questions irrespectueuses et des morales trahies, c'est écouter avec tendresse, c'est entretenir la dérision, c'est, surtout, avoir la rigueur et la modestie d'apprendre que l'on ne peut plus gagner l'estime du public en se reniant.

Claude Sérillon est journaliste.

# Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05  
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Télex : 202 806 F  
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90  
Changement d'adresse et suspension : 0-803-022-021 (0,99 F la minute).  
Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

## L'argent noir de l'Etat

Le roi avait sa cassette. La République a son trésor d'Etat. Une cagnotte rondelette - 394 millions de francs cette année, sans compter quelques dizaines de millions supplémentaires de « dépenses accidentelles » -, que députés et sénateurs lui accordent chaque automne en votant, les yeux fermés, le chapitre 37-91 du budget des services généraux du premier ministre. La moitié de ces « fonds spéciaux » du gouvernement complète les crédits attribués aux services de renseignement. Dans ce cas, paraît-il, le secret s'impose.

L'attribution discrétionnaire de l'autre moitié, en revanche, relève d'un de ces bricolages scandaleux dont la République s'accommode depuis fort longtemps et qui rend bien tardif le concours de vertu auquel se livrent, aujourd'hui, le premier ministre et l'opposition. Chaque mois, ou occasionnellement, l'Elysée, Matignon et les différents ministères se partagent un magot, versé en liquide - des liasses de billets de 500 francs - et parfaitement opaque : quelques millions de francs mensuels pour la présidence de la République et les services du premier ministre, quelques centaines de milliers de francs pour les gros ministères, des miettes pour les secrétariats d'Etat.

Ce système est trois fois condamnable. A entendre les responsables gouvernementaux de tous bords, cette distribution d'argent au noir relèverait quasiment de l'œuvre de bienfaisance. Chacun plaide que ces fonds sont destinés à verser des « primes »

aux collaborateurs du chef de l'Etat, du chef du gouvernement et des ministres dont les revenus, trop maigres, ne rémunèrent ni le dévouement ni la disponibilité. Si c'est le cas, pourquoi ne pas remettre à plat, franchement, la question de la rémunération des ministres et de leurs collaborateurs ? Quant à la singularité très hexagonale des cabinets ministériels, officiels et officieux, elle est tenue pour acquise. Comme si les ministres français, contrairement à leurs homologues européens ou nord-américains, ne pouvaient s'appuyer sur les administrations qu'ils dirigent.

Plus inacceptable est le caractère totalement occulte des fonds spéciaux. Voilà quelques centaines de millions de francs distribués à l'abri de tout regard indiscret et de tout contrôle. Des centaines de hauts fonctionnaires, au sommet de l'Etat, reçoivent des rémunérations qui ne sont pas assujetties à l'impôt sur le revenu et, pas davantage, au versement de cotisations sociales. Bel exemple !

Enfin, l'opacité du système autorise forcément bien des dérives. Plusieurs affaires judiciaires ont témoigné qu'une partie de ces fonds secrets a permis, depuis belle lurette, de financer des partis politiques ou des campagnes électorales. Or, depuis 1995, la loi interdit le financement privé des partis politiques et leur assure, sur le budget de l'Etat, des ressources transparentes à la mesure de leur implantation. Le comble serait que les fonds spéciaux continuent, discrètement, à alimenter les caisses des partis.

## Autriche : l'élargissement divise droite et extrême droite

RAREMENT les incompatibilités d'humeur entre les deux partis de droite au pouvoir depuis dix-sept mois à Vienne sont apparues de façon aussi nette, sur une question aussi cruciale pour l'avenir de l'Europe que pour celle de cette coalition : l'élargissement de l'Union européenne vers l'Est.

Deux attitudes, deux stratégies à terme inconciliables, se sont illustrées dimanche 24 juin : sous les voûtes baroques de l'abbaye de Göttweig, en Basse-Autriche, les chrétiens conservateurs de l'ÖVP recevaient avec tous les égards, à l'occasion de leur « Forum européen » annuel, les dirigeants de l'Union, notamment le premier ministre belge Guy Verhofstadt et nombre de ses pairs venus des pays d'Europe centrale, candidats à l'adhésion. Ces derniers sont issus de l'ancien empire des Habsbourg et l'Autriche se propose - mieux vaut tard que jamais, onze ans après la chute du rideau de fer - d'aider leur intégration en construisant avec eux un « partenariat régional ».

Au même moment, dans le décor sans charme du club de loisirs de Vösendorf, non loin de Vienne, les chefs du FPÖ de Jörg Haider ranimaient avec des tirades anti-européennes la flamme des

deux mille militants venus à ce « congrès de réforme », souvent démolis par une série de revers électoraux, et mécontents d'une politique d'austérité qui leur aliène la sympathie des couches populaires.

L'ouverture vers l'Est, qui inquiète tant les régions frontalières où l'on redoute le déferlement d'une main-d'œuvre bon marché (même si les projections des experts ne sont guère alarmantes), « doit être soumise à l'approbation du peuple » lors d'un référendum, a insisté Jörg Haider, tandis que la vice-chancelière Susanne Riess-Passer suggérait que tous les commissaires européens soient élus au suffrage universel, afin que les Autrichiens décident eux-mêmes « qui ils envoient à Bruxelles ».

Le thème cher au FPÖ de la démocratie référendaire, que Jörg Haider a dégainé le soir même du « non » irlandais au traité de Nice, a fait mouche dans l'opinion : 48 % des Autrichiens seraient favorables à une consultation populaire sur l'élargissement, et la droite populiste a ainsi pu occuper les plateaux de télévision et les premières pages des journaux, mieux que jamais depuis le cuisant revers qu'elle avait essuyé, fin mars, lors de l'élection municipale

qui a redonné Vienne aux socialistes. Vienne, traditionnellement orientée à gauche, n'est pas toute l'Autriche. Dans le reste de l'Europe, on a vu dans le vote viennois la confirmation que ces populistes hier si redoutés étaient sur la pente descendante mais l'on a peut-être sous-estimé leur capacité de nuisance.

### LA VENDÉE DE L'EUROPE

Le vote irlandais a donné à Jörg Haider la bouffée d'oxygène qu'il attendait. Le FPÖ peut rejouer l'une de ses plus classiques partitions, celle de la méfiance envers la « puissance » bruxelloise qui « piétine » les « petites gens », même si les populistes ont dû lui apporter quelques variantes, depuis l'époque pas si lointaine où ils voulaient convaincre leurs concitoyens de rester à l'écart de l'Union. L'ÖVP fut la force motrice de l'adhésion de l'Autriche, en 1995, et certains conservateurs sont dépités de constater que même les dirigeants populistes qui passent pour raisonnables, comme M<sup>me</sup> Riess-Passer et le ministre des finances Karl-Heinz Grasser, se retrouvent aujourd'hui à l'unisson de Jörg Haider en exigeant un référendum sur l'élargissement.

Sous l'apparence attrayante

d'un « plus de démocratie », il s'agit d'une déclaration de guerre à l'ÖVP, prise bien plus au sérieux que les divers provocations avec lesquelles le gouverneur de Carinthie et ses lieutenants avaient, au fil des mois, irrité leurs partenaires conservateurs. Le chancelier Wolfgang Schäussel, qui a souvent choisi de se taire et de laisser passer la vague, l'a cette fois-ci bloquée : il a immédiatement, et de la façon la plus ferme, exclu une telle consultation, car il sait qu'elle le mettrait dans une position intenable. Les populistes ont provisoirement accepté de repousser le débat sur le référendum à 2003, l'année des prochaines législatives. Mais « cela permet au FPÖ d'exploiter ce thème, et sera à terme encore plus explosif pour la coalition », analyse le politologue Anton Pelinka.

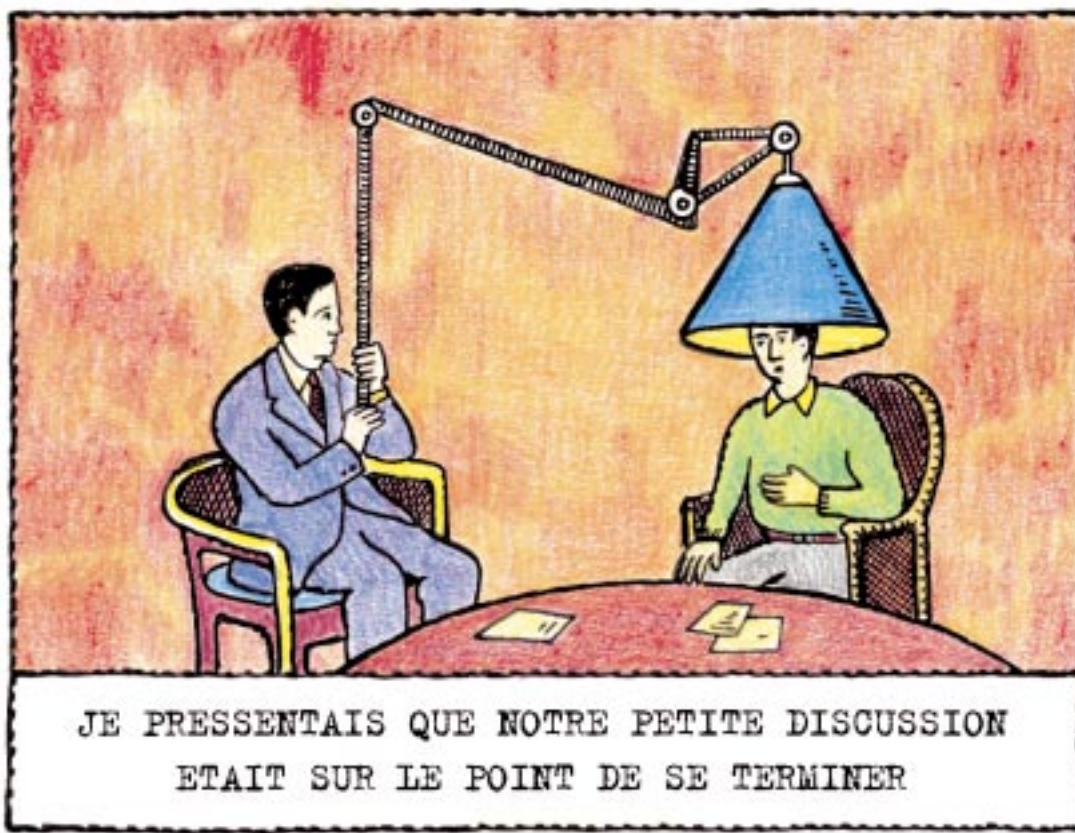
Si elle s'engageait dans cette voie, l'Autriche deviendrait très vite la Vendée de l'Europe, le bastion d'une contre-révolution souverainiste, et s'isolait bien davantage qu'elle ne l'a été l'an dernier durant l'épisode des sanctions européennes. L'ÖVP a déjà fait des concessions majeures aux populistes, en acceptant de bloquer l'immigration malgré les vœux du patronat, et en laissant le FPÖ mener de façon chaotique la restructuration des grandes entreprises publiques et de la sécurité sociale, au risque d'indisposer sa propre clientèle. Elle n'a avalé ces couleuvres que pour garder la haute main sur la construction européenne.

A peine ce coup était-il amorti que M. Schäussel doit en parer un autre, qui le menace directement : dans le quotidien conservateur *Die Presse*, le jeudi 28 juin, Jörg Haider annonce que les ministres du FPÖ n'accepteront pas de clore cet automne le chapitre de l'énergie dans le processus d'adhésion de la République tchèque, si Prague ne renonce pas à la centrale nucléaire de Temelin (hypothèse totalement irréaliste), contre laquelle l'opinion autrichienne se mobilise depuis un an, toutes forces politiques confondues.

Non sans esprit de revanche envers les Tchèques, qui s'étaient solidarisés des sanctions européennes, Vienne a laissé se développer de façon incontrôlée ce mouvement où se mêlent inquiétudes légitimes et peurs irrationnelles, écologistes de gauche, grands-mères catholiques et militants populistes, qui bloque les postes-frontières mais ouvre un nouveau boulevard à Jörg Haider. Car, même affaibli, le FPÖ reste pour des années encore un boulet à la cheville de l'Europe.

Joëlle Stolz

## Les saynètes par Glen Baxter



## L'euro divise la City

Suite de la première page

Quoi qu'il arrive, les grands investisseurs institutionnels anglosaxons du marché action resteront à Londres ou à Edimbourg, places financières dont ils sont sûrs qu'elles resteront encore longtemps le premier lieu de financement du capitalisme européen. Les grands intervenants européens sur le marché obligataire, comme Deutsche Bank ou BNP Paribas, rechignent eux aussi à se transférer à Francfort ou Paris en raison des réticences - culturelles et fiscales - de leur staff anglophone. Sans parler du coût considérable d'un tel déménagement, en particulier en ce qui concerne l'outil informatique. Enfin, le Forex londonien, premier marché de changes au monde, n'a guère souffert de cette non-participation de la Grande-Bretagne. La perte de revenus réalisés sur le Vieux continent a été largement compensée par l'essor des cotations dollar-sterling, ainsi que des monnaies des pays émergents et des devises d'Europe de l'Est les mieux placées pour adhérer à l'Union européenne.

De la première OPA sauvage lancée par Siegmund Warburg en 1959 au Big Bang de 1986, de l'entrée de la livre dans le système monétaire européen en 1990 à la faillite de la Barings en 1995... les grandes controverses qui avaient secoué la City, jusqu'alors, avaient divisé les seigneurs de l'argent selon le clivage classique « traditionalistes » contre « modernistes ». Mais aujourd'hui, avec la querelle sur l'euro, on assiste à un

partage inédit, à des regroupements surprenants transcendant tous les critères antérieurs. Le lobby pro-euro regroupe surtout des administrateurs non-exécutifs, diplomates ou anciens ministres conservateurs modérés, des gérants de fonds de pension anglosaxons, des grands banquiers d'affaires nord-américains ou japonais et les cadres du London Stock Exchange.

De l'autre côté de la frontière se situent d'abord les petits courtiers dont les activités se concentrent essentiellement sur le territoire national. S'ajoutent bon nombre de jeunes traders britanniques, formés sur le tas, à la conscience nationale exacerbée par la montée en puissance des « intellos des marchés dérivés » généralement recrutés à l'étranger. Les marchés à terme comme le Liffe instinctivement proches des Etats-Unis et les banques d'outre mer, reliques de l'Empire, au regard tourné vers les espaces extra-européens du Proche-Orient, d'Asie, d'Océanie, se rangent également dans le camp des « anti ».

### « UNE VIEILLE DAME PERMISSIVE »

On ne peut soupçonner le leader de la campagne du « non », sir John Craven, d'antigermanisme primaire puisque ce banquier d'origine sud-africaine a été membre du directoire de la Deutsche Bank entre 1990 et 1996. Reste que l'impression prévaut que dans cette controverse, le groupe hostile à l'UEM s'exprime avec une ferveur à la mesure de son désenchantement depuis le lancement de l'euro : menaces de Bruxelles sur le marché des euro-obligations, perte d'influence du London Stock Exchange au profit d'Euro-next et de la Deutsche Börse, montée en puissance de l'autorité uni-

que de réglementation britannique, le Financial Service Authority et effondrement électoral du parti conservateur europhobe.

Mais la City a toujours été une « vieille dame permissive », selon Anthony Sampson. Elle a toujours su s'adapter aux soubresauts de l'Histoire. Discuter gros sous intéresse davantage les « gents », pragmatiques et terre à terre, que les beaux discours. Parce qu'ils se méfient des idées, la question de l'adhésion à l'euro leur paraît une abstraction dans les circonstances actuelles.

La seule question qui les concerne vraiment en cas de victoire du « oui » lors d'un référendum est la future parité d'entrée de la livre dans l'euro. Depuis la création de la monnaie unique, la livre s'est appréciée d'environ 17 %. Comment obtenir dès lors une baisse du sterling préalable à l'adhésion ? Une dévaluation brutale est politiquement taboue. L'intervention systématique des autorités sur le marché des changes est exclue depuis le « mercredi noir » de la sortie humiliante de la livre du système monétaire européen,

en septembre 1992. Reste le scénario de la chute orchestrée du sterling via des fuites dans les médias, comme l'a fait le Trésor avec succès pendant quelques jours au lendemain du triomphe électoral de Tony Blair.

La Banque d'Angleterre sera chargée d'examiner si les cinq critères fixés par le chancelier de l'Echiquier, Gordon Brown, pour une participation à l'euro, sont satisfaisants. En attendant le feu vert des politiques, l'institut d'émission souffle le chaud et le froid. Le gouverneur, sir Eddie George, répète à l'envi que la vigueur actuelle de la livre représente un « véritable » obstacle pour l'entrée de la Grande-Bretagne dans la zone euro. Mais sous l'écorce eurosceptique de sir Eddie se cache une vertu plus originale, la vraie patience qui est l'art d'agir au bon moment. A l'écouter, les banques londoniennes n'auront besoin que d'une courte période d'adaptation étalée sur trois ans maximum pour adopter l'euro. Toujours le pragmatisme...

Marc Roche

### RECTIFICATIF

#### MILAN KUNDERA

La photo du couple Kundera illustrant le témoignage paru dans *Le Monde* du 4 juillet était un document personnel de Milan Kundera et non une photo d'agence.

### PRÉCISIONS

#### PIERRE VIDAL-NAQUET

Cosignataire du point de vue « Les historiens et la guerre d'Algérie » publié dans la page Débats du *Monde* daté 10-11 juin, Pierre Vidal-Naquet nous deman-

de de préciser qu'il « désavoue formellement » une formule de ce texte qui affirmait que les archives concernées ne sont ouvertes qu'au compte-gouttes « pour quelques privilégiés dont on a testé l'échine souple ».

### ASSOCIATIONS

Le livre *L'Histoire étonnante de la loi de 1901*, cité dans le supplément consacré aux associations (*Le Monde* du 21 juin), est vendu au prix de 160 francs jusqu'au 31 décembre, puis - comme l'indiquait la bibliographie - au prix de 260 francs.

## Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>

Télématique : 3615 code LEMONDE  
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC (5,57 F/mn)  
ou 08-36-29-04-56 (9,21 F/mn)

Le Monde sur CD-ROM : 01-44-88-46-60  
Index du Monde : 01-42-17-29-89. Le Monde sur microfilms : 03-88-71-42-30

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78



# Les intempéries et les grèves perturbent le trafic ferroviaire pour les départs en vacances

Les contrôleurs des TER marseillais réclament davantage d'effectifs et de moyens matériels

Les vacances d'été ont mal démarré pour les passagers de la SNCF. Après les perturbations occasionnelles lors de la mise en service du TGV Méditerranée sur la ligne à grande vitesse Paris-Marseille, mi-juin, des orages et des mouvements catégoriels (conducteurs, contrôleurs, services

de nettoyage...) ont, ces derniers jours, provoqué des retards pour les départs en vacances, tant à Paris qu'à Lille ou à Marseille.

L'ÉTÉ, qui devait être placé sous le signe du renouveau avec l'entrée en fonction du TGV Méditerranée, a mal commencé pour la SNCF. Après le démarrage laborieux de la nouvelle ligne Paris-Marseille, en raison de problèmes techniques et de mouvements de grève et de protestation des cheminots, c'est aujourd'hui la météo, combinée à des revendications catégorielles, qui vient noircir le quotidien des vacanciers.

Mercredi 4 juillet, les passagers ont dû faire face à la fois à plusieurs mouvements de grève et à des orages. Ces derniers, qui ont éclaté en fin de nuit en Saône-et-Loire, ont provoqué des coupures momentanées de l'alimentation électrique et endommagé des installations. Le courant a ainsi été entièrement coupé sur la ligne à grande vitesse Sud-Est pendant trois quarts d'heure au niveau de Clunay (Saône-et-Loire), obligeant les TGV à emprunter la ligne classique. Malgré l'intervention des équipes de maintenance en fin de matinée, le service normal des TGV sur le réseau Sud-Est n'a été rétabli

qu'en fin de journée, le temps d'absorber les retards accumulés. Ces retards ont atteint dans certains cas plus de deux heures.

Pour la journée de jeudi 5 juillet, le trafic des TGV du réseau Sud-Est devait être assuré normalement au départ de la gare de Paris-Lyon. En revanche, à la gare de Paris-Nord, deux TGV sur trois seulement devaient circuler entre Paris et Lille, en raison d'un mouvement de grève des cheminots chargés de mettre en place les trains. En région Provence-Alpes-Côte d'Azur, la circulation des trains devait être encore perturbée tout au long de la journée par un arrêt de travail des contrôleurs.

## « MANQUE DE MOYENS »

Le réseau TER autour de Marseille a été particulièrement affecté et devrait encore l'être jusqu'à vendredi matin 8 heures, aux termes du préavis de grève déposé par le syndicat CGT des contrôleurs. Même si ces derniers ne sont pas directement impliqués dans le fonctionnement des trains, « aucun train ne part sans un contrôleur à

son bord, car ce dernier est aussi responsable de la sécurité des voyageurs. Et la CGT est largement majoritaire parmi les agents de train », précise la direction régionale de la SNCF. Dans un communiqué, la CGT, qui revendique près de 90 % des agents syndiqués, proteste contre « le manque de moyens matériels et humains » nécessaires pour assurer le développement du trafic ferroviaire. « C'est un problème qui dépasse largement le cadre du TGV. C'est sur l'ensemble du réseau que nos conditions de travail se sont détériorées en même temps que le service rendu aux usagers », a encore affirmé un responsable syndical cité par Reuters.

Par ailleurs, gare d'Austerlitz, depuis plus d'un mois, les usagers étaient obligés de se frayer un chemin entre les ordures pour aller prendre leur train. La grève du personnel de la société de nettoyage Challancin, sous-traitante de la SNCF pour la ligne du RER C, qui est entrée jeudi dans son trentehuitième jour, pourrait se terminer rapidement. A l'origine du conflit : des revendications salariales qui

étaient encore en discussion mercredi tard dans la nuit, après que de nouvelles négociations eurent commencé en début d'après-midi. Jeudi matin, des avancées avaient néanmoins été enregistrées sur certains points, l'entreprise acceptant des concessions sur une prime de reprise du travail et un relèvement du salaire horaire de base.

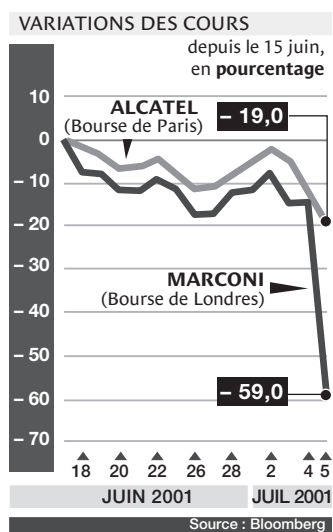
D'autres points étaient toujours en suspens, notamment la clarification de la liste des personnes qui doivent passer de CDD en CDI et le retrait des plaintes déposées par Challancin contre quatre délégués syndicaux pour séquestration du directeur des ressources humaines. En cas d'accord, un protocole devait être signé jeudi, et le travail devait reprendre vendredi. Tout au long des 38 jours de grève, les syndicats ont vivement critiqué la position de la SNCF qui, à aucun moment, n'est intervenue pour mettre fin au conflit.

François Bostnavaron  
et Adil Boukhima

★ Renseignements : 08-36-67-68-69.

# Marconi entraîne Alcatel dans sa chute boursière

L'ÉQUIPEMENTIER de télécommunications britannique Marconi a surpris les marchés financiers mercredi 4 juillet. A la suite d'une demande de suspension de son cours, et dans l'attente d'un communiqué, les titres de ses concurrents européens ont plongé. L'action Alcatel, en particulier, a perdu 7,5 % en séance. Finalement, mercredi soir, Marconi a livré ses mauvaises nouvelles : il s'appête à supprimer 4 000 emplois, qui viennent s'ajouter aux 3 000 suppressions déjà annoncées mi-mai. De plus, la société s'attend maintenant à un chiffre d'affaires en recul de 15 % pour l'exercice en cours (clos en mars 2002), et à un bénéfice divisé par deux. Du coup, à l'ouverture des Bourses, mercredi, l'action Marconi était en chute de 50,61 %. Celle d'Alcatel en recul de plus de 11 %, avant de limiter sa baisse à 6,55 % dans la matinée.



# L'euro au plus bas depuis sept mois

LA DEVISE européenne est tombée, jeudi dans la matinée, à son plus bas niveau de l'année face au dollar, à 0,8398 euro pour 1 dollar, dans l'anticipation d'un statu quo monétaire de la Banque centrale européenne (BCE). Le président de la BCE, Wim Duisenberg, a dit cette semaine que la banque ne disposait pas de nouvelles données susceptibles de garantir un changement de taux. La monnaie unique a déjà pâti d'informations selon lesquelles le nombre corrigé des variations saisonnières (CVS) des chômeurs a augmenté de 22 000 en juin en Allemagne. « C'est un jour particulièrement mauvais pour l'euro », a déclaré Nick Parsons, de la Commerzbank à Londres.

# Montedison repousse l'offre d'Italenergia

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION de Montedison a repoussé, mercredi, l'offre d'achat lancée par Italenergia, société commune de Fiat et d'EDF. Le conseil, dans le camp de Mediobanca, adversaire de Fiat, a jugé à l'unanimité l'offre « hostile », dénoncé sa « légitimité douteuse » et son « manque de clarté ». Quant au prix, il est « inadéquat ». Enfin, bien que Fiat et EDF contrôlent déjà de fait 52 % du capital du groupe italien, Montedison a rejeté leur demande de convoquer une assemblée générale. Mediobanca est à son tour menacée. Le pacte d'actionnaires laborieusement mis au point en mai a explosé : la Banca di Roma, son premier actionnaire avec 9,4 % du capital, est passée dans le camp de Fiat. A Milan, des rumeurs font état d'un rapprochement entre Mediobanca et la banque Unicredito, son dernier allié.

# Les familles des victimes du Concorde bientôt indemnisées

MOINS d'un an après l'accident d'un Concorde d'Air France qui s'était écrasé peu après son décollage de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle le 25 juillet 2000, les familles des quatre-vingt-dix-sept Allemands morts dans l'accident devraient être indemnisées dans les prochains jours. Un accord serait sur le point d'être signé entre les ayants droit des victimes, Air France et ses assureurs, a annoncé à l'AFP l'un des avocats des familles, Ronald Schmid. Le montant des indemnités, non révélé, pourrait atteindre 100 millions de dollars (118 millions d'euros).

# Aventis pourrait céder CropScience à l'allemand Bayer

L'ENTREPRISE lyonnaise Aventis CropScience, numéro deux mondial de l'agrochimie, filiale du groupe franco-allemand Aventis, connaît son sort d'ici quelques jours. Selon le magazine économique *Wirtschaftswoche* de juillet, c'est le chimiste Bayer qui la rachèterait, pour en revendre aussitôt une partie à BASF. Aventis a convoqué, pour lundi 9 juillet, à Strasbourg, un conseil de surveillance exceptionnel qui validera « le choix d'un seul candidat », indique une source proche du dossier. Les américains Dow Chemical, Monsanto et DuPont sont en lice face à Bayer et BASF. Mercredi, Jean-René Fourtou a été reçu au secrétariat d'Etat à l'industrie, à Paris, pour y défendre ses projets.

# Jacques Maillot lâche les rênes de Nouvelles Frontières

JACQUES MAILLOT prend-il du recul ou de la hauteur ? Depuis lundi 2 juillet, après trente-cinq années passées à la tête de l'entreprise dont il fut l'un des fondateurs, le patron de Nouvelles Frontières en est devenu président du conseil de surveillance, laissant la présidence du directoire, c'est-à-dire la direction opérationnelle, à un Allemand, Ralf Corsten. Celui-ci est l'ancien président de TUI, filiale tourisme du groupe allemand Preussag, premier actionnaire de Nouvelles Frontières, avec 13 % du capital. Dans un entretien au magazine *L'Expansion*, M. Maillot explique que ce changement s'est effectué à la demande de Preussag. Il ajoute qu'il conservera la présidence des principales filiales de Nouvelles Frontières, dont Corsair, son transporteur aérien. Interrogé par *Le*

*Monde*, Jacques Maillot assure que cela « n'a rien à voir avec un départ anticipé », ajoutant même que « Ralf Corsten a cinquante-neuf ans, tout comme moi ».

Il reconnaît cependant que, au regard de l'accord passé avec Preussag, qui doit permettre à celui-ci de monter progressivement en puissance dans le capital de Nouvelles Frontières, le calendrier a été modifié. En octobre 2000, Preussag avait pris 5,5 % du capital. En janvier, M. Maillot a personnellement cédé 7 % et un actionnaire minoritaire 0,5 %. Les deux augmentations de capital qui étaient prévues fin mars 2001 et fin mars 2002, d'un montant total de 500 millions de francs, ont été remplacées par des prêts participatifs d'un même montant accordé par Preussag dès cette année. En jan-

vier 2002, M. Maillot ne détiendra plus que 47,5 % du capital de Nouvelles Frontières et Preussag en aura 18 %, avant de monter jusqu'aux 34 % prévus, « voire plus haut dans les années qui viennent », admet le nouveau président du conseil de surveillance.

Le voyageur français a accusé un déficit de 18,75 millions d'euros en 2000, a révélé M. Maillot, malgré un chiffre d'affaires consolidé « de 8,266 milliards de francs (1,26 milliards d'euros), en progression de 10 % sur 1999 ». En revanche, « le budget 2001 est à l'équilibre, on vise le retour total au profit pour 2002 ». De quoi satisfaire l'actionnaire allemand, très soucieux de « la marge », souligne M. Maillot.

F. Bn

# L'Allemagne provoque le rejet de la directive sur les OPA par le Parlement européen

STRASBOURG de notre envoyé spécial  
Le fruit de douze années d'après négociations politiques a été perdu, mercredi 4 juillet, en même temps qu'était déclarée définitivement enterrée la directive sur les offres publiques d'achat (OPA). Le Parlement européen devait se prononcer sur un texte ayant fait l'objet d'une conciliation entre le Parlement et le Conseil. Le texte a obtenu 273 voix. Mais 273 autres s'y sont opposées, ce qui constitue un rejet.

Pour la Commission, cela constitue un revers important, que Fritz Bolkestein, commissaire européen chargé du marché intérieur, n'a pas cherché à dissimuler. « Ce vote marque un grand pas en arrière dans la réalisation du double objectif fixé par les chefs d'Etat et de gouverne-

ment à Lisbonne, à savoir l'intégration complète du marché européen des capitaux d'ici à 2005. (...) Les marchés financiers, a expliqué M. Bolkestein, les investisseurs et les entreprises européennes avaient fondé de grandes espérances sur cette directive. »

## « RÉFLEXES CORPORATISTES »

Quatorze Etats sur quinze souhaitaient clairement son adoption. M. Bolkestein a convenu que l'Allemagne était le principal fautif : les entreprises allemandes, a-t-il souligné, « qui partageaient jusque-là la philosophie économique moderne, selon laquelle l'achat d'une société est une affaire entre actionnaires, sont retombées sur les réflexes corporatistes qui prévalaient dans le passé en Europe ».

Dans la logique du marché inté-

rieur et en prévision de l'entrée en vigueur de la monnaie unique, le projet visait à harmoniser les règles appliquées en cas d'acquisitions transfrontalières. La directive garantissait la sécurité juridique des OPA en énonçant des règles de conduite minimales à l'intention des entreprises, ainsi qu'un degré uniforme de protection aux actionnaires minoritaires au cas où le contrôle d'une société changerait de mains. En outre, elle offrait aux représentants du personnel la garantie d'une information complète et rapide sur les implications d'une OPA, ainsi que la possibilité de faire connaître aux actionnaires leur point de vue.

L'Allemagne, qui soutenait le projet jusqu'en mai, a brusquement changé d'avis, estimant que ses entreprises n'étaient pas suffi-

samment protégées face aux risques d'OPA hostiles. Le gouvernement allemand avait fait savoir qu'il était opposé aux dispositions de l'article 9 du projet, qui prévoyait d'obliger la direction d'une entreprise à obtenir au préalable le consentement de ses actionnaires, avant d'employer des mesures défensives (marques, brevets, augmentation du capital, etc.) pour contrer une OPA.

Ce vote négatif constitue un signal politique pour certains gouvernements européens : l'Allemagne peut, dans certaines circonstances, exercer une influence déterminante au sein de l'Assemblée de Strasbourg, et celle-ci va s'accroître avec la nouvelle répartition des sièges entérinée par le traité de Nice.

Laurent Zecchini

## JEU-CONCOURS

Comment jouer ? Un événement de l'actualité se cache derrière le dessin énigmatique de la dernière page : retrouvez l'événement dans cette édition et répondez à la question du bulletin-réponse ci-contre.

Comment gagner ? Remplissez ce bulletin et envoyez-le à l'adresse indiquée avant le 16 juillet à minuit. 21 gagnants seront tirés au sort parmi les bonnes réponses. Un nouveau dessin énigmatique vous attend dès demain !

LA LISTE DES GAGNANTS ET LES SOLUTIONS SERONT PUBLIÉES

LE VENDREDI 20 JUILLET DANS LE MONDE DATÉ SAMEDI 21

Jeu-concours sans obligation d'achat, le règlement est disponible gratuitement sur demande écrite à : M<sup>e</sup> Darricau Pecastaing, 4 place Constantin-Pecqueur 75018 Paris

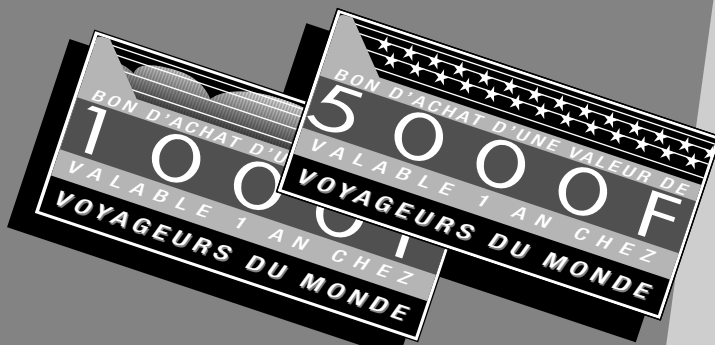
## Le Monde

## Voyageurs

DU 30 JUILLET (DATÉ 1<sup>er</sup>-2 JUILLET) AU 13 JUILLET (DATÉ 14)

**GAGNEZ CHAQUE JOUR**  
**1 BON D'ACHAT DE 5 000 F**  
**ET 20 BONS D'ACHAT DE 1 000 F**

VALIDABLES 1 AN CHEZ VOYAGEURS DU MONDE\* [www.vdm.com](http://www.vdm.com)



\* à valoir sur un voyage ou un vol sec

Bulletin-réponse du daté 06/07/01

Quel lieu se cache derrière le dessin énigmatique du jour ?

(Le nombre de cases correspond au nombre exact de lettres du mot à trouver)

\_\_\_\_\_

NOM \_\_\_\_\_  
PRÉNOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
SIGNATURE\* \_\_\_\_\_ ABONNÉ  N

A compléter en totalité et à renvoyer collé sur dos carte postale uniquement, avant le 16/07 minuit à :

Jeu-concours **Le Monde**  
BP 540 / 75135 Paris Cedex 18

Selon la loi Informatique et Libertés n°78-17 du 06/01/78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant en écrivant à l'adresse ci-dessus.

\*Signature des parents pour les mineurs.





VALEURS EUROPÉENNES

Le titre BSCH a perdu 2,91 %, à la Bourse de Madrid, mercredi 4 juillet, à 10,68 euros. De son côté, l'action BBVA a cédé 3,08 %, à 15,12 euros.

L'action Marconi a été suspendue toute la séance de mercredi, dans l'attente d'un communiqué. Tous les équipementiers de télécommunications ont souffert de cette annonce.

rent a perdu 9 %, à 202 pence. L'action du fabricant de semi-conducteurs ARM Holding a aussi baissé de 7,97 %, à 242,5 pence.

L'action de la holding HDP - présente dans la mode (Valentino) et l'édition (Rizzoli-Corriere della sera) - a terminé en hausse de 0,95 % mercredi, à 5,33 euros.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'AUTOMOBILE' with entries like AUTOLIV SDR, BASF AG, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'BANQUES' with entries like ABBEY NATIONAL, ABN AMRO HOLDING, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code, Cours en euros, % Var., 04/07. Includes sub-section 'CONSTRUCTION' with entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

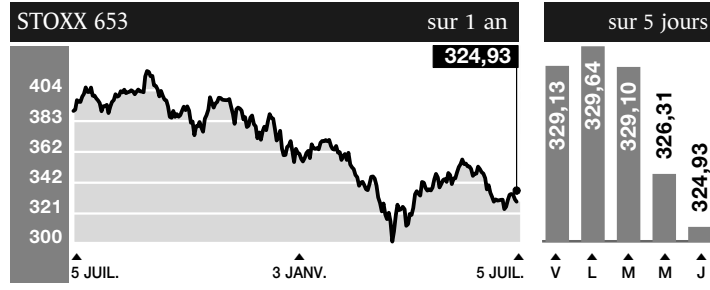


Table listing various stocks and their performance metrics, including SODEXHO ALLIANC, TELE PIZZA, THE SWATCH GRP, etc.

Table listing various stocks under the 'PHARMACIE' section, including ACTELION N, ALTANA AG, AZO, etc.

Table listing various stocks under the 'BIENS D'ÉQUIPEMENT' section, including ABB N, ADECCO N, AEROPORTI DI RO, etc.

Table listing various stocks under the 'ÉNERGIE' section, including BG GROUP, BP, CEPSA, etc.

Table listing various stocks including CARLSBERG AS-A, COCA COLA HBC, DANISCO, etc.

Table listing various stocks including AEGIS GROUP, AEGION NV, AGF, etc.

Table listing various stocks including ABB N, ADECCO N, AEROPORTI DI RO, etc.

Table listing various stocks including BG GROUP, BP, CEPSA, etc.

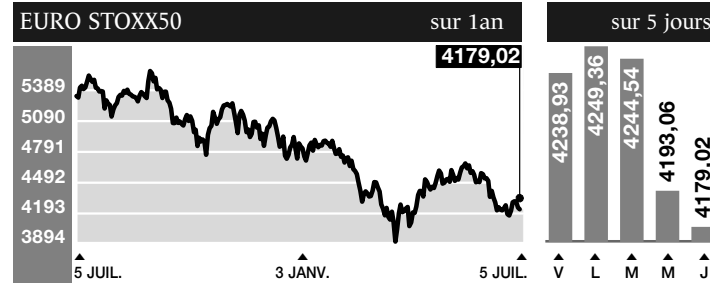


Table listing various stocks including VA TECHNOLOGIE, VEDIOR NV, VESTAS WIND SYS, etc.

Table listing various stocks under the 'ASSURANCES' section, including AEGIS GROUP, AEGION NV, AGF, etc.

Table listing various stocks under the 'BIENS D'ÉQUIPEMENT' section, including ABB N, ADECCO N, AEROPORTI DI RO, etc.

Table listing various stocks under the 'ÉNERGIE' section, including BG GROUP, BP, CEPSA, etc.

Table listing various stocks including METRO, NEXT PLC, ALTEC SA REG, etc.

Table listing various stocks under the 'HAUTE TECHNOLOGIE' section, including AIXTRON, ALCATEL-A, ALTEC SA REG, etc.

Table listing various stocks under the 'BIENS D'ÉQUIPEMENT' section, including ABB N, ADECCO N, AEROPORTI DI RO, etc.

Table listing various stocks under the 'ÉNERGIE' section, including BG GROUP, BP, CEPSA, etc.

Advertisement for 'À NOS ABONNÉS' with contact information: 0825 022 021 (0,99 F TTC/mn).

Table listing various stocks including COFLXIP, EUROTUNNEL, EXEL, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES FINANCIERS' section, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES FINANCIERS' section, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES FINANCIERS' section, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES FINANCIERS' section, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various stocks including EUROTUNNEL, EXEL, XANSA, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES FINANCIERS' section, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES FINANCIERS' section, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES FINANCIERS' section, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES FINANCIERS' section, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various stocks under the 'MEDIAS' section, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various stocks under the 'MEDIAS' section, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various stocks under the 'MEDIAS' section, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various stocks under the 'MEDIAS' section, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various stocks under the 'MEDIAS' section, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various stocks under the 'MEDIAS' section, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES COLLECTIFS' section, including ACEA, AEM, BRITISH ENERGY, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES COLLECTIFS' section, including ACEA, AEM, BRITISH ENERGY, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES COLLECTIFS' section, including ACEA, AEM, BRITISH ENERGY, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES COLLECTIFS' section, including ACEA, AEM, BRITISH ENERGY, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES COLLECTIFS' section, including ACEA, AEM, BRITISH ENERGY, etc.

Table listing various stocks under the 'SERVICES COLLECTIFS' section, including ACEA, AEM, BRITISH ENERGY, etc.

EURO NOUVEAU MARCHÉ

Table listing various stocks under the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' section, including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

Table listing various stocks under the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' section, including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

Table listing various stocks under the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' section, including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

Table listing various stocks under the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' section, including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

Table listing various stocks under the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' section, including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

Table listing various stocks under the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' section, including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

Table listing various stocks under the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' section, including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

Table listing various stocks under the 'EURO NOUVEAU MARCHÉ' section, including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

BIENS DE CONSOMMATION

Table listing various stocks under the 'BIENS DE CONSOMMATION' section, including AHOLD, ALTADEUS, AMADEUS GLOBAL, etc.

Table listing various stocks under the 'BIENS DE CONSOMMATION' section, including AHOLD, ALTADEUS, AMADEUS GLOBAL, etc.

COMMERCE DISTRIBUTION

Table listing various stocks under the 'COMMERCE DISTRIBUTION' section, including ALLIANCE UNICHE, AVA ALLG HANDG, BOOTS CO PLC, etc.

CODES PAYS ZONE EURO

FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche FI : Finlande - BE : Belgique - GR : Grèce.

CODES PAYS HORS ZONE EURO

CH : Suisse - NO : Norvège - SE : Suède GB : Grande-Bretagne - DK : Danemark.



**SCIENCES** L'amibe *Dictyostelium* est un organisme modèle pour les biologistes, comme le sont la mouche du vinaigre, le ver *Caenorhabditis elegans* ou encore les levures.

● ELLE existe aussi bien à l'état unicellulaire que sous forme multicellulaire. En cas de disette, elle s'agrège à ses semblables pour former une sorte de ver qui se mue en un

« champignon », dont la tête est formée de spores qui attendent des jours meilleurs pour recommencer un cycle. ● SON MODE de reproduction asexué, mais aussi la façon dont

elle phagocyte les bactéries et sa faculté à se suicider en font un sujet d'étude remarquable, tout comme son génome et sa rusticité. ● MORT CELLULAIRE programmée, communi-

cation cellulaire, « sociologie » des amibes et morphogénèse sont quelques-uns des thèmes de recherche de ceux qui ont fait de *Dictyostelium* leur cobaye favori.

## Moisissure sociable et transformiste, « Dictyostelium » fascine les chercheurs

Organisme modèle, capable de passer de l'état unicellulaire à une agrégation fonctionnelle d'individus, cette amibe permet, grâce à son génome petit et aisément manipulable, d'étudier la mobilité, la communication, le suicide et la « sociologie » des cellules

« **DICTYOSTELIUM** n'est qu'une simple moisissure. Mais elle est esthétiquement plaisante : on ne se lasse pas de la variété et de l'élégance de cet organisme. » Pierre Golstein, du centre d'immunologie de Marseille-Luminy (Bouches-du-Rhône), ne tarit pas d'éloges sur cette curieuse amibe, dont il a fait son cobaye fétiche. Apparue sur Terre il y a environ un milliard d'années, elle a vécu dans les sous-bois dans le plus grand anonymat, jusqu'à ce qu'un naturaliste la repère en 1869. Elle n'a connu la gloire qu'à partir des années 1950.



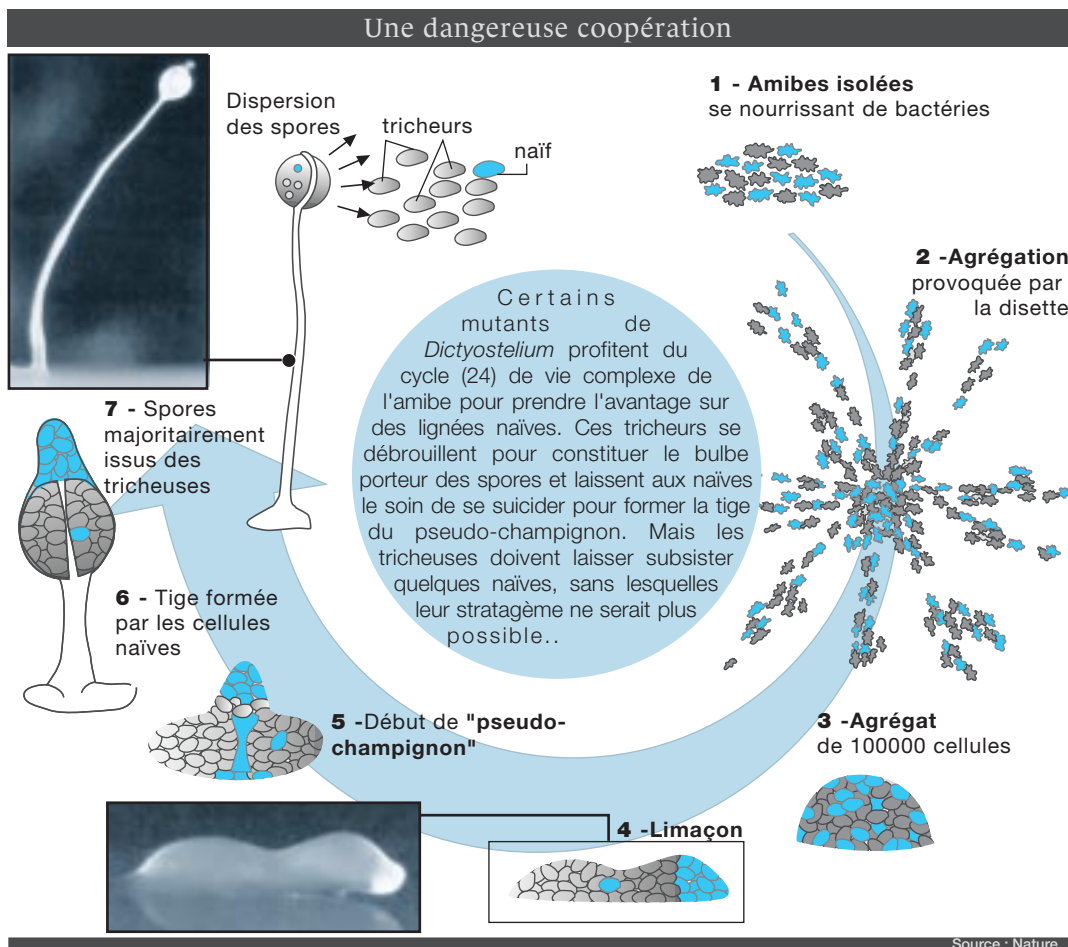
En temps normal, *Dictyostelium* ingère les bactéries qui prospèrent sur l'humus, et se reproduit en se divisant, par scissiparité, après environ un millier de « repas ». Mais que vienne la famine, et voilà que les amibes convergent, formant une structure étoilée, avant de s'assembler – au nombre d'environ 100 000 individus – en une goutte translucide, qui bientôt se mue en une sorte de limaçon. Rampant sur le sol, ce dernier se dirige vers le point le plus lumineux et le plus chaud, où il se transforme à nouveau : certaines cellules se suicident, formant une tige de 2 à 3 millimètres de haut, qui soutient une masse fructi-

fiante de spores. Le tout en vingt-quatre heures environ. Ce pseudo-champignon attendra des jours meilleurs pour délivrer ces spores, qui donneront naissance à une nouvelle génération d'amibes.

### VEDETTE DES PAILLASSES

Ce passage de l'unicellulaire au multicellulaire, de l'individu au collectif organisé, est remarquable. « C'est l'une des multiples tentatives de l'évolution pour aboutir à la multicellularité, sans passer par la sexualité », explique Michel Véron, de l'unité de régulation enzymatique des activités cellulaires de l'Institut Pasteur. Ça suppose l'invention d'un mode de migration et d'adhésion, très similaires au chimiotactisme de certaines de nos cellules. » Le « limaçon » ainsi créé n'est doté d'aucun système nerveux. Pourtant il est capable de gérer une information positionnelle et de subir une modification de ses structures, tandis que les cellules de la tige « acceptent » de se sacrifier pour que d'autres perpétuent leur patrimoine génétique – alors même que ce patrimoine peut être légèrement différent du leur.

Autant dire que *Dictyostelium* avait tout pour devenir une vedette des paillasses. Au départ, ce phagocyte vorace a surtout intéressé les biologistes du développement, et plus récemment les spécialistes des relations hôte-pathogène, qui cherchaient à savoir comment un macrophage procède pour englober et éliminer une bactérie, par exemple. L'analogie entre *Dictyostelium* et nos cellules immunitaires a été très éclairante. A la fin des années 1970, on a mis en évidence l'importance d'une molécule, l'AMP cyclique, dont la libération dans l'environnement déclenche



une avalanche de réactions, et commande le processus de migration et d'agrégation des amibes.

On retrouve ces molécules chez les organismes supérieurs. Si bien qu'on s'est pris à considérer *Dictyostelium* comme un modèle valide pour l'étude de processus tels que la cytokinésie (le mouvement des cellules) qui intervient tant dans la

réponse immunitaire que dans les mécanismes cancéreux. Les National Institutes for Health (NIH) américains en ont d'ailleurs fait un organisme modèle pour l'analyse fonctionnelle des gènes, aux côtés des levures, de la célèbre mouche du vinaigre, du ver *Caenorhabditis elegans*, du poisson zèbre, du xénope ou de la souris de laboratoire.

« Nous jouons le jeu de la similitude avec les organismes supérieurs », indique Michel Véron. Nous déterminons la structure de protéines pour faire le lien avec des fonctions in vivo. » A ce titre, son équipe s'est particulièrement intéressée à la protéine kinase dépendante de l'AMP cyclique, la PKA, qui intervient dans les processus de signali-

### « Dicty » et les médicaments antisida

Qui eût cru qu'une amibe ferait progresser la recherche contre le sida ? Il y a dix ans, l'équipe de Michel Véron (Institut Pasteur) a cloné et isolé, à partir de *Dictyostelium*, une protéine, la nucléoside diphosphate kinase (NDP kinase), impliquée dans le métabolisme de certains médicaments, comme l'AZT. Cette « prodrogue » reste inactive tant qu'elle n'a pas subi une transformation au niveau cellulaire, dont la NDP kinase réalise la dernière étape. Mais la NDP kinase issue de *Dictyostelium*, proche de l'enzyme humaine, présente l'avantage sur cette dernière de se prêter à l'analyse cristallographique. Michel Véron et ses collègues du laboratoire d'enzymologie du CNRS à Gif-sur-Yvette ont ainsi pu décrire en 1997 le complexe qu'elle forme avec l'AZT, permettant une meilleure compréhension du mécanisme. « Fortuite, cette découverte illustre l'utilité de conserver une diversité d'approches et d'organismes modèles », estime Michel Véron.

sation cellulaires. Celle de Pierre Golstein travaille sur la mort cellulaire programmée, ou apoptose. « Nous avons abandonné la souris, et cherché un organisme ancien, en faisant la supposition que les mécanismes seraient plus simples à décrire. » Il s'agit pour les chercheurs qu'il dirige d'inactiver ou de suractiver certains gènes impliqués dans l'apoptose. « Mais, reconnaît-il, on ne sait pas encore si ce sera fructueux. »

C'est que le choix d'un tel organisme est un pari, que peu de chercheurs sont prêts à tenter. De fait, la communauté « Dicty » est très réduite, et ne compte pas plus de 150 laboratoires dans le monde. « Les États-Unis représentent la moitié du potentiel », note Pierre Golstein. Début 1999, avec Michel Véron et Michel Satre, du Laboratoire de biologie cellulaire du Commissariat à l'énergie atomique (CEA) de Grenoble, il avait lancé sur le site Web du CNRS un plaidoyer pour l'étude de *Dictyostelium*. Mais, en France, on ne compte guère que quatre ou cinq laboratoires à l'avoir adopté.

« Il est vrai que cet organisme est un peu éloigné des invertébrés, et qu'on n'est nullement assuré que ce que nous trouverons sera extrapolable à l'homme. Mais la stabilité statutaire des chercheurs français devrait les inciter à prendre ce type de risque », s'enflamme Pierre Golstein. Michel Véron est moins sévère, et reconnaît qu'avec un organisme aussi primitif, on ne peut travailler directement sur des modèles de maladie comme on le fait avec la souris, ou sur des modèles de développement, comme le permet la drosophile. Mais à l'inverse, souligne-t-il, la simplicité du génome du « Dicty » facilite l'expérimentation. Le séquençage de son génome, auquel participent des équipes françaises, est d'ailleurs bien avancé. On sait qu'il compte environ 34 millions de paires de bases, réparties sur 6 chromosomes, et on estime que le nombre de gènes se situe entre les 6000 de la levure de bière et les 19 000 de *Caenorhabditis elegans*. Jusqu'ici, plus de 400 d'entre eux, impliqués dans la motilité, la différenciation et la communication cellulaires, ont été « ciblés ». Mais, l'amibe sociale est encore loin d'avoir livré tous ses secrets.

Hervé Morin

★ Page réalisée par les rédactions du Monde, d'El Pais et de la revue scientifique internationale Nature. Traduction de l'anglais par Sylvette Gleize.

H.M.

## La tricherie, clé de la sociologie des cellules

COMME un gang de malfaiteurs, l'apparente unité qui règne chez l'amibe sociale *Dictyostelium* cache un grand nombre de rivaux sans scrupules qui n'hésitent pas à se trahir entre eux. L'évolution sourit aux tricheurs. Aux pique-assiette qui profitent du dur labeur des autres sans contribuer au bien commun. Les organismes unicellulaires ne font, semble-t-il, pas exception à la règle.

La façon dont les cellules exploitent leurs voisines et dont les exploitées réagissent n'est pas évidente à caractériser. Certains chercheurs contestent la réalité du phénomène. D'autres espèrent que *Dictyostelium* va devenir un modèle qui permettra d'étudier l'évolution de la coopération et de la multicellularité. « Comprendre qu'il y avait là une société autant qu'un organisme fut une révélation. Je travaillais pourtant sur ces cellules depuis vingt-cinq ans », confie le biologiste Richard Kessin, de l'université Columbia (New York).

Les clones de différentes lignées génétiques de *Dictyostelium* ne semblent pas hostiles à leur réunion entre elles, du moins en laboratoire. Vingt pour cent environ des individus d'un groupement de clones se sacrifient pour constituer une tige et élever ainsi au-dessus du sol les cellules qui produisent les spores

afin de faciliter leur dispersion. Dans un monde équitable, si la moitié du groupe est constituée de cellules issues d'un seul clone, ce clone contribuera pour moitié à former les cellules de la tige. Mais tout n'est pas équitable, comme Joan Strassmann et son équipe de l'université Rice (Houston) l'ont constaté. En observant des communautés composées de deux clones sauvages, ils ont en effet découvert que certaines contribuaient de façon disproportionnée au bulbe fructifère, laissant aux autres le soin de constituer la tige infertile.

### RIVALITÉ ACHARNÉE

Personne ne sait comment elles se débrouillent. Les cellules destinées à former la tige se retrouvent simplement à l'avant de l'ensemble. Il se pourrait donc que les tricheurs se glissent à l'arrière. Ou bien encore, comme le suggère Kessin, qu'« ils indiquent d'une quelconque manière à leurs rivaux que ce sont elles les « laissées-pour-compte », bouleversant ainsi la communication entre les cellules.

L'équipe de Kessin a, l'an dernier, localisé avec précision un gène donnant une protéine en l'absence de laquelle les cellules de *Dictyos-*

*telium* peuvent élaborer des spores mais pas de tige. Mais on ignore encore si, dans la nature, ce gène contribue à l'apparition des tricheurs – le mutant de Kessin ne se développe pas de lui-même, contrairement à ceux découverts par Strassman.

L'évolution favorise les tricheurs, mais elle encourage aussi leur faillite. Kessin a tenté d'élever en laboratoire des opposants à ces tricheurs, bien que sans succès jusqu'ici. Il a cependant le sentiment qu'à l'état sauvage coups et ripostes sont constants entre les tricheurs et leurs prétendues victimes. « J'ai tendance à penser qu'il y a là quelque chose d'extrêmement complexe », avoue-t-il.

Tout le monde ne partage pas cette vision d'une rivalité acharnée dans la vie sociale de l'amibe. « Il y a beaucoup de mutations qui donnent l'avantage à l'une ou à l'autre des forces en présence », indique William Loomis, biologiste du développement à l'université de Californie (San Diego). Mais il faudra d'autres preuves de la diversité génétique des sociétés de *Dictyostelium* à l'état sauvage, et des mécanismes moléculaires et génétiques des tricheurs et de leurs opposants pour le convaincre. « Rien, à l'heure actuelle, ne vient étayer cette idée [des coups et des ripostes], et il n'est

COMMENT des cellules individuelles peuvent-elles s'agréger pour former un limaçon qui, en l'absence d'un système nerveux et de cellules musculaires, parvient à ramper, à s'orienter en fonction de la lumière et de la température, puis à former une sorte de parasol dont l'ombrelle contient des spores qui leur permettront de se perpétuer ? La réponse tient en un mot : l'auto-organisation. De même qu'il suffit de quelques règles de base pour que des termites collaborent pour former leurs villes souterraines, de même les amibes produisent et répondent à de simples stimuli qui suffisent à expliquer leur comportement communautaire.

La molécule au coeur de cette coordination parfois complexe est l'AMP cyclique ou cAMP, qui agit comme un attracteur, et commande une cascade de réactions. Son

influence a été démontrée expérimentalement dès les années 1970. Emise par une cellule unique lorsque celle-ci se trouve privée de nourriture, elle attire les *Dictyostelium* proches. Celles-ci émettent à leur tour cette molécule qui, diffusée en vagues successives, aboutit au regroupement des amibes.

### QUATRE ÉTAPES

Plus récemment, la bioinformatique, qui permet de modéliser le comportement de chaque cellule, a confirmé plusieurs hypothèses concernant la morphogénèse de l'amibe. Athanasius Marée et Paulien Hogeweg, du Département de biologie théorique et bioinformatique de l'université d'Utrecht, aux Pays-Bas, ont ainsi laissé évoluer sur leurs ordinateurs des populations d'automates mimant des « dicty », et ont pu reproduire le processus

final de formation du pseudo-champignon (PNAS du 27 mars 2001).

Le mécanisme qu'ils décrivent se fonde sur une différence d'adhésion entre les cellules candidates au suicide, amenées à former le pied de l'ombrelle, et celles qui engendreront la tête contenant les spores – dites « présportes », et sur l'influence de la cAMP qui, émise par vagues par les premières, agit comme un attracteur sur les secondes. Du fait de leur adhésion préférentielle, les cellules « pied » s'assemblent pour former un tube, dont le sommet, émetteur de cAMP, attire les cellules « présportes ». Mécaniquement, la base de la tige est repoussée vers le sol, où elle vient s'ancre. Ce phénomène d'attraction-répulsion conduit à l'érection du pied, qui prend fin automatiquement lorsque le quota de cellules kamikazes est atteint. Ne restent plus alors au

sommet de cette tige que les cellules « spores ».

« Nous avons déjà utilisé ce modèle pour expliquer l'agrégation des amibes en un limaçon mobile », indiquent les chercheurs, mais aussi pour dévoiler les mécanismes qui guident celui-ci vers la lumière et la chaleur. » Si le limaçon est capable de s'orienter vers une source de chaleur, c'est parce que celle-ci modifie l'excitabilité des cellules, dont le cycle de production de cAMP change. Les vagues de cAMP qui exercent leur pouvoir attractif sur les amibes individuelles sont elles aussi modifiées, et l'ensemble se trouve comme attiré par la source de chaleur.

Pour la lumière, Marée et Hogeweg ont distingué quatre étapes : la lumière, traversant le limaçon translucide, se concentre sur sa partie arrière ; la différence d'inten-

sité lumineuse crée une différence de production d'ammoniac (NH<sub>3</sub>) ; cette molécule modifie l'excitation de la cellule, et donc la forme de la vague de cAMP ; l'attraction causée par le cAMP occasionne le virage du limaçon.

Bien sûr, l'influence de gènes activés durant ces processus est importante, et l'étude de mutants pourrait révéler « comment l'expression d'un gène gouverne des phénomènes à un niveau plus élevé », reconnaissent les deux chercheurs. Mais à l'inverse, leurs modélisations pourraient permettre de prédire des aberrations dans les transformations de *Dictyostelium*. Au-delà, assurent-ils « une approche similaire pourrait dévoiler les mécanismes sous-tendant d'autres processus de développement ».

H.M.

# L'organisation des Mondiaux 2003 tourne à la course d'obstacles

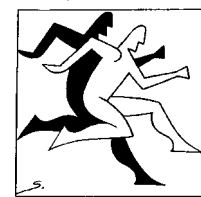
Lamine Diack, président de la Fédération internationale d'athlétisme, et Marie-George Buffet, ministre de la jeunesse et des sports, devraient trouver un terrain d'entente pour que Paris organise, comme prévu, une des épreuves-phares du calendrier sportif

Si les organisateurs français des championnats du monde d'athlétisme de 2003 restent confiants, les responsables de la Fédération internationale (IAAF) exigent toutes les assurances possibles quant au bon déroulement

de la compétition. C'est que le budget initial a été multiplié par deux, passant de 200 millions de francs (30,4 millions d'euros), au moment de l'attribution de l'épreuve, en avril 2000, à 400 millions de francs (60,9 mil-

lions d'euros), un an plus tard. Déjà durement touchée par la faillite d'ISL, la société de marketing, qui gérait ses droits télévisuels, l'IAAF veut une garantie gouvernementale à défaut de laquelle elle pourrait envisager une remise à plat du dossier. Un entretien est prévu, vendredi 6 juillet, en marge de la réunion de Saint-Denis, entre Lamine Diack, président de l'IAAF, et Marie-George Buffet, ministre de la jeunesse et des sports.

« **POUR L'INSTANT**, les championnats du monde d'athlétisme de 2003 sont programmés à Paris et pas à Stuttgart, ni à Berlin, ni à Tamarassat, ni ailleurs. » Pierre Weiss,



ATHLÉTISME

le directeur général de la Fédération internationale d'athlétisme (IAAF), est agacé mais confiant. L'affaire qui oppose le comité d'organisation des Mondiaux de 2003 à l'IAAF est sur le point d'être dénouée mais personne ne veut prendre le risque de l'affirmer publiquement.

Pierre Weiss a pourtant été le premier à jeter de l'huile sur le feu. « Si les chiffres qui nous ont été présentés correspondent à la réalité, il y a de quoi se poser des questions, avait-il récemment confié au quotidien *L'Equipe*. Il vaut mieux changer de lieu demain qu'après-demain. Si Paris ne peut pas organiser [les Mondiaux de 2003], les Allemands sont prêts. » Au centre de la querelle qui dresse l'IAAF contre

Paris 2003 : le doublement du budget des Mondiaux, passé de 200 millions de francs (30,4 millions d'euros), au moment de l'attribution des championnats du monde à Paris en avril 2000, à 400 millions de francs (60,9 millions d'euros) aujourd'hui.

Pour expliquer ce grand écart financier, Philippe Lamblin, le président du comité organisateur, avance un gonflement de la masse salariale. « Nous pensions avoir recours à des bénévoles, note Philippe Lamblin, mais nous devons finalement engager 150 salariés. » Après avoir sous-estimé d'autres postes budgétaires (infrastructures, transports et logements des athlètes), les dirigeants de Paris 2003 ont donc revu leurs prévisions à la hausse. Enfin, la facture de la location du Stade de France – estimée à environ 40 millions de francs, soit 6,1 millions d'euros – a fini par grever définitivement le budget de Paris 2003.

Résultat : un brin anxieux, le président de l'IAAF y a perdu son latin. De plus, les négociations entre la Fédération allemande d'athlétisme, la municipalité de

Stuttgart et l'IAAF ont dramatisé la situation d'autant qu'une autre ville, Budapest, s'est également portée candidate dans le cas d'un désistement de Paris.

En réalité, personne n'ose réellement songer à un désistement parisien. Pourquoi ? Paris est candidat à l'organisation des Jeux olympiques de 2008 et, avant l'élection du 13 juillet à Moscou, la France ne peut se permettre un tel camouflet. « Les championnats du monde symbolisent le trésor de guerre de l'IAAF, explique Philippe Lamblin. L'IAAF assure la plupart de ses revenus par le biais de ses Mondiaux et son président veut des assurances financières de la part du gouvernement français. »

## UNE RENCONTRE « IMPORTANTE »

Du coup, une réunion entre Lamine Diack, le président sénégalais de l'IAAF, et Marie-George Buffet, la ministre de la jeunesse et des sports, a été programmée vendredi 6 juillet, à 17 heures, au Stade de France, en marge de la réunion de Paris - Saint-Denis. A l'issue de cette rencontre au sommet, jugée « importante » par les deux parties,

tout devrait être réglé. « Les Mondiaux d'athlétisme sont le troisième événement sportif du monde derrière les Jeux olympiques et la Coupe du monde de football », explique-t-on au cabinet de Marie-George Buffet. La ministre a déjà affirmé que l'Etat ferait le nécessaire pour que tout rentre dans l'ordre. En 1998, à l'occasion de la Coupe du monde de football, il s'était engagé à hauteur de 5 milliards de francs (762,25 millions d'euros). Pour les Jeux olympiques d'été de 2008, le gouvernement a prévu une enveloppe de 7 milliards de francs (1,067 milliard d'euros). Et la France ne pourrait pas assumer 200 millions pour les Mondiaux d'athlétisme ? Non, il s'agit d'un pétard mouillé. »

Est-ce vraiment le rôle de l'Etat de mettre la main à la poche dans cette opération ? « Oui, je le pense, répond Philippe Lamblin. Depuis les championnats d'Europe de 1938, Paris n'a pas organisé de championnat d'athlétisme majeur. Il y a eu la Coupe d'Europe en 1999 à Charléty mais ce n'était pas comparable. En France, l'athlétisme n'est pas du ressort des marchands du temple. Derrière les Mondiaux, il y a des projets

Paul Miquel

## DÉPÊCHES

■ **FOOTBALL** : Zinedine Zidane en route vers le Real Madrid. Les clubs de football italien de la Juventus Turin et espagnol du Real Madrid ont confirmé, mercredi 4 juillet, qu'ils négocient le transfert du milieu de terrain français Zinedine Zidane. « Après de longues discussions, les deux parties ont convenu de se rencontrer à nouveau la semaine prochaine », a-t-on cependant indiqué à la Juve. L'indemnité de transfert pourrait excéder 500 millions de francs, une somme supérieure à celle – record – dépensée par le Real Madrid pour s'attacher les services de Luis Figo. L'international français, élu meilleur joueur du monde en 1998 et 2000, a précisé sur son site Internet qu'aucun accord n'a été signé pour le moment.

■ **BASKET-BALL** : Antoine Rigaud (29 ans) a annoncé, mercredi 4 juillet, qu'il met « un terme à [sa] carrière de joueur de l'équipe de France » qui avait débuté en 1990.

■ **CYCLISME** : Richard Virenque (31 ans), suspendu jusqu'au 15 août, après ses aveux de dopage lors du procès Festina, devait annoncer, jeudi 5 juillet, avoir signé un contrat avec « une grande équipe ». Il s'agirait de la formation belge Domo, selon le quotidien *L'Equipe* du jeudi 5 juillet.

## ■ LOTO : résultats des tirages n° 53 effectués mercredi 4 juillet.

Premier tirage : 3, 4, 9, 12, 26, 44 ; numéro complémentaire : 25. Rapports pour 6 numéros : 2 201 570 F (335 627 €) ; 5 numéros et le complémentaire : 38 140 F (5 814 €) ; 5 numéros : 3 000 F (457 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 160 F (24,39 €) ; 4 numéros : 80 F (12,19 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 20 F (3,04 €) ; 3 numéros : 10 F (1,52 €). Second tirage : 4, 5, 13, 19, 23, 36 ; numéro complémentaire : 20. Rapports pour 6 numéros : 45 042 395 F (6 866 668 €) ; 5 numéros et le complémentaire : 48 970 F (7 465 €) ; 5 numéros : 4 720 F (720 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 210 F (32,01 €) ; 4 numéros : 105 F (16 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 22 F (3,35 €) ; 3 numéros : 11 F (0,25 €).

# A Lausanne, Stéphane Diagana a retrouvé le sourire et un adversaire coriace

## LAUSANNE

de notre envoyé spécial

Et, soudain, tout va bien. Après avoir souffert pendant son long tour de piste, il n'est plus qu'un sourire, sûr de voir arriver cette grande année derrière laquelle il court depuis des lustres. Deuxième du 400 m haies de la réunion d'athlétisme de Lausanne, mercredi 4 juillet, le Français Stéphane Diagana exulte. Son chrono (48 s 8) le ravit, alors que la saison internationale ne fait que débiter : « Plus que jamais je compte battre mon record personnel cette année. »

Il a presque hurlé sa déclaration d'intention, puis il a disparu dans les entrailles du stade. Il avait toujours cet immense sourire accroché au visage, à côté duquel celui du sprinter américain Maurice Greene, qui a égalé sa meilleure performance mondiale de l'année sur 100 m (9 s 90), semblait bien terne, et celui de Marion Jones, qui a préservé de justesse (11 s 4) son invincibilité sur 100 m depuis 1997, paraissait très nettement forcé.

Stéphane Diagana va bien. Stéphane Diagana vit un moment d'euphorie. Ce n'est pas arrivé si souvent ces dernières années. Il ne se ressent plus de ces blessures qui ont jalonné sa carrière et qui l'ont privé des Jeux olympiques d'Atlanta (1996), puis de Sydney (2000), où il avait déclaré forfait le jour de la cérémonie d'ouverture, se retirant la mort dans l'âme, pour « ne pas déranger » son entraîneur, Fernand Urtebise, et ses coéquipiers de l'équipe de France.

## « UN PEU COMME À LA MAISON »

A 31 ans, il ne ressent plus non plus ces douleurs au mollet qui avaient entravé sa préparation des championnats du monde de Séville, en 1999. Il avait buté sur la dernière haie alors qu'il semblait bien lancé pour défendre le titre de champion du monde ramené d'Athènes, en 1997. Aujourd'hui, il se voit à l'orée de l'année parfaite. « Stéphane a déjà couru le 400 m haies en 47 s 37 et il est capable de faire beaucoup mieux », insiste Fernand Urtebise.

L'air du Léman réussit bien à Stéphane Diagana. C'est là, en 1995, qu'il avait réussi sa meilleure performance, qui lui vaut toujours le titre de recordman d'Europe de la spécialité. Il se sentait « un peu comme à la maison », mercredi. Il était arrivé avec la certitude de participer aux championnats du monde d'Edmonton (Canada), du 3 au 12 août, puis qu'il avait déjà réalisé le minimum réclamé par la Fédération française d'athlétisme (FFA). Mais il tenait à faire oublier sa médiocre prestation de la Coupe d'Europe, en juin : « Je savais que j'avais le niveau de forme pour courir en 48 s plutôt qu'en 49 s », dit-il après son tour de piste en 48 s 8.

Stéphane Diagana est sorti en tête du virage du Stade olympique de Lausanne. Il était bien, « pleinement satisfait » de sa course et de son engagement physique. Pourtant, il a « eu du mal sur la fin ». Il n'a rien pu contre le retour du jeune champion olympique, l'Américain Angelo Taylor, 22 ans. « Cela ne m'inquiète pas », assure le nouveau champion de France

de 400 m plat. Depuis leur premier face-à-face, en 1998, le Français n'a jamais battu l'Américain. « Je sais comment Stéphane court », souligne Angelo Taylor. En ce moment, j'ai l'impression que je peux rattraper n'importe qui », clame-t-il. Les deux hommes devaient se retrouver une dernière fois lors de la réunion de Saint-

Denis, vendredi 6 juillet, avant leur duel, à Edmonton.

Eric Collier

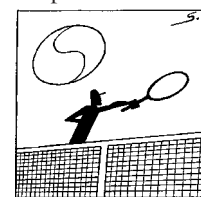
■ **Driss Maazouzi devrait être le 43<sup>e</sup> Français sélectionné pour les Mondiaux.** Sa 4<sup>e</sup> place du 1 500 m de Lausanne lui a permis de réaliser le minimum requis.

# A trente ans, Goran Ivanisevic rêve de Wimbledon

## WIMBLEDON

de notre envoyée spéciale

Goran Ivanisevic saute comme un cabri, lance sa chemise dans les tribunes puis monte torse nu sur sa chaise.



TENNIS

Il vient d'éliminer en quart de finale le Russe Marat Safin (7-6, 7-5, 3-6, 7-6) et se sent invincible.

« Je ne savais plus quoi faire, raconte-t-il. Je savais que Tacchini (ndlr, son sponsor) avait envoyé des chemises, alors je pouvais me permettre d'en envoyer au public, je ne savais plus où aller. Je ne pouvais pas jeter mes raquettes parce qu'il ne m'en reste que trois. » Irréprochable de concentration pendant tout son match, il peut enfin laisser s'échauffer cette tête qu'il s'applique si efficacement à garder froide depuis le début de la quinzaine.

Ses chances de parvenir au bout de sa quête insensée – une victoire à Wimbledon alors qu'il est n° 125 mondial – sont très réelles. Triple finaliste en 1992, 1994 et 1998, il est aujourd'hui le premier détenteur d'une *wild card* à parvenir en demi-finale ici.

Dans le haut du tableau, il lui reste à venir à bout, vendredi 6 juillet, du héros national : Tim Henman. Vainqueur du jeune Suisse Roger Federer (7-5, 7-6 [8/6], 2-6, 7-6 [8/6]), il est soumis à plus rude pression encore. Par deux fois, en 1998 et en 1999, il s'est hissé en demi-finale à

Wimbledon avant de laisser sur sa faim tout un peuple qui attend depuis la victoire de Fred Perry, il y a soixante-cinq ans, la consécration d'un Britannique.

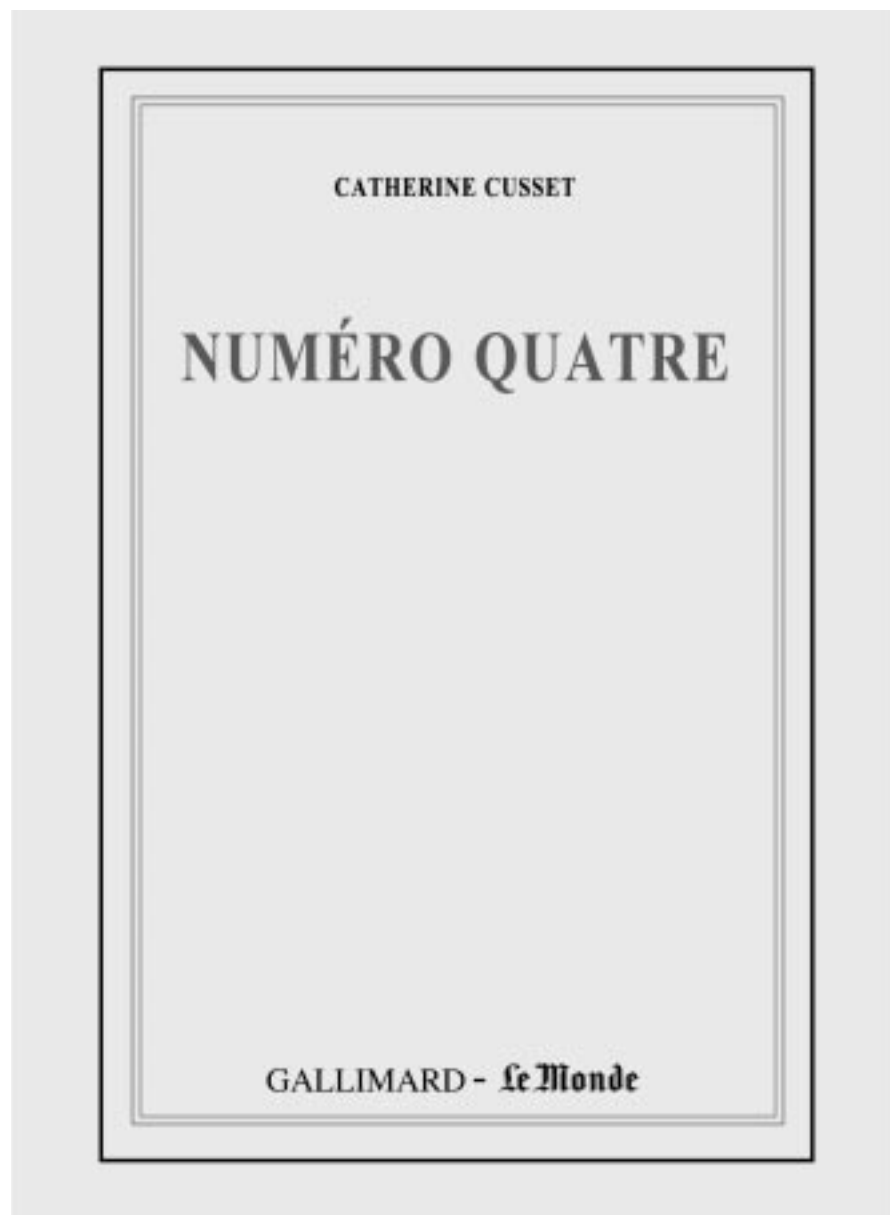
« Toute l'Angleterre se demande déjà si elle ne devrait pas avoir un jour férié si Tim gagne le tournoi », s'amuse Goran Ivanisevic, Le Croate sait de quoi il parle. Son parcours sur le gazon anglais lui vaut un regain de popularité dans son pays natal. « C'est drôle, dit-il, j'en prenais plein la tête avant de venir ici, on critiquait ma façon de m'entraîner, on me suggérait d'arrêter, on se demandait pourquoi je faisais le déplacement, et aujourd'hui il n'y avait pas une voiture dans Split pendant mon match. Tout le monde regardait. Tout le monde m'aime. Je suis à nouveau un héros. »

## UN PETIT MIRACLE

S'il franchit l'obstacle Tim Henman, Goran Ivanisevic aura encore affaire avec l'Australien Pat Rafter ou l'Américain André Agassi, vainqueurs du Suédois Thomas Enqvist (6-1, 6-3, 7-6) et du Français Nicolas Escudé (6-7, 6-3, 6-4, 6-2). Mais seule son épaule gauche, qui commence à rechigner, semble pouvoir le stopper. Mercredi, contre Roger Federer, Goran Ivanisevic a dû prendre des antalgiques. Pour le reste, « les deux Goran » (*Le Monde* du 29 juin), son bon et son mauvais génie, pratiquent le meilleur tennis de leur vie. Le troisième, le « Goran des urgences » (*Le Monde* daté dimanche 1<sup>er</sup> - lundi 2 juillet), n'est là « qu'en spectateur ».

Patricia Jolly

# Vendredi 6 juillet avec *Le Monde* daté samedi 7 juillet



CHAQUE VENDREDI DATÉ SAMEDI  
UNE NOUVELLE INÉDITE DE 16 PAGES



Très nuageux, averses et orages

VENDREDI. Une zone dépressionnaire est située sur la France. Un front froid pluvio-orageux est axé sur l'est du pays...

Bourgogne, Franche-Comté. Les nuages resteront nombreux toute la journée, avec des averses, et des orages parfois forts sur le relief.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. Les nuages et les éclaircies alterneront, avec par moment un ciel très nuageux...

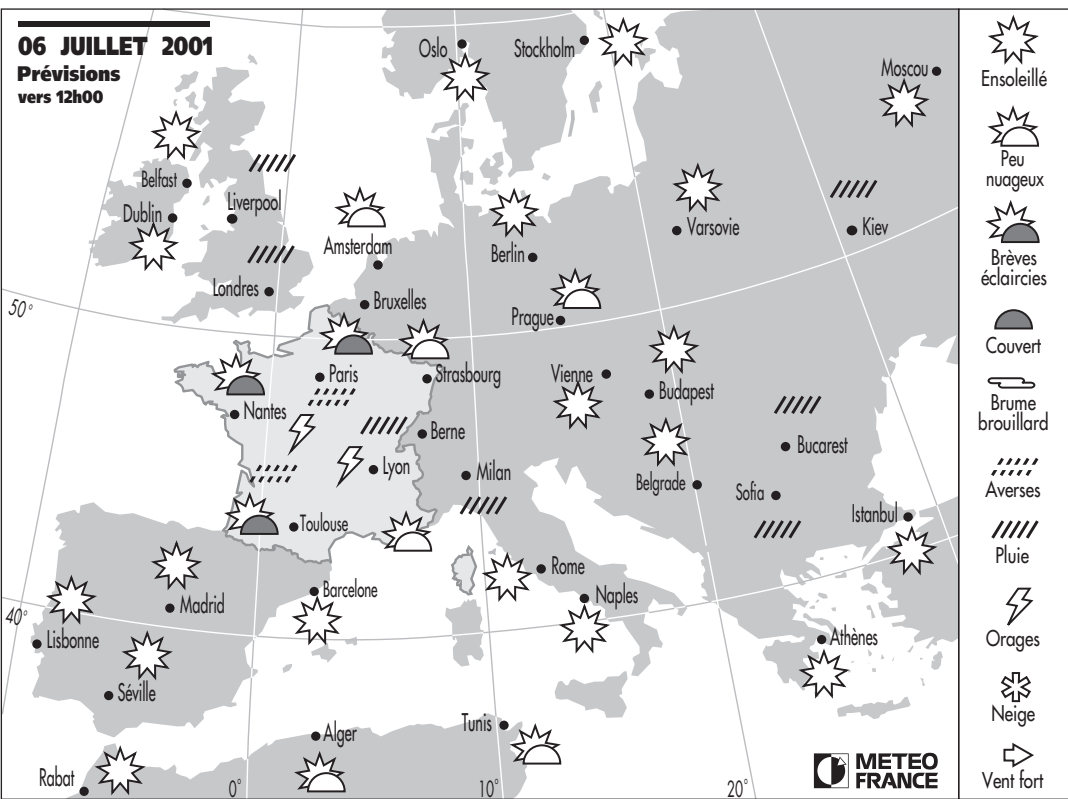
Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. Les nuages resteront nombreux avec des averses et des orages, parfois violents sur le relief.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. Le ciel sera couvert le matin, avec des ondées et encore quelques orages.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. Le ciel sera le plus souvent très nuageux, avec quelques ondées.

Champagne, Lorraine, Alsace. Les températures maximales avoisineront 21 à 23 degrés.

De plus belles éclaircies reviendront par le Languedoc-Roussillon l'après-midi.



LE CARNET DU VOYAGEUR

FRANCE. Le site Internet www.pechemedia.com dresse l'inventaire des parcours de pêche publics et privés, par régions et par types de pêche...

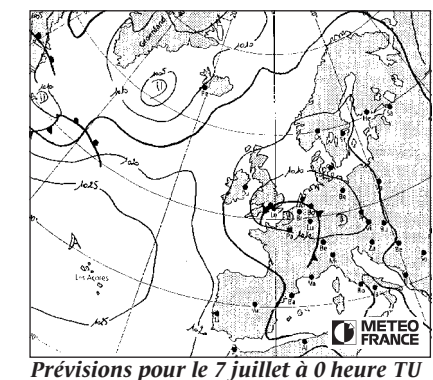
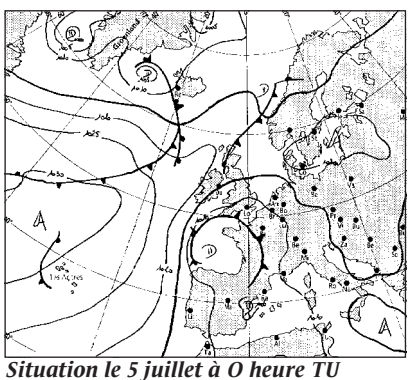
MEXIQUE. Les voyageurs séjournant à Mexico le vendredi, le samedi ou le dimanche bénéficieront, dans 74 hôtels, du plus simple au plus luxueux...

Table with 2 columns: City and weather forecast for July 6, 2001. Includes cities like Nancy, Paris, Lyon, etc.

Table with 2 columns: City and weather forecast for July 6, 2001. Includes cities like London, Berlin, Rome, etc.

Table with 2 columns: City and weather forecast for July 6, 2001. Includes cities like Moscow, Paris, Berlin, etc.

Table with 2 columns: City and weather forecast for July 6, 2001. Includes cities like Cairo, Nairobi, Pretoria, etc.



VENTES

Les arbres à l'honneur dans une galerie d'Avignon

GALERIES et antiquaires mettent la nature à l'honneur pour leurs expositions d'été. En Avignon, c'est « L'arbre éternel » qui est proposé dans des variations graphiques, picturales et sculpturales.

où le serpent tentateur engage Eve à manger la pomme (12 000 F, 1 832 €). Un cyprès, l'arbre provençal par excellence...

1 832 €). Des dessins d'arbres de Jean-Antoine Constantin (1756-1835) à la plume et au lavis s'agrémentent de ruines à l'antique...

Jésus-Christ et des peuples convertis à sa foi jusqu'à nos jours, ainsi que les principaux hérétiques et schismatiques des divers temps

240 000 F, 36 641 €). Sculpteur contemporain, Lilian Longaud réalise des portraits d'arbres en terre cuite...

domaine. Créés pour le délasserment, ils servaient à recevoir dans des décors moins stricts que la pompe habituelle.

Pour cette exposition, l'artiste américain James M. Steinmeyer (né en 1950) a visité des pavillons de jardin en Suède, au Danemark, en Allemagne et en France.

Calendrier

- ANTIQUE-BROCANTE
● Narbonne (Aude), du jeudi 5 au dimanche 8 juillet;
● Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), du jeudi 5 au dimanche 8 juillet;

- Saulieu (Côte-d'Or), samedi 7 et dimanche 8 juillet;
● Binic (Côtes-d'Armor), samedi 7 et dimanche 8 juillet;
● Quiberon (Morbihan), samedi 7 et dimanche 8 juillet;

- et dimanche 8 juillet;
● Le Tréport (Seine-Maritime), samedi 7 et dimanche 8 juillet;
● Castres (Tarn), 7 et 8 juillet;

Adjudications

- Vente d'une collection de belles pièces, réalisée par M<sup>me</sup> Poulain et Le Fur (associés français de Sotheby's), à Paris le 27 juin (Le Monde du 22 juin).
● Pot-pourri en porcelaine de Chine à monture en bronze doré d'époque Louis XV, 1 107 640 F, 169 105 €.

- marqueterie attribuée à Martin Carlin, 4 320 000 F, 659 541 €.
● Secrétaire en marqueterie et bronze doré estampillé Boudin, époque Louis XVI, 2 880 000 F, 439 700 €.

Catherine Bedel
★ « L'arbre éternel », galerie Gérard Guerre, 1, plan de Lunel, 84000 Avignon;
tél. : 04-90-86-42-67. Jusqu'au 30 septembre, du mardi au samedi, de 9 à 12 heures et de 14 à 19 heures;

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 01 - 157

Retrouvez nos grilles sur www.lemonde.fr

Grid for a crossword puzzle with numbers 1-12 and letters I-X.

HORIZONTALEMENT

I. Un côté qui pose parfois des problèmes. Le même côté, qui ne semble pas poser de problèmes. - II. Trop fortes, elles peuvent créer des problèmes. Aide à sauter. - III. Huile locale. Excellent grillé avec un filet d'huile d'olive.

de tout. - VIII. Mouvement spontané. Accessoire pour une exposition. - IX. Pour les petits vols. Capitale des ducs d'Auvergne. Fait la vie. - X. Nouvelle approche des choses.

VERTICALEMENT

1. Fait du neuf en peinture. - 2. Remue les sens. - 3. Exprime son choix. Protégé dans le fond. - 4. Grecque. Sur les bornes des grandes routes. - 5. Débauchée. Brillait pour Ramsès. - 6. Assez forts pour tenir le coup. Person-

nel. - 7. Avantages familiaux. Désagréablement pour le chef. - 8. Met en opposition dans le texte. Partit pour s'établir ailleurs. - 9. Pronom. - 10. Chez les Grecs. Vieille habitude. Grande ceinture. - 11. Excellente dans les vieux pots. Petit ensemble. - 12. Tout va mieux si elle est constructive.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 01 - 156

Horizontalement

I. Airbag. Frein. - II. Blaireau. STO. - III. Serpentins. - IV. Tué. Terriers. - V. Esthète. Enée. - VI. Ea. Jetât. - VII. Ta. Irène. Ili. - VIII. Ilote. Ee. - IX. Ola. Aveugler. - X. Nosocomioses.

Verticalement

1. Abstention. - 2. Iléus. Allô. - 3. Rareté. OAS. - 4. Bip. Hait. - 5. Arête. Réac. - 6. Genette. VO. - 7. Atre. Noen (néon). - 8. Fuir. Je. Ui. - 9. Niée. Ego. - 10. Essentiels. - 11. It. Réal. Ee. - 12. Noisetiers

L'ART EN QUESTION

N° 229

En collaboration avec la



« Je veux être peint sur un cheval fougueux »

LORS DE la première campagne d'Italie, en 1796, Bonaparte remporte les fameuses victoires de Castiglione et de Rivoli, franchit le pont d'Arcole et s'assure la mainmise sur le nord de l'Italie. En 1800, la seconde campagne, qui s'achève avec la victoire de Marengo le 15 juin, lui assure le contrôle d'une grande partie de l'Italie. En 1805, la République cisalpine devient le premier Royaume d'Italie, avec Milan comme capitale. Napoléon en est le roi, et il va jouer un rôle capital aussi bien dans l'organisation administrative de l'Italie que dans le domaine des arts. Milan devient le centre de diffusion des idées de la Révolution française et l'un des foyers intellectuels et politiques majeurs de l'Italie.



« Napoléon franchissant les Alpes au mont Saint-Bernard » (1803), de Jacques-Louis David (1748-1825). Huile sur toile, 2,67 x 2,30 m. Versailles, Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Actuellement au Musée Fesch d'Ajaccio, pour l'exposition « Napoléon, les Bonaparte et l'Italie », jusqu'au 30 septembre.

Le peintre David est fasciné par la personnalité de Bonaparte. Dans son atelier, il brosse un portrait grandiose du premier consul

parti à la conquête de l'Italie, franchissant les Alpes quelques siècles après Hannibal et Charlemagne. Ainsi le futur empereur posait-il les bases de sa légitimité. A la demande de Bonaparte, David l'a représenté sur un cheval

fougueux. Sur quel animal a-t-il réellement traversé les Alpes ?
● Un éléphant ?
● Une jument ?
● Un mulet ?
Réponse dans Le Monde du 13 juillet.

Réponse du jeu n°228 paru dans Le Monde du 29 juin.

Avec Apulée et Ovide, Virgile est le troisième auteur dont le peintre Claude Le Lorrain s'inspira pour les thèmes de ses tableaux mythologiques.

Publication information for Le Monde magazine, including ISSN, address, and contact details for the editorial team.

● LE CONTREBASSISTE de jazz légendaire Ray Brown a choisi Vienne et son Théâtre antique pour fêter ses soixante-quinze ans. C'est là également que Dee Dee Bridgewater a pré-

senté son nouveau spectacle, *Kurt Weill Jazz*, devant huit mille témoins ravis. ● À BELFORT, les Eurockéennes, à la recherche d'un contact plus humain avec leur public, se prépa-

**FESTIVALIS**  
été 2001

rent à accueillir soixante-cinq mille personnes du 6 au 8 juillet. ● AUX RENCONTRES internationales de la photographie d'Arles, le thème de l'anonyme s'incarne dans l'exposi-

tion « Les masques », qui retrace l'histoire de leur usage, et dans le travail documentaire de Luc Delahaye, qui prend le contre-pied des images élevant des inconnus au statut d'icônes.

## Vienne fête l'anniversaire de Ray Brown avec Dee Dee Bridgewater pour témoin

Vienne/Jazz. Le contrebassiste historique a célébré, le 3 juillet, au Théâtre antique, ses soixante-quinze ans. Un concert type pour ce festival, qui accueillait, le même soir, la chanteuse américaine et son nouveau spectacle « Kurt Weill Jazz »

RAY BROWN : « 75 Birthday Tour » ; DEE DEE BRIDGEWATER : « Kurt Weill Jazz ». Jazz à Vienne, le 3 juillet. Prochains concerts : Medeski, Martin & Wood ; Harriet Tubman Double Trio Featuring Moreno Veloso, le 6 juillet, Théâtre antique, à 20 h 30. Tél. : 04-74-85-00-05.

VIENNE (Isère)  
de notre envoyé spécial

Monsieur Raymond Matthews Ray, « Ray » Brown, contrebassiste de son état, est né à Philadelphie, Pennsylvanie, en 1926. Le 26 octobre prochain, il doublera 75 ans. C'est un acteur considérable du jazz. Pour sa tournée anniversaire, il a levé une petite troupe sans histoires, des musiciens de second plan solides et plaisants sur la route : ainsi Jeff Hamilton (batterie) qui remplaça Shelly Manne dans le L.A. Four fondé par Ray Brown en 1974 ; ainsi James Morrison (trompette), Harry Allen (ténor), plus une chanteuse très gracieuse, Melisa Walker, qui ne devrait pas faire oublier Ella Fitzgerald. Ni Dee Dee Bridgewater.

Ray Brown fut un des maris d'Elia. Monsieur Henry « Hank » Jones (83 ans le 31 juillet prochain), un de ses desservants. Il est, dans le groupe anniversaire de Ray Brown, l'autre musicien de premier plan (piano). C'est un des êtres les plus distingués de la musique afro-américaine. Le voir en scène est une joie, et donc une surprise de la tournée. Se demander aux premiers accords comment diable il va prendre *Insensatez* que vient d'attaquer la belle Melisa : une des jouissances minuscules d'un concert.

### AMBULATION CHALOUPEE

Ray Brown, le premier de cordée à avoir su intégrer les conceptions de Dizzy Gillespie à qui le présente Hank Jones, en 1946, n'a rien perdu de sa précision, de ses lignes lumineuses, de sa démarche rythmique : cette ambulation chaloupée de géant débonnaire. Seul



Le contrebassiste Ray Brown (au centre), au côté de Hank Jones (de dos), en répétition pour son « 75 Birthday Tour ».

le son de la basse, énorme comme la voix d'un volcan que le dieu des mains apaise, bénéficie, pardi !, d'une amplification flatteuse à l'oreille, sans rapport avec sa splendeur et sa plénitude originelles, mais dont tout le monde, lui le premier, se réjouit. Bref, à tous égards, c'est le concert type pour le festival de Vienne.

Le public de Vienne est impressionnant, l'amphithéâtre rempli jusqu'aux nuages, c'est un public joyeux, généreux, peu musical et bien équipé : en tenues pour la pluie et idées reçues. Il entretient avec Dee Dee Bridgewater une relation presque personnelle. Ray

Brown, en 1998, l'accompagnait ici. Le nouveau projet de la chanteuse, « Kurt Weill Jazz », arrondi à la perfection le programme. Dee Dee Bridgewater a elle aussi connu l'élégante escorte de Monsieur Hank Jones. Encore ceci : de toutes les versions des musiques de Kurt Weill en jazz, une des préférées, c'est celle d'Eric Dolphy et John Lewis (avec Thad Jones, frère de Hank), sous la direction de Michael Zwerin, fin trombone, ci-devant écrivain de jazz. Ray Brown adorait le trombone. Son père ne pouvant lui en offrir un, il se mit à la contrebasse que l'école de musique pouvait lui prêter.

Tricotée de ces petits fils sans importance, la scène devient autre chose qu'un podium encadré, tel un voyou, par deux écrans gendarmes (géants). C'est le banquet de la vraie vie des musiciens. Après quatre ans consacrés à Ella, Dee Dee Bridgewater réunit autour de son trio une excellente section de cuivres (Denis Leloup, trombone, Nicolas Folmer, trompette, Daniele Scannapieco, sax), l'augmentation de Louis Winsberg qui apporte sa couleur (guitare), et, aux percussions, un des plus authentiques phénomènes que cette musique ait récemment engendrés : Minino Garay.

Le trio ? A chaque concert de Dee Dee Bridgewater, l'excitation vient aussi de ce rendez-vous avec lui : André Ceccarelli (que n'est-il, à la batterie, pour *Insensatez* !), Thomas Bramerie (contrebasse) et Thierry Aliez (claviers). Ecriture, rythmique, rayonnement de Dee Dee (elle est ainsi faite), ce spectacle est très fort. Sans compter l'émotion d'avoir vu reprendre en scène, devant huit mille témoins ravis, le très bien nommé *It's New*. Ou cette façon qu'elle eut, au débotté, de moquer un braillard (est-ce toujours le même ?, le change-t-ils comme on change l'eau de l'aquarium ?), en lui renvoyant très

« soul » son hurlement de baudet du Poitou, sous la forme parfaite des douze premières mesures du *I Feel Good*, de James Brown. Trio au quart de tour.

### SUBTILE SYNCOPE INVOLONTAIRE

Cher public. Il répond amoureux-ment à ce don d'elle, enthousiaste, reste un des derniers au monde à taper dans ses mains, et, depuis vingt ans, à l'envers. Pourquoi ne désigne-t-on pas des chefs de chœur tous les dix rangs ? Même corrigé par Thierry Eliez, il persiste dans l'erreur, créant ainsi sous la Lune une très subtile syncope involontaire, les yeux rivés sur l'écran de droite ou celui de gauche, ce qui - de la scène - doit faire bizarre. Sauf dans le carré des spécialistes pointus. Encore que... Un quadra plein de swing à propos de Monsieur Jones : « *Qu'est-ce qu'il a l'air fatigué, le pianiste ! Il est pas de la première jeunesse. T'as vu ses doigts ?* » Voilà bien les effets des écrans géants. Sans eux, on verrait les mains d'un poète. La vidéo, c'est plus fort qu'elle, montre des doigts et fabrique ses malentendus.

Pas si loin, au fond, de ces deux types, appelons-les Wladimir et Estragon pour aller vite, qui décident, plutôt intimidés, d'aller au concert. Douze contrebasses, des légions de violons, les parfums capiteux, des bijoux, des rivères, la salle Pleyel bourrée, eux pas, ils se tiennent à carreau. Pom-pom-pom-pom, c'est la *Cinquième*. A la mesure quarante-deux, Estragon abasourdi se penche vers Wladimir : « *Dis donc, le deuxième violon en partant de la gauche, ça serait pas Mozart ? - Ta gueule : un, Mozart n'a jamais joué de violon, deux, il est mort depuis deux siècles, trois, on ne parle pas au concert.* » Autour, la bourgeoisie courroucée : chuuuut ! chut ! Wladimir est furax, Estragon contrit.

Dix minutes plus tard, il n'y tient pas. Se penche à nouveau vers son ami : « *C'est bizarre, il me semble l'avoir vu bouger.* »

Francis Marmande

**RETOUR TRIOMPHAL**  
Juste Pour Rire et Jean-Marc Ghanassia présentent

**arturo brachetti**  
THE WORLD'S GREATEST QUICK-CHANGE PERFORMER  
L'HOMME AUX MILLE VISAGES

"Arturo Brachetti est le roi des métamorphoses. En un instant il change de visage, d'habit et de sexe. On croit le tenir, et c'est un autre qu'on saisit. Tel un Protée, il se multiplie à l'infini. Il quitte la scène par une porte et entre différent par une autre. Nous voilà au coeur du merveilleux." Le Figaro

"La salle, spontanément, s'est levée, et, enthousiaste, a acclamé l'artiste. Ne le manquez pas !" France Inter

"Il est rare d'aller voir un spectacle où mille personnes évoluent sur scène quasiment en même temps..." France Soir

"Avez-vous vu Brachetti ? Non, pas encore ? Veinards !" *Nouvel Observateur*

"Incrovable, fantastique. Je suis littéralement ébloui par son talent." Jean-Paul Gaultier

"Je n'ai pas été émue, j'ai été bouleversée par la magie de ce spectacle." Muriel Robin

"Magnifique ! C'est un triomphe ! Je vais y emmener mes enfants. Merci." Bernard Giraudeau

"Sur scène, on le voit double, voire triple. Le spectateur est médusé." Libération

s'installe pour tout l'été à partir de ce soir au

**Casino de Paris**

mise en scène de Serge Denoncourt - directeur artistique Pierre Bernard

Location : 01 49 95 99 99 - 0 892 68 36 22

Magasins Fnac, Carrefour, réseau France Billet, Office du Tourisme, Printemps, 3615 Billeter, Virgin, Auchan, Galeries Lafayette

Agences, www.brachetti.com www.casinodeparis.fr

avec RTL

## Les Eurockéennes aux petits soins

Belfort/Musique. Les organisateurs ont pour objectif de recevoir soixante-cinq mille personnes en trois jours

À QUELQUES kilomètres de Belfort, l'île de Malsaucy. Un site naturel de toute beauté, avec ses étangs, son relief vallonné, sa forêt. Au loin, on peut apercevoir le ballon d'Alsace, les Vosges. Sur la plage, une base de loisirs ouverte toute l'année. Les écologistes y ont une Maison de l'environnement. Le site est protégé et couvert par les amoureux de la nature. Chaque année, début juillet, l'association Territoire de musique y amène des tonnes de câbles, de planches, de matériel de sonorisation et d'éclairages. On installe les Eurockéennes, étiquetées « plus grand festival rock français ».

Durant trois jours, le public déferle et transforme le lieu en une gigantesque pouille, ne voit dans les arbres qu'un moyen de se protéger du soleil et dans la verdure qu'un tapis de sol pour poser besaces et canettes. A force de grandir, les Eurockéennes ont fini par perdre le contact avec leur lieu d'accueil. A force d'accumuler les affiches prestigieuses, la manifestation a omis de nous faire découvrir de nouveaux artistes, de nous surprendre.

Aujourd'hui, une nouvelle équipe, dirigée par Jean-Paul Roland, ancien directeur artistique du conseil général du Territoire-de-Belfort, va essayer de démontrer que cette évolution peut être inversée. Que le système « Achète ta place, consomme du décibel et basta » qui a touché les Eurockéennes, comme bien d'autres manifestations, n'est pas inévitable. Christian Allex, l'un des coprogramma-

teurs des Eurockéennes 2001 avec Eric Lalot, dit Kem, admet que pour le moment le « nouveau » festival ne peut qu'être jugé sur « la bonne foi de l'équipe ». « *Nous voulons valoriser le site, soigner l'accueil, expliquer-t-il. Ne pas être le plus grand festival de rock mais le plus beau. L'image des Eurockéennes a été ternie. C'est un fait, pas une critique de l'équipe précédente.* »

Pour réintroduire un peu d'humanité dans le festival, dès l'arrivée à la gare d'Evette, à peine les voyageurs seront-ils sortis de la micheline qui relie Belfort au site que des troupes de théâtre de rue accompagneront leurs pas jusqu'aux abords des quatre scènes, près de lieux de restauration et des buvettes. Masques, sorciers, totems humains, parades... Plutôt que de céder aux sempiternels frites-merguez et jambon-beurre, un effort gastronomique permettra aux festivaliers de consommer des glaces, soupes ou jus de fruits. Par ailleurs, les arbres et l'ensemble du site du festival seront habillés de lumières par le scénographe Patrice Papelard.

Pour ce qui est de l'aménagement des podiums, la nouvelle équipe a gardé la scène A, où peuvent se presser jusqu'à vingt-cinq mille personnes, et le Chapiteau, d'une capacité de dix-sept mille spectateurs. Sur la plage - mais « sans accès à la baignade, car cela pourrait être dangereux », précise Kem -, une scène permettra de recevoir jusqu'à cinq mille personnes. Enfin, la Loggia proposera « une formule club, pour entendre

dans de bonnes conditions l'électronique pointue, le blues, les musiques du monde », ajoute Kem. Deux mille places aux Eurockéennes, cela s'appelle un « club ». Moins d'un quart des groupes invités cette année sont des têtes d'affi-

ble », précise Christian Allex. Les deux programmeurs sont salariés à l'année, manière de manifester leur attachement au festival et de ne pas être considérés comme deux mercenaires parachutés avec une simple liste d'artistes.

Au succès de cette première étape - « le succès, ce serait que les artistes soient contents de jouer ici parce qu'ils ont un projet précis, que le public ait envie de revenir » - succéderont des projets d'installation d'une cinquième scène, une réflexion sur l'hygiène (qui n'a pas fait une demi-heure de queue pour se retrouver devant des toilettes repoussantes ne sait pas ce qu'est un festival de rock) et sur la place de partenaires privés. Dès cette année, M6 et la FNAC, qui se contentaient d'installer des stands dans l'espace réservé aux professionnels - où ont été supprimées les retransmissions des concerts sur écrans qui permettaient à la majorité des journalistes de ne pas bien faire leur travail -, seront au contact du public. Quant au chasseur de pluie guinéen qui devait être présent sur le site, des problèmes de visa ont empêché sa venue. L'année prochaine, il sera là.

Sylvain Siclier

★ Eurockéennes de Belfort, du 6 au 8 juillet. 230 F la journée (35,06 €), 505 F le forfait 3 jours (76,99 €). En vente à la Fnac, réseau France Billet. Tél. : 0 892 692 392 (2,21 F la min), 3615 : BILLETTEL (2,21 F la min). Internet : www.fnac.com/

« Le succès, ce serait que les artistes soient contents de jouer ici parce qu'ils ont un projet précis, que le public ait envie de revenir »

che - Motorhead, Iggy Pop, un habitué du lieu, Matmatah, Ben Harper, Run DMC, Wyclef Jean, les Fugees, ou les Rita Mitsouko - car les Eurockéennes veulent affirmer nettement leur humeur foineuse. Une manière de se situer dans un cousinage avec les Transmusicales de Rennes et le Printemps de Bourges.

Formée fin 2000, la nouvelle équipe des Eurockéennes a pour objectif de recevoir soixante-cinq mille personnes lors des trois jours du festival, du 6 au 8 juillet. Avec plus de trente mille locations à la fin du mois de juin, le pari pourrait être tenu. « *Nous savons qu'au-delà de vingt-cinq mille personnes par jour, le site devient moins agré-*

# Du bon usage du masque en photographie

Arles/Photographie. A l'abbaye de Montmajour, des œuvres passionnantes, mais un propos si confus que le visiteur doit construire sa propre exposition

**LES MASQUES, Abbaye de Montmajour, route des Alpilles, 13200 Arles. Tous les jours, de 10 heures à 19 heures. Entrée : 30 F (4,57 €). Jusqu'au 19 août.**  
**PATRICK TOSANI, Le Capitole, rue Laurent-Bonnemant, 13200 Arles. Tous les jours de 10 heures à 19 heures. Entrée : 30 F (4,57 €). Jusqu'au 19 août.**

## ARLES

de notre envoyé spécial

Le vrai, le faux, l'unique, le double, le caché, le révélé, le travesti, le masculin, le féminin, le fantasmagorique, le burlesque, l'effrayant, le sacré, le profane : il y a tout cela dans le masque. Quelle civilisation n'a pas ses masques, avec leurs jeux et leurs rites ? Lui consacrerait-on une encyclopédie, il faudrait plusieurs volumes ; une anthologie artistique, il faudrait plusieurs musées. Pour le seul XX<sup>e</sup> siècle des peintres, il faudrait Ensor, Picasso, Nolde, Beckmann, le surréalisme. La photographie n'ayant naturellement pas échappé à l'attraction de cet objet équivoque, Alain Sayag a tenté l'aventure : une histoire du masque dans la photo.

Son exposition se divise en deux moitiés de tailles à peu près égales : le passé d'un côté, le présent de l'autre. Ce principe de classement chronologique a le mérite de l'évidence. Mais c'est aussi le seul qui, visiblement, ait été employé, de sorte que le visiteur a vite le choix entre deux attitudes opposées. Soit il est agacé par l'hétérogénéité extrême des œuvres, le peu de clarté de la sélection et des juxtapositions proposées par l'acrobate. Il en conclut que cette exposition n'est qu'un brouillon

d'analyse, une suite éclectique d'images où l'admirable et le médiocre entrent en collision. Soit il prend son parti de ces défauts et, à sa guise, compose son exposition à partir des éléments qui sont là à sa disposition et en tire les conclusions qu'il veut.

Avec les œuvres présentes, il serait en effet facile d'agencer des dispositifs réflexifs, en se dispensant de tenir compte des sacrosaintes dates. Par exemple, à propos des usages érotiques du masque, on réunirait Bellocoq, Molinier et Calle. Sur le grotesque, ses variantes comiques et cauchemardesques, on rapprocherait Boiffard, Arbus, Plossu, Gill et même, s'il le faut absolument, l'assomant Witkin, aux monstruosités si redondantes qu'elles en perdent toute efficacité. Sur la question de l'identité, une conversation s'engagerait entre une image de Lartigue, les « Dix portraits photographiques de Christian B. », œuvre de Boltanski réalisée avec Annette Messenger, les autoportraits trafiqués de Liu Xiao Xian et la représentation d'Orlan par elle-même en sainte baroque.

## UN « MOI » QUI SE DÉROBE

Au lieu de quoi ces œuvres sont dispersées en trois lieux différents de l'abbaye. La confrontation serait d'autant plus intéressante qu'il est chaque fois question d'un « moi » qui se dérobe, se cache derrière des références ou des parodies et ne se donne en spectacle que pour mieux s'échapper ensuite. Tout portrait, même le plus sincère en apparence, ne serait-il pas condamné à ne produire qu'un leurre, aussi immobile et simplificateur qu'un masque mortuaire ?



« Small Town at the Turn of The Century » (1999-2000), photographie de Simryn Gill, sélectionnée dans la partie contemporaine de l'exposition « Les masques ».

Celui-ci, du reste, n'apparaît pas, pas plus que n'apparaissent les masques non occidentaux, africains, océaniques ou indiens. Ils ne sont guère mentionnés qu'à travers une photo d'Irving Penn, magnifique sans doute, mais isolée. Dans l'entre-deux-guerres, Man Ray, Walker Evans et Raoul Hausmann ont, tous trois, photographié des masques africains et, dans cette expérience, leur façon de regarder et de traiter les volumes s'est modifiée. De cet aspect du sujet, qui n'est pas le moindre et touche à l'acte photographique lui-même, au traitement du volume par la lumière, l'exposition ne dit mot.

Parce qu'elle a du moins pour elle les charmes d'une relative nouveauté, sa deuxième partie, celle de l'actualité, est moins décevante. Nathalie Talek, Simryn Gill, Yang Zheng Zhong : autant de réinterprétations du motif, autant de fables sur les métamorphoses du visage, autant de tonalités différentes, autant de degrés dans la sophistication des procédés le plus élevé n'étant pas nécessairement le plus captivant.

Cette dernière remarque vaut aussi pour Patrick Tosani, qui expose à Montmajour et dans la salle du Capitole ses « masques » d'étoffes froissées. Ce sont des mises en scène légères, droite-

ment fabriquées avec des vêtements colorés, et plus adroitement photographiées encore, avec des effets de texture et de chromatisme amplifiés par le grand format des tirages. Grâce à ce dispositif, l'artiste entend suggérer le corps absent de ces vêtements dans lesquels il a laissé ses traces, tout en jouant de l'ambiguïté de la forme : on dirait des masques, mais c'est d'une autre absence qu'il s'agit, celle du corps et non celle de la face. L'exercice est subtil, mais perd de son intensité en glissant vers l'excès d'élégance.

Philippe Dagen

## Ces anonymes érigés en icônes de l'information

Arles/Photographie. La figuration d'inconnus est au centre de débats actuels

**DES ANONYMES QUI FONT L'HISTOIRE. Soirée-projection, le 4 juillet.**

**L'AUTRE, photographies de Luc Delahaye, Cloître Saint-Trophime, 13200 Arles. Tous les jours, de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 19 août.**

## ARLES

de notre envoyé spécial

Les photos marquantes du XX<sup>e</sup> siècle sont habitées par des gens anonymes, qui, le temps d'un instantané, malgré eux et souvent dans la douleur, deviennent célèbres : la petite Vietnamiennne napalmée qui crie sur une route, la madone du Kosovo qui implore le ciel devant le corps d'un proche, la « piété » japonaise qui baigne sa fille déformée par une pollution au mercure... Ces icônes du photojournalisme font partie de la douzaine d'images qui ont servi de fil conducteur à la première projection des Rencontres photo d'Arles, le 4 juillet au Théâtre antique. Sous le titre « Des anonymes qui font l'histoire », Gabriel Bauré colle au thème de cette édition – l'anonyme – et commente : « Les gens inconnus sont les plus à même de susciter notre compassion. »

Chaque photo est associée à d'autres méconnues, à des témoignages filmés de photographes, de gens dans l'image, de spécialistes. Ce mariage photos-incrustations vidéo sur l'écran géant permet d'éclairer le sens des icônes. C'est une soirée de qualité au cours de laquelle le public découvre, ravi, l'envers de la cuisine des photographes, par le biais d'émotions et d'anecdotes. Mais c'est aussi une projection qui ouvre trop de débats et se contente donc de les effleurer, sans afficher un projet d'ensemble.

Le premier ressort est nostalgique, avec Willy Ronis qui, cinquante ans après, a retrouvé une syndicaliste, héroïne d'une de ses images de 1938, que l'on voit haranguer les ouvriers. Suit un récit anecdotique dû à un lycéen de Mai 1968 pourchassé par un CRS – la photo de Gilles Caron est une icône du mouvement étudiant. La petite fille

napalmée est associée à un extrait télévisé qui permet de comparer les approches. La madone du Kosovo, prise par Georges Méryon, a servi de modèle pour une sculpture de Pascal Convert où la douleur unit une famille.

La question de la légende est posée par Eric Bouvet, qui montre ses reportages en Tchétchénie, en 2000, notamment une petite fille insouciant qui traverse une rue truffée de snipers. « Elle voulait les bonbons que lui montrait un soldat, de l'autre côté de la rue », informe Bouvet. Il ajoute : « Je tiens toujours à la bonne légende et je ne suis pas là pour faire de la compassion. » Quant au droit à l'image, il est invoqué par la piété japonaise qui vient d'interdire la diffusion de cette photo, signée Eugene Smith, qu'elle trouve trop douloureuse ; l'image est projetée en négatif.

**Il faut prendre la mesure de la caricature dans ces images, cerner leur part de vérité, d'imaginaire et de propagande**

Mais la question centrale de l'icône est à peine abordée, au détour d'une formule de Jean Gaumy, qui, durant la guerre Irak-Iran, a photographié des Iraniennes en tchador s'entraînant au pistolet : « Toutes ces images sont en général caricaturales. » Prendre la mesure de la caricature dans l'icône, cerner sa part de vérité et d'imaginaire, de mensonge et de propagande, montrer les liens entre icône et esthétique picturale, entre icône et esthétique picturale, sont des débats posés récemment par des historiens, du XX<sup>e</sup> siècle comme de la photo. C'est le sens politique de l'icône, récemment exposé par Benjamin Stora (*Le Monde* du 24 avril), qui est ici peu mis en avant.

Cette réflexion est centrale chez Luc Delahaye, un photographe que Gabriel Bauré a choisi pour clore sa projection. Delahaye a filmé en vidéo ses planches de contact représentant des affrontements à Ramallah, entre Palestiniens et soldats israéliens. Plutôt que de sortir une photo, Delahaye met l'accent sur l'aspect répétitif et « rituel » de l'infatigable. « C'est un ballet sans fin : une manifestation provoque des morts, elle est suivie de funérailles, elles-mêmes suivies d'affrontements, etc. J'avais l'impression d'assister à un spectacle permanent dans lequel les deux parties avaient leur stratégie codée. »

Parce qu'il a « un refus viscéral de la photo qui devient séductrice », de l'icône, Delahaye bâtit un passionnant travail documentaire. Au cloître Saint-Trophime d'Arles, il expose trente et un portraits en gros plan et en grand format, accrochés à des câbles et flottant à 1 m 30 au-dessus du sol – c'est trop haut, la confrontation perd en intensité. Il s'agit d'usagers du métro, qu'on a pu voir en 1999 dans le livre *L'Autre* (éd. Phaidon ; *Le Monde* du 5 novembre 1999). A la différence des icônes de l'information, ces hommes et femmes n'ont pas de raison d'être dans l'image, ils ne souffrent pas en apparence, ils n'ont pas de légitimité autre que d'offrir leur identité, de se montrer tels qu'ils sont. Ils tombent le masque, n'adoptent aucun code de la vie en société, révèlent une profonde mélancolie, une fragilité. Dans leur tête, ils restent anonymes car ils ne savent pas qu'ils sont photographiés.

Walker Evans, à la fin des années 1930, a « volé » des portraits dans le métro de Chicago. Cette série pensée marque pour Gilles Mora, directeur des Rencontres d'Arles, « la naissance d'une véritable photo anonyme comme genre artistique ». En faisant ainsi changer de statut au « modèle », Delahaye pose la question de l'identité, donc de la propriété de l'image. « Ces personnes, je les distingue, je les reconnais alors que la société fait tout pour les rendre anonymes. »

Michel Guerrin

**Courrier INTERNATIONAL**

www.courrierinternational.com

**TÉLÉVISION**  
Quand les annonceurs écrivent les scénarios

1000 exécutions en deux mois

# Pékin prépare les J.O. 2008

**Exclusif**  
Un policier raconte la routine des mises à mort p. 26-31

**18 F**  
En kiosque

**MILOSEVIC** La justice internationale s'affirme

**DÉBAT** Pourquoi ne pas légaliser l'héroïne ?







## Placement-homme

par Pierre Georges

ZINEDINE ZIDANE, bien sûr, vaut cher. Très cher. Et même excessivement cher. Car si l'on s'autorise, avant que l'euro interdise ces pratiques d'un autre âge, à radoter en anciens francs, Zizou est bien l'homme qui valait des milliards : 50 milliards très exactement ! Ou, en francs actuels, 500 millions de francs. Ou encore, sortons notre bouchon convertisseur qui fait désormais partie de notre paquetage d'*Homo europeanus*, 76,224508 millions d'euros !

N'est-ce pas plus raisonnable comme cela ? 76 millions d'euros, Zidane ? C'est donné ! Le footballeur le plus cher du monde l'est déjà beaucoup moins dès lors qu'on le passe à cette moulinette réductrice d'enflure qui, d'ici quelques mois, va tous nous diviser, de gré ou de force, par 6,55957 !

On comprend mieux alors que le Real Madrid, bien loin d'être saisi par la folie des grandeurs, ait choisi de bâtir des châteaux de football en Espagne. Une année, ce club, que l'on disait en péril financier, s'offre Luis Figo, le Lusitanien le plus cher de l'Ouest : 405 millions de francs. Et, la suivante, il propose de s'offrir ZZ le magnifique pour 500 millions de francs. Voire un peu plus, 540 millions, selon certains spéculateurs. Et cela sans compter que, après l'achat, il faut bien assurer le salaire et l'intendance, c'est-à-dire, si l'on a bien lu, 1 million de francs net par semaine !

Ah, c'est dur pour tout le monde ! Car on imagine assez que, à des tarifs pareils, les financiers qui président dorénavant aux choses du football – en clair, un marché du capital-risque – peuvent légitimement espérer un retour sur investissement. Ache-

ter Zidane, ou un autre, c'est bien. C'est même ce qui se fait de mieux. Le faire jouer, le regarder jouer, si possible gagner avec lui, et remplir un stade, d'ailleurs rempli d'avance, c'est très bien. Mais le rentabiliser par tous moyens : télévision, sponsors, droits dérivés, publicité, c'est encore mieux.

Autrement dit, un footballeur n'est plus un footballeur, ou pas seulement, fût-il génial... Il n'est pas cet artiste de grand talent qui chavire les foules ou fait croire à Thierry Roland, pas dupe, mais concélébrant, que le football reste l'affaire de braves footballeurs sur le tendre gazon. Le footballeur est un placement. Un placement-or, un placement-homme.

La preuve ? Par Zidane toujours, le plus talentueux des placements réalisés ces dernières années. En 1996, la Juventus de Turin, belle place boursière, l'acheta aux Girondins de Bordeaux pour la somme jugée confortable, au pays des ex-centimes, de 36 millions de francs. Cinq ans après, et si la transaction va à son terme, elle vend Zizou, pièces et main-d'œuvre, 500 millions de francs. C'est tout un art, un art comptable, le football !

Si bien que, lorsqu'on vous dit, avec la juste émotion et les grands trémolos, que la Juve et ses supporters regrettent déjà le départ de ce maître à jouer, sans doute n'a-t-on pas tort, d'un point de vue romance des stades. Mais sans doute aussi n'a-t-on pas raison si l'on veut bien aussi entendre, venu des profondeurs trésorières, le doux chant émerveillé des vendeurs : du genre, les affaires sont les affaires. Et le football est le football !

## Les NMPP, le groupe Amaury et une partie du Syndicat du livre trouvent un compromis

APRÈS deux accords remis en question, le conflit qui oppose depuis un mois le groupe Amaury, les Nouvelles Messageries de la presse parisienne (NMPP) et le Syndicat du livre CGT semble en voie de résolution. Un nouveau compromis a été trouvé, mercredi 4 juillet dans la soirée, au terme de deux journées de négociations-marathon entre les dirigeants des NMPP et de leur conseil de gérance, du groupe Amaury et d'une partie du Syndicat du Livre CGT (représentant les rotativistes, les correcteurs et Paris Diffusion Presse, la structure des NMPP de diffusion de la presse à Paris).

Selon Roland Bingler, qui représente cette partie du syndicat, « l'ensemble des participants s'est engagé sur la préservation du système de péréquation et sur le maintien, dans une même structure des branches publications et quotidiens ». Avec le départ du Parisien des NMPP, il redoutait une explosion du système de distribution mutualiste de la presse en France, avec d'un côté celle très rentable des magazines et de l'autre, celle, déficitaire, des quotidiens.

M. Bingler a obtenu gain de cause sur une autre question sensible, le maintien de la mise en place du plan de modernisation de Paris Diffusion Presse (PDP), tel qu'il avait été approuvé en juillet 2000. Déficitaire de 200 millions de francs, cet-

te structure doit être modernisée dès le 27 juillet, au prix du départ de 200 des 600 salariés. La création d'un comité de pilotage, constitué de représentants des NMPP, de PDP, d'éditeurs et du Livre a été acquiescée mercredi, « pour mesurer l'avancement du plan de modernisation et aider à sa réalisation ».

Il a été précisé mercredi que la société de distribution et de ventes du Parisien (SVDP) doit rester dans un cadre coopératif. Sous réserve de sa faisabilité juridique, le capital de la SDVP sera détenu à 51 % par une société coopérative (comme les NMPP ou toute autre coopérative de quotidiens). M. Bingler a demandé par courrier à Yves de Chaisemartin, président du conseil supérieur des messageries de presse et PDG du Figaro, de « se prononcer sur la faisabilité juridique » de ce nouvel accord.

La réunion avec la seconde composante du Livre, menée par Laurent Jourdas, délégué central CGT des NMPP, a été davantage tendue. Une déclaration plus générale a été formulée, sans que cette partie du syndicat signe de compromis. Toute la difficulté sera désormais la mise en œuvre de ces accords. Les conséquences du plan social de PDP pourraient être rapidement un nouveau sujet de conflit.

Nicole Vulser

Tirage du Monde daté jeudi 5 juillet 2001 : 515 951 exemplaires.

1-3

## Un institut indépendant sera chargé de veiller à la sûreté des installations nucléaires militaires

L'obligation d'informer constituera un bouleversement des mentalités

LE NUCLEAIRE militaire devra-t-il bientôt se plier aux règles de la transparence ? Saura-t-on un peu mieux comment se fabriquent les bombes atomiques derrière les hauts murs de Valduc (Côte-d'Or), jusque-là nimbés d'un épais secret-défense ? Un « accord verbal », selon Matingon, passé entre Lionel Jospin, premier ministre, et Jacques Chirac, chef d'Etat et des armées, le laisse présager. Les deux hommes seraient convenus d'intégrer les installations de défense dans la compétence de l'Institut de radioprotection et de sûreté nucléaire (IRSN), un établissement public qui va être chargé de veiller sur l'activité nucléaire. Un décret, encore en cours de préparation, devrait confirmer ce gentlemen's agreement.

Jusqu'à présent, les expertises extérieures ne portaient que sur la sûreté des propulseurs nucléaires et, de manière limitée, sur certaines installations classées. Sur ses activités les plus sensibles, l'armée n'avait à rendre des comptes qu'au haut-commissaire à l'éner-

gie atomique et, parfois, à l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA), basée à Vienne, en Autriche. Comme à l'industrie civile, il lui sera désormais demandé de se plier aux contrôles de l'IRSN, qui se veut l'équivalent dans le domaine nucléaire de l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments (Afssa).

Doté d'un budget de 1,4 milliard de francs, et regroupant 1 500 personnes, cet institut est né en avril, à la sauvette. Lors d'une discussion parlementaire sur la création de l'Agence française de sécurité sanitaire environnementale (Afsse), un amendement a subrepticement intégré un article, sobriement baptisé « dispositions diverses », qui chamboule en fait l'organisation du petit monde nucléaire en France. Jusqu'alors, la distinction entre contrôleur et contrôlé n'était pas clairement établie, les deux entités cohabitait pour l'essentiel dans la même structure : le Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Les adversaires de cette énergie hurlaient contre ce

mélange des fonctions, qu'ils assimilaient à du copinage.

La loi votée au printemps établit donc un distinguo, en sortant complètement l'autorité de contrôle du giron du CEA. L'IRSN sera placé sous la tutelle des ministères de la santé, de l'environnement, de l'industrie, de la recherche et de la défense.

### CHAMP D'INVESTIGATION ÉLARGI

Lors de la discussion parlementaire, les sympathisants du lobby nucléaire, dans un dernier sursaut, avaient plaidé pour que le domaine militaire soit au moins exclu de la réforme, au nom de la sûreté nationale. Il avait été finalement convenu de renvoyer à un décret la définition précise des missions du nouvel institut, de ce qu'il surveillerait et de ce qu'il ne surveillerait pas. Pour beaucoup, il semblait dès lors acquis que le militaire garderait son statut d'exception.

Lionel Jospin et Jacques Chirac créent donc la surprise en intégrant les activités militaires dans le champ d'investigation de l'IR-

SN. Il a cependant été admis par les deux protagonistes que la surveillance des installations de défense se ferait selon des modalités dérogatoires. Il n'empêche : l'obligation d'informer, même *mezzo voce*, constituera un bouleversement des mentalités. « Ce changement est bien admis », assure-t-on au ministère de la défense.

Mercredi 4 juillet, en conseil des ministres, Alain Richard a présenté un autre décret, qui institue notamment la formation de commissions locales d'information « auprès de chaque installation nucléaire de base secrète ». Informer sur les bases secrètes : là encore, il s'agit bien d'une petite révolution. Sur le papier, les riverains devraient donc être mieux renseignés sur l'arsenal qu'ils côtoient chaque jour et « sur l'impact produit sur la santé et sur l'environnement ». Mais, là aussi, il est peu probable que la bombe livrera tous ses secrets au simple citoyen.

Benoît Hopquin

**JEU-CONCOURS** Le Monde

Quel lieu se cache derrière le dessin d'aujourd'hui ?

Bulletin-réponse et prix à gagner dans les pages de cette édition

Les portables Dell utilisent des systèmes d'exploitation Windows® originaux. [www.microsoft.com/piracy/howtotell](http://www.microsoft.com/piracy/howtotell)

**Offre spéciale Internet**

**-1200 F TTC**

Jusqu'à 1200 F<sup>TTC</sup> de réduction sur les portables Dell Inspiron. Offre valable uniquement sur Internet jusqu'au 10 juillet 2001 avant midi. Pour découvrir les détails de cette offre exceptionnelle, connectez-vous vite sur [www.dell.fr/pub](http://www.dell.fr/pub)

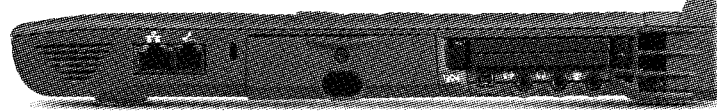
Téléphonez du lundi au vendredi de 8h30 à 19h  
**0 825 387 290**  
0,98€/min (0,98€/min) Fax : 0 825 004 701

Configurez et achetez votre ordinateur sur le site  
**www.dell.fr**  
24h sur 24h, 7j sur 7

Dell | Portables

## Profil d'une offre exceptionnelle

128 Mo de mémoire, lecteur DVD, et écran 15"



### Toute la puissance d'un PC dans un portable

Aussi performant que bien des ordinateurs de bureau, l'Inspiron 8000 est le portable dont vous avez toujours rêvé. Technologiquement parfait (processeur mobile Intel® Pentium® III, 128 Mo de mémoire SDRAM, lecteur DVD), il est extrêmement puissant et possède des capacités de connexion sans égales. **NOUVEAU : le contrôleur vidéo NVIDIA® GeForce2 Go avec 16 Mo de mémoire vidéo** vous offrira une expérience graphique 3D et multimédia sans pareille dans tous vos déplacements.



**13 990 F<sup>TTC</sup>**

11 697,32 FHT

1 783,25 €HT

Ref. E-Value 170 - i0717

Possibilités de financement : contactez Dell.

### DELL® INSPIRON 8000 700VT

- Processeur Intel® Pentium® III à 700 MHz
- Chipset Intel® 815e
- 256 Ko de mémoire cache "full speed"
- 128 Mo de mémoire SDRAM extensible à 512 Mo
- Disque dur 10 Go
- Ecran couleur à matrice active 15" SXGA + (résolution 1400x1050)
- Contrôleur vidéo NVIDIA® GeForce2 Go Graphics AGP 4x avec 16 Mo de mémoire vidéo (DDR)
- Lecteur DVD ROM 8x
- Contrôleur audio et enceintes stéréo intégrés
- Modem 56K V90 intégré
- Batterie Lithium Ion 59 Whr avec fonction Express Charge
- 2 ports USB, 1 port infrarouge IrDA 1.1, 1 sortie vidéo S-Video, 1 sortie IEEE 1394a
- Double système de pointage Touchpad central & bouton de pointage
- AOL pré-installé : totalement gratuit ! 20 Heures d'essai TOUT COMPRIS (Internet et téléphone inclus\*)
- Microsoft® Works Suite 2001
- Microsoft® Windows Millennium Edition
- 1 an de garantie aller et retour atelier



**LESLEY BLANCH**  
page II

**ROMANS POLICIERS**

Minette Walters,  
Susan Geason, James Sallis,  
Alain Puisseux...  
page III



**SCIENCE-FICTION**  
William Gibson page IV



**THÉÂTRE**

le retour  
des romanciers  
pages VI et VII



**LE MONDE  
DES LIVRES  
DE POCHE**

Edith Wharton  
et les femmes  
du XVII<sup>e</sup> siècle

## Le sarcasme tranchant de Mrozek

**V**isiblement, il est à la torture, Slawomir Mrozek. Passe encore qu'on l'oblige à rester assis presque deux heures de rang, lui qui déteste l'immobilité. Mais s'il faut en plus parler de littérature, quel supplice. Et de ses propres ouvrages, par-dessus le marché ? Fichu métier, vraiment. « En Pologne, bougonne-t-il, le regard fixé sur ses mains, tout le monde sait qu'il ne faut jamais discuter d'art, de théâtre ni de littérature en ma présence. » Dans ce pays – le sien, bien qu'il ait acquis la nationalité française en 1976 –, cet homme de soixante et onze ans ne se mêle d'aucune manière à la vie littéraire. Ses promenades, lorsqu'il en fait, ne le mènent pas jusque dans les cercles où se dessine la carte des courants littéraires. A Cracovie, pourtant, la ville où il est revenu s'installer en 1996, après trente-trois ans d'exil, sa longue silhouette coiffée d'une

casquette ou d'un chapeau de toile est si connue des passants que certains n'hésitent pas à se précipiter pour lui parler dans la rue.

Car s'il est un auteur admiré en Pologne, c'est bien ce monsieur mal caché derrière des lunettes fumées – façon dictateur sur le déclin, pourrait-on dire, même si ses yeux ne suggèrent pas exactement le contraire. Auteur de théâtre et de nouvelles, mais aussi dessinateur à ses heures, Slawomir Mrozek fait partie des écrivains jetés tout vivants dans le

Raphaëlle Rérolle

grand chaudron des « classiques du XX<sup>e</sup> siècle ». Pas seulement pour ses qualités de dramaturge, qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier – notamment, en France, par l'intermédiaire de metteurs en scène comme Roger Blin, Laurent Terzieff ou Jorge Lavelli –, mais aussi pour la force très particulière d'une fiction taillée comme le meilleur des poignards. C'est-à-dire faite pour s'enfoncer très profondément et avec un minimum de dégâts appa-

rents... jusqu'à la défaite totale de la victime.

Une arme blanche, autrement dit. Pas de sang, peu de bruit et jamais d'éclats, sauf de rire. Tant il est vrai que l'on rit et même beaucoup à la lecture des nouvelles de Mrozek. Mais d'un rire perplexe, qui finit par vous rentrer dans la gorge en vous chatouillant désagréablement au passage. Car que décrit-il, dans ces nouvelles dont les éditions Noir sur Blanc (qui ont entrepris de traduire la totalité de l'œuvre), viennent de publier un troisième volume, composé de trois recueils – *L'Eléphant* (paru à Cracovie en

1958), *Les Porte-plume* (1959) et *Une souris dans l'armoire* (1974) ? Que dit-il, si ce n'est la faiblesse, la lâcheté, le conformisme ? Avec une férocité sans pareille, Mrozek met en scène des individus asservis par un système totalitaire. Mais ses nouvelles, sortes de fables grinçantes, sont juste assez intemporelles, juste assez floues dans leurs décors, pour que la satire puisse éclabousser le monde entier au passage. Et pour que la nature humaine soit mise en cau-

*Pas de sang, peu de bruit et jamais d'éclats, sauf de rire, chez l'écrivain polonais, qui, à coup de fables grinçantes et féroces, met au jour petites et grandes lâchetés*

se, non pour ses excès, mais pour ses manques.

Dans leur ensemble, les personnages qu'il décrit – ou plutôt, qu'il esquisse, la plupart d'entre eux ne faisant l'objet d'aucune précision physique, d'aucune véritable introspection, l'auteur les utilisant surtout comme des instruments au service de situations métaphoriques – ne sont pas vraiment méchants. Ni même froidement cruels, non, mais presque toujours creux, orphelins de tout ce qui pourrait ressembler à de la passion. Si vides, si dépourvus de consistance, que le vent de l'histoire souffle au travers d'eux en produisant un bruit minuscule et menaçant, le genre de petit sifflement qui finira par emporter la maison sans que personne ait pu rien y faire. Prenez ce curé qui se convertit au marxisme, mais se laisse convaincre de poursuivre son ministère, afin que les « camarades » qui assistaient à ses offices ne retournent pas écouter la messe en ville, où ils risqueraient de donner un exemple déplorable. Est-il bon ? Mauvais ? Ou juste la victime impuissante d'une dialectique perverse ?

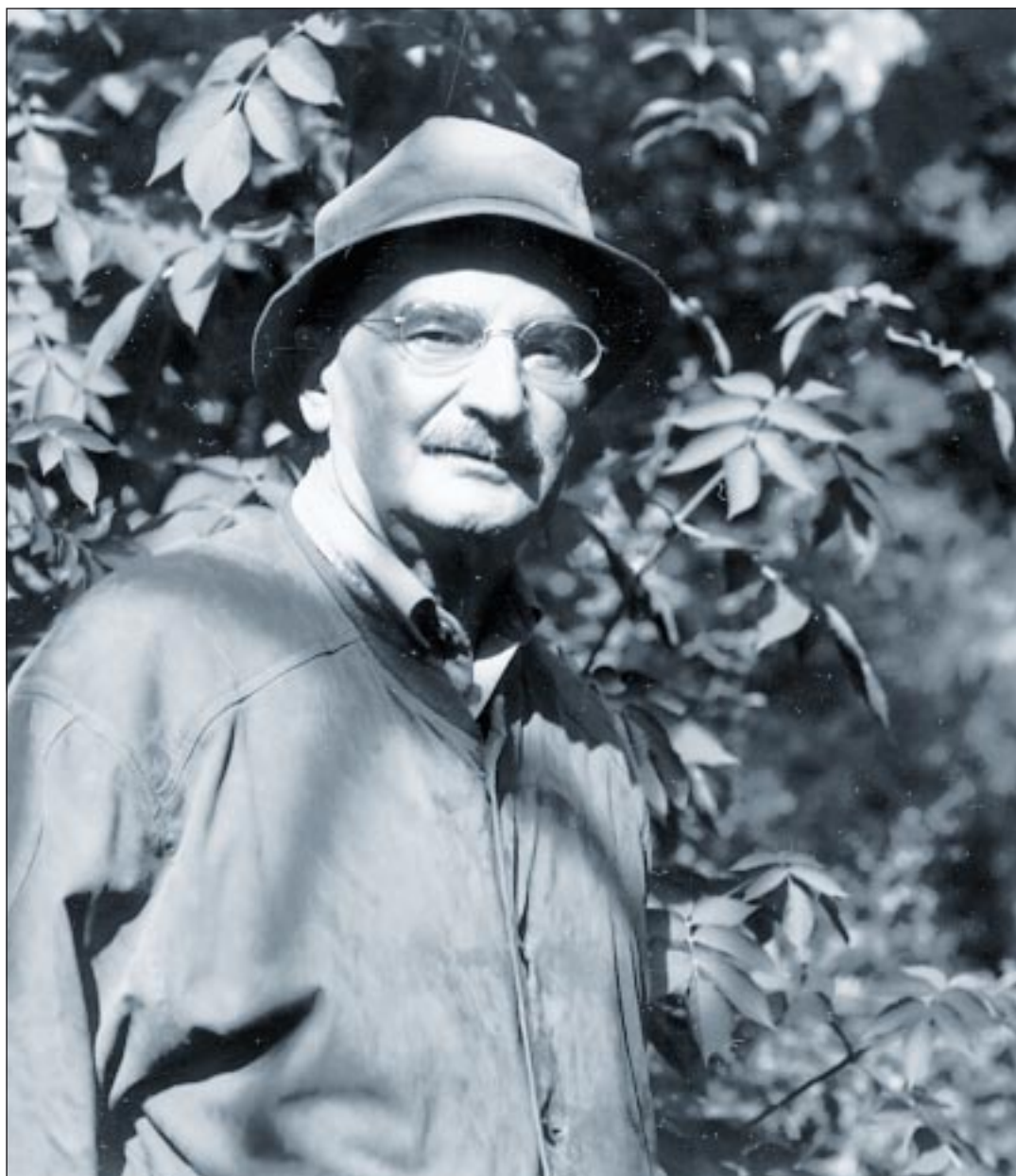
Et ce « paysan » qui, pour avoir dénoncé le manque « de clous et de tuiles » dans une réunion, se voit embarqué dans le rôle du poseur de questions professionnel, parcourant le pays, d'assemblée en congrès, avec toujours le même discours à la bouche ? En toutes sortes de circonstances (l'imagination de Mrozek est inépuisable), les individus semblent atteints de faiblesse congénitale. A son confesseur, une femme confie par exemple qu'elle vient de faire une découverte préoccupante : son mari, cet « homme qui occupe un poste important », est entièrement « en pâte à modeler ». Annuler le mariage ? « Mais enfin, mon père, vous n'y pensez pas ! J'ai des enfants de lui ! » A leur décharge, les individus sont aussi pris au piège d'un univers absurde, qui les manipule – non seulement celui des systèmes totalitaires, mais aussi, peut-être, celui du monde démocratique, comme le montre la longue et très intéressante nouvelle intitulée « Monisa Clavier ». Il s'ensuit des situations loufoques, que l'auteur fait souvent dérailler vers le fantastique, avec une ironie froide.

« Je ne suis pas un absurdiste-né, souligne cependant Slawomir Mrozek. Je n'ai rien d'un surréaliste, à l'origine et ce n'est pas la passion qui m'a poussé vers ce genre de littérature. Simplement, le monde était comme ça. » Comme ça, c'est-à-dire, à l'époque où il a écrit ces nouvelles, soumis au Parti communiste et à l'Union soviétique. Journaliste dans un quotidien local où il fit du zèle, au début, Mrozek finit par démissionner, pour se lancer dans le dessin d'humour et l'écriture en free-lance. Quant au mot passion, il ne vient sur ses lèvres que pour être balayé. Bien qu'il ait commencé d'écrire vers vingt ans et soit devenu célèbre assez vite, Mrozek ne se souvient plus d'avoir éprouvé un grand enthousiasme pour la littérature. « Choisir ! Vous croyez, vous, qu'on choisit beaucoup dans la vie ? Je ne suis doué que pour ça, voilà tout. C'est la seule activité qui me convienne. Mais comme je suis impatient, comme je n'ai pas ce que les Allemands nomment la *sitzfleisch* – la chair sédentaire – je n'écris que des textes courts, afin d'en être débarrassé rapidement. » Et pour faire quoi, ensuite ? Mais pour écrire d'autres textes courts, tiens ! « L'écriture est ma seule façon de fonctionner dans le monde et c'est sans doute pour cela que j'ai tant de

mal à en parler : je ne peux la considérer comme un objet extérieur à moi. »

Les textes les plus brefs sont sans doute ces fausses lettres anonymes, fort amusantes, qu'il dit avoir écrites dans un incommensurable ennui. Il s'agissait de venir en aide à ses compatriotes, au moment du coup d'Etat de 1981. Lui avait quitté le pays en 1963, pour l'Italie, puis la France (où il est resté vingt ans, avenue Franco-Russe) et enfin le Mexique. Mais il est retourné vivre sur le sol natal à l'âge de soixante-six ans, « pour le confort mental » que cela lui procurait. Et les choses, allez savoir pourquoi, ne lui semblent pas si différentes qu'avant. Certes, le capitalisme a pris la place, mais la « Pologne organique » demeure la même, car les gens n'ont pas changé. Est-ce un bien ? Comme dans une de ces nouvelles à la Mrozek, où la froideur du ton cache le plus grand désespoir, la réponse n'est pas donnée.

**NOUVELLES 3**  
de Slawomir Mrozek.  
Traduit du polonais  
par André Kozimor,  
Grazyna Erhard  
et Thérèse Douchy,  
éd. Noir sur Blanc, 472 p.,  
149 F (22,71 €).



ISABELLE LEVY POUR « LE MONDE »

**GRAND PRIX DE POÉSIE  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE**

**GUY  
GOFFETTE**

**UN MANTEAU  
DE FORTUNE**  
poèmes

**GALLIMARD**

# Lesley Blanch, la Voyageuse

Quand Lesley Blanch rencontra Romain Gary à Londres en 1944, elle vit un jeune homme inconnu « avançant comme un ours dressé sur ses pattes arrière », dans l'uniforme bleu sombre des Forces aériennes françaises libres. Ce qui charma ce soir-là Lesley, qui jouissait déjà d'une certaine notoriété dans le monde littéraire, c'étaient les yeux extraordinairement clairs, les cheveux très noirs et l'accent russe de ce garçon qui se tenait à l'écart en mangeant calmement des amandes salées, « rareté exotique » en ce temps de guerre, tandis que les V1 et les V2 pleuvaient sur la ville. Chef de rubrique au magazine *Vogue*, Lesley Blanch régnait alors sur la littérature, les spectacles et les arts. Elle écrivait aussi de grands reportages sur les voyages qu'elle avait faits dès le début des années 1930, en Russie et dans le Caucase, car depuis son enfance, elle n'avait connu qu'une seule passion, l'immensité de l'Europe orientale.

Devenue Madame Gary un an plus tard, elle ne changea rien à son mode de vie, même quand son époux, désormais écrivain célèbre, embrassa la carrière diplomatique. Organiser des dîners dans les salons des missions diplomatiques l'ennuyait au plus haut point, même si elle veillait à ce que tout y fût parfait et conforme au protocole. Aussi abandonnait-elle le plus souvent possible la résidence à laquelle Gary était attaché pour repartir vers les contrées lointaines, dont les noms magiques avaient illuminé son enfance.

Elle était née en 1903. Quatre ans plus tard, elle savait déjà lire. Jusqu'à dix ans, elle ne reçut pas d'autre éducation que celle dispensée par ses parents, assez fortunés pour ne pas travailler et qui vivaient dans la compagnie des livres. En lui offrant *Oliver Twist*, dans l'édition illustrée par George Cruikshank, sa mère, élégante et distinguée, lui avait dit : « Voyez ce que vous pouvez comprendre là-dedans. » Quelques années plus tard, elle récitait des poèmes. Byron, Blake, Lovelace. Notamment ces vers qui émerveillèrent Gary : « But

*C'est par un mystérieux personnage, ami de ses parents, que, très tôt, celle qui épousera Romain Gary se passionne pour la Russie. Ses périples qui la conduisent, dès les années 1930, en Turquie, au Sahara, au Caucase, forment la matière de ses récits. Myriam Anissimov, qui prépare une biographie de Romain Gary, l'a rencontrée dans le midi de la France*

*at my back I always hear / Times mingled chariot hurrying near. » (1)*

Indifférents aux sentiments religieux, ses parents ne prêtaient pas plus d'intérêt aux convenances. Le dimanche, son père l'emmenait dans les musées, les galeries d'art. Ils s'aventuraient ensuite dans les vieilles rues louches de Londres décrites par Charles Dickens, tandis que sa nanny s'insurgeait : « C'est criminel d'élever un enfant de cette manière ! » Mais l'homme qui fascina dès son plus jeune âge Lesley Blanch et décida de son avenir, fut celui qu'elle nomma « *Le Voyageur* » dans sa magnifique autobiographie, *Journey into the mind's eye* (2). Mystérieux personnage que *Le Voyageur*. C'était un ami de ses parents qui débarquait à Londres sans prévenir, les bras chargés de cadeaux, pour disparaître quelques temps plus tard sans jamais dire où il allait. On ignorait tout de ses moyens d'existence. Était-il un espion ? Il était russe, mais ses traits étaient ceux d'un Mongol. Il racontait à la petite Lesley qu'il était né

dans les riches terres noires des steppes infinies de Sibérie, et n'avait aucun lieu de résidence fixe dans le monde. Il était toujours en mouvement, chargé de malles et de valises.

Lesley ne vivait que pour lui ; à six ans, elle lui avait envoyé sa première lettre d'amour. « *Please come back I love you, I love you sincerely* » (3). Elle l'attendait pendant ses longues absences et le suppliait de l'emmener, lorsqu'il s'appretait à repartir au terme d'un séjour à Londres. Il lui envoyait de Vienne, de Moscou, de Paris, des cartes postales, jugées indécentes par sa gouvernante, comme cette reproduction du tableau de Fragonard *La Chemise levée*, avec ce commentaire : « *Miss you, miss*. » (4) A son retour, il lui rapportait des cadeaux somptueux qu'un homme ne destine pas à une enfant, mais à une femme aimée : une tabatière en métal précieux, un œuf bleu incrusté de diamants, une icône, un samovar. Assis dans l'univers enchanté de la chambre rose, qu'il préférait de loin au salon où parlaient les adultes, il chantait, lui racontait les légendes, les coutumes de son pays natal. En fumant des cigarettes roulées avec un tabac extrêmement fruste et fort, le *mahorka*, il lui révéla que les femmes étaient régulièrement violées par les Cosaques, les Turcs, les Bachibouzouks, ou les Kurdes.

Lesley n'ambitionnait pourtant qu'une chose, prendre le Transsibérien avec *Le Voyageur*, traverser la Russie enneigée qui l'obsédait, et atteindre ses confins, là où la lune au-dessus de la neige et des traîneaux à clochettes cédait la place aux caravanes de chameaux. C'est du moins ce qu'elle imaginait en attendant de s'évader pour Koursk, Nijni Novgorod, Irkoutsk, Karvin, Boukhara, Vladivostok.

Drapée dans un des innombrables châles de sa collection, qu'elle appelait sa *châlotheque*, elle vécut son adolescence dans cette pièce encombrée de tableaux, de livres, de géraniums, de daturas et de partitions musicales, au milieu de laquelle trônait un grand lit doré surmonté d'un miroir. Le narguile, les coussins, et le paravent du XVII<sup>e</sup> siècle, recouvert de cartes à jouer russes très rares, furent fidèlement décrits par Romain Gary dans *Lady L*, le roman qu'il lui a dédié. Lesley occupait le plus clair de son temps à dessiner et à peindre des interprétations raffinées et ironiques des chromos animaliers et sentimentaux victoriens. Très irrévérencieuse, elle substituait les têtes de ses chats et de ses chiens adorés aux visages humains des portraits de familles.

Initiée dans le plus grand secret à dix-sept ans par *Le Voyageur*, dans un compartiment du rapide Paris-Dijon, loué tout exprès à défaut du Transsibérien, Lesley connut en toutes circonstances des amours libres et exotiques. Elle n'en conçut aucun sentiment de culpabilité, car comme l'avait affirmé son complice à l'issue de leur escapade, elle n'avait en ce domaine « aucun sens moral ».

Dans *Journey into the mind's eye*, elle évoque la vie libertine des femmes anglaises pendant la guerre. « *Londres grouillait de soldats et d'uniformes appartenant aux armées alliées ; on y parlait des langues étrangères. Chaque homme tirait le meilleur parti de ses brèves permissions, aidé en cela avec enthousiasme par les Anglaises. Un grand nombre d'entre elles ayant peu ou pas du tout voyagé avant la guerre, découvraient alors certaines joies du voyage, sans quitter le pays. Polonais, Tchèques, Belges, Hollandais, Norvégiens, Yougoslaves, Américains, Français libres, tous étaient parmi nous... sauf les Russes. »*

Lorsqu'elle voyagea en Turquie, au Sahara, au Moyen-Orient, en Asie centrale, au Caucase, les différentes civilisations arabes et musulmanes l'envoûtèrent. « *Elles sont devenues une étoile fixe, une lueur vers laquelle je me tournais, et vers laquelle je retourne dès que je peux. Mais la Russie est restée l'étoile polaire à partir de laquelle j'affrète les expéditions, qu'il s'agisse de l'horizon de mon esprit, ou bien de celui qui guide mes pas* », écrit-elle dans *Journey into the mind's eye*.

A New York, au retour d'un de ses longs périples, quand Romain Gary



COLL. LESLEY BLANCH

était attaché de presse de la délégation française à l'ONU, elle écrit *The Wilder shores of love* (5) qui connaîtra un immense succès.

Les quatre femmes audacieuses qui forment le sujet de ce livre appartenaient au climat de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle. Bien que d'origine et d'éducation différentes, ces voyageuses croyaient avoir trouvé à l'Est les horizons luxuriants et voluptueux, peints par Ingres et Delacroix. La fascination du Kef – le vide –, la grande passivité qui était en train de disparaître à l'Ouest, les attiraient. Celles dont Lesley Blanch a conté les aventures n'étaient pas des intellectuelles. Aimée Dubuck de Rivery, élevée au couvent, enlevée par les corsaires et

les sinistres montagnes du Daghestan qui séparaient le monde chrétien du monde musulman.

Quand Gary, qui venait de recevoir à Paris le prix Goncourt pour *Les Racines du ciel*, eut achevé la lecture des *Sabres du paradis*, il lui envoya un télégramme enthousiaste : « *C'est un livre extraordinaire et qui restera un classique ; avec admiration.* » (6)

Elle publia encore cinq livres, dont une remarquable biographie de Pierre Loti en 1983 (7), un seul roman, *The Nine Tiger Man* (8) qui ne connut aucun succès, enfin un malicieux et tendre recueil de souvenirs consacré à ses années passées avec Gary, *Romain, un regard particulier* (6).

## Myriam Anissimov

jetée dans le harem du Grand Turc, offrait un violent contraste avec Isabelle Eberhardt, la Russe mystique et voluptueuse qui crut trouver la liberté en allant vivre parmi les Arabes travestis en homme. L'honorable Jane Digby-Lady Ellenborough, baronne Venningen, comtesse Theotoky et épouse de Sheikh Abdul Medjuel El Melzrab, riche et scandaleuse divorcée, connut une multitude d'hommes, tandis qu'Isabel Arundell, lady ruinée, aimait avec une fureur obstinée Burton d'Arabie, un des plus grands aventuriers de son temps.

En 1956, Lesley Blanch partit au Caucase faire des recherches pour *Les Sabres du paradis*, son livre sur l'imam Shamyl. On devrait lire ce livre pour comprendre la guerre qui oppose aujourd'hui la Russie aux Tchétchènes. « *Celui qui écrit sur la Caucase écrit sur les extrêmes, et celui qui écrit sur la Russie – sur l'essence du tempérament russe – écrit sur les excès. Sur les champs de bataille du Caucase ces deux tempéraments devaient se rencontrer avec de terribles conséquences* », écrivait-elle dans son introduction.

L'histoire de la vie de Shamyl est aussi celle de l'expansion russe. En particulier la période connue sous le nom de Guerres murides. Shamyl et ses redoutables guerriers, dont les sabres étaient à leurs yeux les clés du Paradis, menèrent la guerre sainte contre la Russie.

Les têtes, les mains droites, les oreilles coupées d'ennemis constituaient la monnaie d'échange courante. Plus un jeune cavalier était brave, plus nombreuses étaient les têtes et les mains suspendues à la selle de son cheval, les oreilles enfilées sur son fouet. Les mains droites, bien sûr, les gauches comptaient à peine, et la perte d'une des deux ne dissuadait jamais un Caucasiens de combattre. On comprend que les Naibs, moines combattants que Shamyl avait unis dans son armée de fanatiques, ne se laissaient jamais prendre vivants. Les armées du tsar furent écrasées dans

tableaux, les icônes, les manuscrits, les livres rares, accumulés au cours de ses expéditions.

Une nuit d'avril 1994, la maison a brûlé de fond en comble. C'est par miracle que Lesley Blanch et sa chatte Mildred, cernées par les flammes, survécurent. Le lendemain, en fouillant les cendres mouillées, elle découvrit les débris d'une boîte en fer-blanc qui contenait, presque intactes, deux photos très rares : Romain Gary en uniforme des Forces françaises libres et Mina Kacew, sa mère, jeune et belle, telle que sans doute il ne l'avait jamais connue.

Privée de ses archives, de ses photos, de ses livres, Lesley Blanch n'a pas renoncé à son travail d'écrivain. Chaque jour, devant sa table, dans cette maison reconstruite sur le site du drame et qui n'est qu'une médiocre reconstitution de ce que fut l'autre, elle poursuit la rédaction de ses mémoires. Dans sa dernière lettre *Le Voyageur* ne lui avait-il pas écrit : « *Exaucer nos vœux est une des plus tristes blagues de nos destinées.* »

- (1) « *Mais derrière moi j'entends toujours / Le char ailé du temps qui se rapproche.* »
- (2) Collins, London 1968, réédité à Londres ce mois-ci.
- (3) « *Je vous en supplie, revenez. Je vous aime, je vous aime sincèrement.* »
- (4) « *Vous me manquez, Mademoiselle. Vous me manquez.* »
- (5) 1954.
- (6) Traduit de l'anglais par Jean Lambert, Actes Sud, 1998.
- (7) Pierre Loti : *Portrait of an Escapist*.
- (8) 1965.

## magazine littéraire

N° 400 - juillet-août 2001

### ÉLOGE DE L'ENNUI

de Sénèque à Cioran

Entretien : Valère Novarina

Chez votre marchand de journaux : 32 F

Le Magazine littéraire sur Internet : [www.magazine-litteraire.com](http://www.magazine-litteraire.com)

### OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F

Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

- |   |  |  |
|---|--|--|
| <input type="checkbox"/> Italo Calvino        | <input type="checkbox"/> Lévi-Strauss      | <input type="checkbox"/> Cioran                |
| <input type="checkbox"/> Virginia Woolf       | <input type="checkbox"/> Jean Genet        | <input type="checkbox"/> Schopenhauer          |
| <input type="checkbox"/> Albert Camus         | <input type="checkbox"/> Roland Barthes    | <input type="checkbox"/> Jean Giono            |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Duras     | <input type="checkbox"/> Georges Perec     | <input type="checkbox"/> Vladimir Jankélévitch |
| <input type="checkbox"/> Jean Starobinski     | <input type="checkbox"/> Céline, le Voyage | <input type="checkbox"/> Les Exclus            |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar | <input type="checkbox"/> Hermann Hesse     | <input type="checkbox"/> Ionesco               |
| <input type="checkbox"/> Sade                 | <input type="checkbox"/> Rabelais          | <input type="checkbox"/> F. Scott Fitzgerald   |
| <input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz    | <input type="checkbox"/> L'existentialisme | <input type="checkbox"/> Descartes             |
| <input type="checkbox"/> George Sand          | <input type="checkbox"/> Paul Verlaine     | <input type="checkbox"/> Oscar Wilde           |
| <input type="checkbox"/> Joseph Conrad        | <input type="checkbox"/> Aragon            | <input type="checkbox"/> Stefan Zweig          |
| <input type="checkbox"/> Tchekhov             | <input type="checkbox"/> La Plaine         | <input type="checkbox"/> Ludwig Wittgenstein   |
| <input type="checkbox"/> André Gide           | <input type="checkbox"/> Marx              | <input type="checkbox"/> Thomas Mann           |
| <input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke   | <input type="checkbox"/> Michel Foucault   | <input type="checkbox"/> André Malraux         |
| <input type="checkbox"/> Guy de Maupassant    | <input type="checkbox"/> Ernst Jünger      | <input type="checkbox"/> Apollinaire           |

Nom : .....  
Adresse : .....

Règlement joint par chèque bancaire ou postal

magazine littéraire

40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 01.45.44.14.51 - Fax : 01.45.48.86.36  
[www.magazine-litteraire.com](http://www.magazine-litteraire.com)

MON

Les Éditions de l'Orme sont de nouveau distribuées par ALTERNA - Tél. : 02.37.30.57.00 - Fax : 02.37.30.57.12 - inchangés

### 2<sup>e</sup> ÉDITION

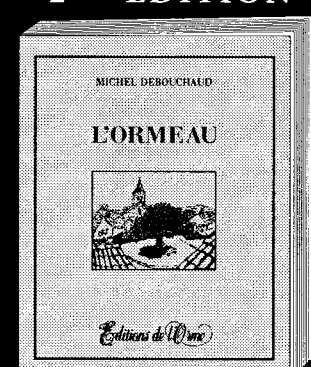


La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à décoder le sens caché de vieux contes Bretons et Celtiques. 85 F

« Un merveilleux petit livre, écrit avec le cœur. Comment les habitants d'un village sauveront leur ormeau multiséculaire, d'un pylône électrique. »

Nicole Baud (L'Ère Nouvelle)

### 2<sup>e</sup> ÉDITION

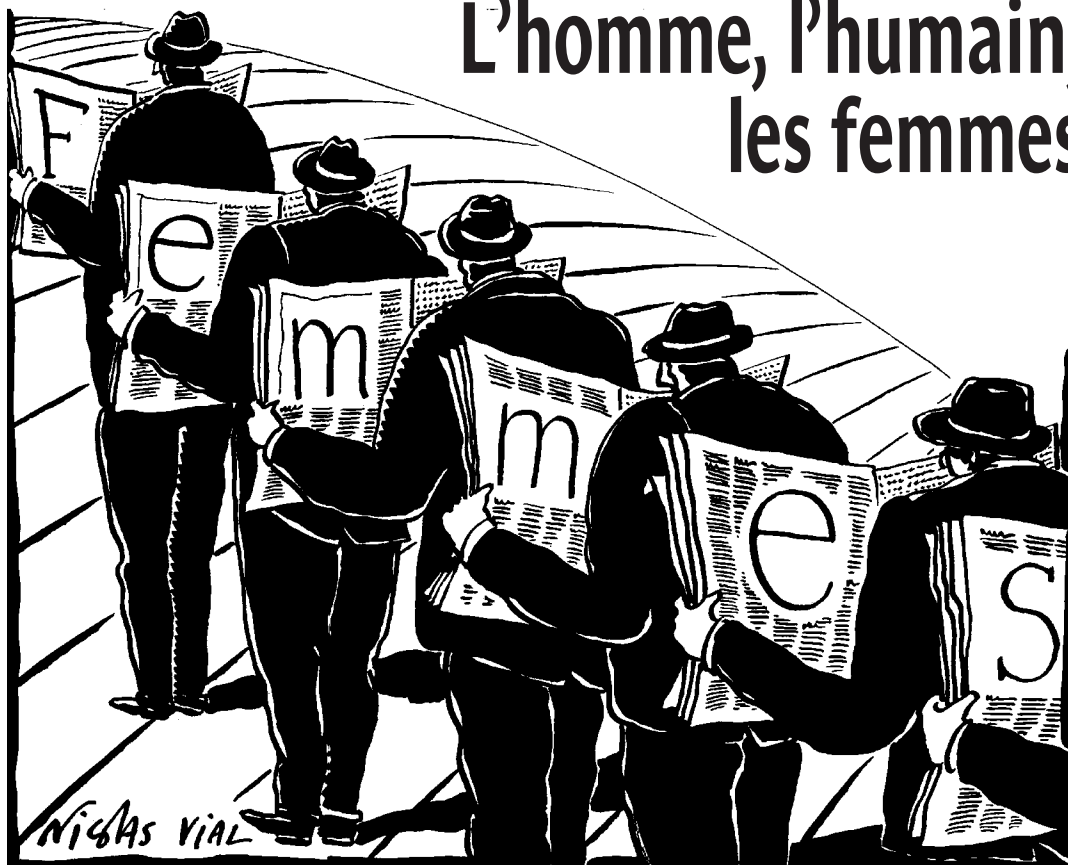


Illustrations de Lucie YONNET 90 F





# L'homme, l'humain, les femmes



**LES DEUX GOUVERNEMENTS : LA FAMILLE ET LA CITÉ** de Geneviève Fraisse. Gallimard, « Folio Essais », 224 p., 29,50 F (4,50 €).

**LA CONTROVERSE DES SEXES** de Geneviève Fraisse. PUF, « Quadrige », 326 p., 78 F (11,89 €).

**DE L'HOMME** *Éléments d'anthrobiologie philosophique du langage* de Jacques Poulain. Cerf, « Passages », 312 p., 145 F (22,10 €).

On ne se méfie jamais assez des mots. Il arrive, certes, que des tournures paraissent équivalentes, des approximations innocentes. La phrase est ainsi tournée, elle aurait pu l'être autrement, ça n'aurait pas changé grand-chose, croit-on. Erreur ! Dans le choix des termes, dans des nuances apparemment minimes, se jouent, souvent, des affrontements radicaux. Alors qu'on croit glisser sans malice ni catastrophe d'un terme à un autre, à peu près identique, très voisin en tout cas, voilà qu'on change de planète, d'époque ou de problème. Par exemple, les droits de l'homme. De plus en plus, malgré le poids de l'histoire et la légitimation de l'usage, on entend parler de « droits humains ». Ce pourrait n'être qu'une fluctuation passagère, pratiquement insignifiante. Après tout, diront le balourd ou le provocateur, quelle différence ? Entre « droits de l'homme » et « droits humains » n'est-ce pas bonnet phrygien et phrygien bonnet ? Que nenni ! répondront les fins esprits, avertis des débats de l'heure. Parlez-vous des droits de l'homme ? Vous voilà dans l'illusion d'une humanité universelle et asexuée, vous voilà proclamant, quand bien même vous ne vous en seriez jamais avisé (cela aggrave d'ailleurs votre cas), que l'homme, ou l'Homme, ne désignent pas seulement les hommes (individus de

sexe masculin) mais aussi les femmes, et cela normalement, sans scrupule comme sans étonnement.

Vous voilà donc machiste, phalocrate et toutes ces sortes de choses : vous parlez du genre masculin alors que vous croyez parler du genre humain, vous confondez l'espèce avec un seul genre, sans vous soucier de votre scandaleuse inconscience. Vous ne vous en tirez pas en remarquant que l'usage, en français, distingue, depuis des temps immémoriaux, l'individu de sexe masculin (« j'ai croisé un homme et deux femmes ») et le terme générique désignant l'espèce humaine (« le langage distingue l'homme de l'animal »). Vous n'échapperez pas aussi facilement à la question, car c'est justement le fait d'avoir deux idées sous un seul mot qui est en cause : le masculin, et lui seul, sert à nommer l'univer-

sel ! On ne dira pas « le rire est le propre de la femme » pour dire que tous les humains rient... De même, les droits de l'homme, malgré l'universalité supposée du terme, ne sont pas, justement, les droits de l'enfant ni ceux de la femme. Voilà sans doute pourquoi l'on voit se répandre l'expression « droits humains ». Ce n'est pas seulement un décalque de l'anglais « human rights ». C'est une manière de souligner qu'on parle bien de tous les êtres humains, indépendamment de leur sexe, sans discrimination. Car tous les humains ne sont pas des hommes, ou encore, si l'on préfère une façon de dire plus exacte et plus étrange, tous les hommes ne sont pas des hommes.

La difficulté soulevée par cet exemple n'est pas une anecdote mineure. En approfondissant l'analyse, on se heurte rapidement à une foule de problèmes histo-

riques, politiques et philosophiques. Si l'on proclame effectivement l'égalité des sexes, que deviennent leurs rôles sociaux ? Leur identité sexuelle ? Leur comportement amoureux ? Geneviève Fraisse a installé ses recherches au cœur de cet ensemble. Philosophe et historienne, directrice de recherches au CNRS, elle a restitué à ces interrogations une dimension généalogique en suivant dans les archives du XVIII<sup>e</sup> et surtout du XIX<sup>e</sup> siècle le cheminement de débats pour la plupart oubliés. Le fait d'être actuellement députée européenne ne l'empêche pas, avec les deux recueils d'articles qu'elle publie aujourd'hui, de prolonger les mises en perspectives entamées par plusieurs ouvrages antérieurs, notamment *Muse de la raison, démocratie et exclusion des femmes en France* et *La Raison des femmes* (1). L'articulation du

*La Déclaration universelle des droits de l'homme néglige-t-elle les femmes ?*

*Cette question repose-t-elle sur un piège du langage, un malentendu, un réel conflit historique ?*

public et du privé est au centre des textes rassemblés sous le titre *Les Deux Gouvernements : la famille et la cité*. C'est bien là que se tiennent en effet les perplexités relatives à la situation particulière des femmes au regard des droits de l'homme : si l'on admet sans trop de peine l'égalité politique des citoyennes, il n'en va pas de même de la sphère familiale, où l'épouse, la fille, la sœur demeurent longtemps inférieures en droits. Ce que Proudhon expliquait à sa manière par cette formule : « Entre la femme et l'homme, il peut exister amour, passion, lien d'habitude et tout ce qu'on voudra, il n'y a pas véritablement société. »

Ce qui est intéressant, dans la réflexion de Geneviève Fraisse, c'est la capacité à mettre en relation des registres au premier regard distincts : par exemple, la mémoire des mouvements féminins depuis la Révolution française jusqu'à nos jours, le droit et les différentes formes de législation du travail ou des naissances, le sentiment amoureux. On lira dans cet esprit, dans le recueil intitulé *La Controverse des sexes*, un article intitulé : « Sur l'incompatibilité supposée entre l'amour et le féminisme ». La grande crainte des auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle rédigeant un essai intitulé *De l'amour* (ils sont trois à choisir le même titre : Sénancour en 1806, Destutt de Tracy en 1819, Stendhal en 1822), c'est de voir l'égalité des femmes détériorer la possibilité même du

sentiment amoureux. Il vaut la peine de souligner que cette crainte, sous des variantes diverses, n'a cessé de resurgir à chaque renaissance du féminisme, mais ce fut – faut-il le dire ? – toujours sans objet.

Pour donner comme titre à son livre *De l'homme* – classiquement, à la d'Helvétius – il faut quelque témérité et un certain humour. Jacques Poulain, professeur à l'université Paris-VIII, qui a déjà publié une dizaine de volumes, poursuit avec cet ouvrage sa réflexion sur cette « expérimentation totale » qui s'ouvre, selon lui, si l'on considère sous un point de vue nouveau la pratique humaine du langage. Bien qu'il soit périlleux de prétendre résumer en quelques mots l'apport d'un travail difficile, souvent aride et ardu, on pourrait dire que l'ambition de Jacques Poulain est de rompre avec la soumission des humains – femmes ou hommes, évidemment – à des normes linguistiques s'imposant à eux du dehors. En insistant, à la suite de Gehlen, sur le rôle des sons dans la croissance et la formation de l'autonomie individuelle, Jacques Poulain compose une forme d'anthropologie philosophique singulière, où il voit la possibilité d'une nouvelle forme d'émancipation, de l'individu aussi bien que de la communauté politique.

Très dissemblables, les travaux de Geneviève Fraisse et de Jacques Poulain ont pourtant certains traits communs : une volonté de réfléchir à la signification présente de l'émancipation et à ses conditions actuelles, une ouverture à la scène internationale, une attention spécifique aux processus du langage. Et à leurs pièges parfois étranges. On apprendra par exemple que le mot « féminisme », avant de s'employer dans son sens actuel, fut forgé vers 1870 pour désigner la morphologie des jeunes garçons atteints de tuberculose et présentant des signes de féminité. Vous voyez bien qu'il faut se méfier.

(1) Le premier de ces livres a été publié chez Alinéa en 1989 (repris en Folio en 1995), le second a paru chez Plon en 1992.

## Entre terre et mer

Vincent Guigueno propose une histoire des phares à échelle humaine

**AU SERVICE DES PHARES** La signalisation maritime en France, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle de Vincent Guigueno. Presses universitaires de Rennes, « Art & société », 258 p., 163,99F (25 €).

Est-ce parce qu'il tient son nom d'une île fameuse de la baie d'Alexandrie que le phare est dans l'imaginaire des hommes à la fois une quintessence de forteresse assiégée, réduite à son donjon battu sempiternellement par les flots, et une merveille incongrue, vestige d'un monde obsolète – celui d'avant les liaisons satellites et le GPS... ?

Romantique en diable avec la vision de l'homme-vigie, seul face aux éléments déchaînés, à l'heure où le littoral est la dernière frontière, le cliché s'est récemment nimbé d'une nostalgie dangereuse. La destruction du pavillon du Service des phares et le démontage de sa lanterne, « phare du Trocadéro », cœur symboliquement parisien d'une aventure d'Etat, en août 1992, ont conclu le feuilleton illustré d'une faillite que l'automatisation des tours côtières et la disparition progressive des gardiens de phare avaient annoncée.

Fasciné par ce double espace – littéraire et iconographique – de représentation, l'historien Vincent Guigueno a voulu en restituer la dimension proprement humaine, en s'attachant à tous ceux qui, décideurs ou usagers, y avaient consacré leur talent et leur énergie. Ancien élève de Polytechnique et de l'Ecole nationale des Ponts et chaussées, il était sans doute placé au mieux pour enquêter sur les ingénieurs, concepteurs, techniciens et gestionnaires d'un réseau conçu au lendemain de la Révolution, et les agents du littoral, ouvriers, marins, gardiens bien sûr, qui ont donné corps à cette dernière croisade face à la *Finis terrae*. Première utopie polytechnique dont l'historien ne néglige pas les limites,

mesurant le recul d'une frontière fascinante comme la séduction tenace d'une activité littorale dont le reportage photographique de Frank Guillaume livre un sobre écho.

Pourtant l'image, omniprésente – fait rare pour une thèse –, n'est jamais un prétexte. Guigueno l'utilise comme pièce à conviction dans le dossier qu'il instruit. C'est en histoire qu'il étudie l'élaboration sous la Restauration d'un système pensé d'éclairage des côtes de France n'obéissant plus à l'empirisme des parades aux naufrages, le recoupe-ment des compétences des savants, ingénieurs et hommes de mer, la phase capitale des relevés, le temps des chantiers et le choix des matériaux. Evoquant la figure emblématique d'Augustin Fresnel, « inventeur » des appareils lenticulaires, qu'il admet être un scientifique authentique mais dans ce domaine précis « plus un ingénieur qu'un génie », Guigueno montre l'enjeu institutionnel qui explique la présence d'un phare sous la grand-nef de l'Exposition universelle de 1855. Le cas de Léonce Reynaud, ingénieur saint-simonien devenu directeur du Service, enseignant à l'X, puis directeur de l'Ecole des ponts, prouve de fait qu'« une carrière dans les phares se construisait à Paris ». La relative technicité de certains développements ne fait toutefois jamais perdre de vue l'essentiel : les hommes – et la circulation des savoirs et des compétences entre experts parisiens et travailleurs de la mer. La dernière partie de l'ouvrage, consacrée à ces « métiers au Service des phares », séduira tous les publics. Plus que celle des feux à terre, la vie des phares en mer, où l'architecture du bâtiment prend tout son sens, n'échappera peut-être pas au rêve vénéneux de la nostalgie, mais Guigueno refuse d'y sacrifier, concluant avec un optimisme de saison : « Construits pour signaler la terre aux marins, les phares possèdent désormais une autre vertu : annoncer la mer aux terriens. »

Philippe-Jean Catinchi

## Une île... des îles

Bretonnes, saintongeaises... Une analyse comparatiste des singularités insulaires

**LES ÎLES DE L'OUEST DE BRÉHAT À OLÉRON** du Moyen Âge à la Révolution de Dominique Guillemet. Ed. Geste [79260 La Crèche], « Pays d'Histoire », 356 p., 139 F (21,19 €).

À travers les désirs insulaires que nous pouvons porter, une île ne ressemble-t-elle pas à une autre, pourvu qu'elle soit très loin du continent ? Le mérite du travail synthétique de Dominique Guillemet est de proposer une approche comparative qui aboutit à des modélisations beaucoup plus subtiles que les significations génériques ou oniriques ne le laisseraient penser.

En effet, ces treize îles du Ponant, étudiées sur plus de quatre siècles, dévoilent d'emblée des caractéristiques qui n'en sont pas vraiment. Une forte emprise seigneuriale jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle parfois, une population rurale massive, des structures communautaires que l'on pourrait trouver un peu partout. Au regard du monde littoral du continent, encore peu de différences : un estran nourricier (écluses, sel, pillage) qui évite les grandes crises démographiques ; une place essentielle des femmes, une mixité socioprofessionnelle fréquente partagée entre la pêche, l'artisanat, la terre. En fait la singularité insulaire tient bien sûr à l'espace. Un espace visuel avec l'absence d'arbres, des cultures parfois originales avec la vigne dans les îles du Sud. Un espace qui reste aussi toujours attaché au continent d'une manière ou d'une autre, en particulier par l'intégration à des systèmes économiques larges (la pêche à Groix, le cabotage à Yeu) ; un espace stratégique enfin. Frontière avancée sur la mer, les îles ponctuent leur histoire de débarquements et d'invasions, de travaux fortifiés qui permettent à l'Etat de contrôler toujours mieux territoires et populations. Mais toutes ces spécificités s'affir-

ment plus ou moins selon la dimension des îles, leur éloignement de la « grande terre » ou leur appartenance à telle aire culturelle. Dès lors se distinguent les grandes îles agricoles et celles qui se « maritiment », passant de la terre vers la mer (Ouessant, Groix) grâce à la pêche, aux échanges ou à l'implantation d'un port (Belle-Ile) ; les îles bretonnes et les saintongeaises ; les îles protestantes et les romaines ; les îles aux hiérarchies sociales fines et celle des sociétés rudimentaires. C'est le croisement de ces données qui rend le livre de Guillemet instructif jusqu'à questionner sur le sens de la conscience insulaire. N'est-elle pas toujours construite par le passage, le franchissement de la séparation qui partout entretient la nécessaire différence ?

Alain Cabantous

## Livraisons

● **LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**, de Christine Bard

« Le vote des femmes est juste, démocratique, c'est possible ; mais le geste est laid. Et nous n'en voulons pas. » Cette déclaration polémique d'un politique des années 1920 pourrait faire accroire que ce manuel d'« histoire des femmes » est un ouvrage militant. Sans doute l'est-il pour une pratique raisonnée de l'historien dans un champ moins laissé en friche qu'abandonné aux seules femmes. Christine Bard réussit la gageure d'être érudite, pédagogue, soucieuse d'une illustration d'autant plus efficace qu'elle est rare et ciblée et... critique. Sur l'état de la recherche – les notes ouvrent des pistes, suggèrent des chantiers, poussent à la réflexion – comme sur les limites du genre qu'elle illustre. Une synthèse brillante, d'une implacable vigilance (l'un des passages sur le monde du travail s'intitule « Les inégalités s'aggravent (1983-2000) »). Décidément, rarement manuel universitaire aura eu autant de vertus (Armand Colin, « U », 288 p., 135 F [20,50 €]).

● **APPEL AU PEUPLE SUR L'AFFRANCHISSEMENT DE LA FEMME**, de Claire Démar

Redonner à entendre la parole singulière de Claire Démar, qui fut l'une des féministes les plus pugnaces des cercles utopistes saint-simoniens, est une excellente initiative. Ce « gant jeté dans l'arène », de l'aveu même de la jeune femme en mars 1833, un an avant son suicide – *Ma loi d'avenir* parut à titre posthume grâce à Suzanne Voilquin, directrice de la *Tribune des femmes* –, est complété par de larges fragments de sa correspondance et un dossier d'annexes fort utile. On s'étonnera juste que cette réédition soit artificiellement placée dans une collection qui ne lui correspond pas, sans réelle mise à jour... (Albin Michel, « Histoire à deux voix », 272 p., 130 F [19,82 €]).

Ph.-J. C.

**Pierre Mertens**  
P E R A S M A

Mertens a des pages magnifiques pour parler de l'attente et de l'absence, du chagrin, de l'absolu amoureux. Pierre Lepape, Le Monde

Le dernier roman de Pierre Mertens est un modèle, d'une acuité, d'une précision presque parfaites. Jean-Jacques Brochier, Magazine Littéraire

Un superbe et flamboyant roman d'amour. Michèle Gazier, Télérama

www.seuil.com



# Retour en scène des romanciers

**A**près avoir délaissé le théâtre pendant deux ou trois décennies, les romanciers semblent y revenir. Ils sont encore trop peu nombreux pour former un mouvement ; trop divers pour représenter une école ; trop jeunes, parfois, pour que cet investissement soit assuré de durer. La plupart d'entre eux sont passés par le Théâtre ouvert de Lucien et Micheline Attoun, véritable plaque tournante de la mise en texte, en espace, en scène. Qu'est-ce qui les a conduits vers le théâtre ? Quelle écriture y ont-ils découverte ? Quels rapports entretient-elle avec le roman ou le récit ? François Bon, Christine Angot, Emmanuel Darley et Yann Apperry, quatre de ces convertis, répondent, par oral ou par écrit.

François Bon publie son premier récit, *Sortie d'usine* (Minuit), en 1982. A l'époque, ceux de sa génération éprouvent une certaine méfiance envers le théâtre. Entre les mises en scène « majestueuses » d'un Chéreau, et les textes, qu'ils jugent médiocres, de dramaturges contemporains, ils ont l'impression que s'étend un no man's land où plus rien ne peut pousser. Pourtant, ils reconnaissent au théâtre quelques lumières de première grandeur, celle de Beckett bien sûr, et les œuvres « inclassables » de Novarina et de Koltès. « Dès qu'on entendait lire Novarina, on se rendait compte qu'il se jouait là quelque chose de l'origi-

Jean-Louis Perrier

ne de la littérature. Quant à Koltès, il interrogeait dans notre écriture une autre approche du corps et de la voix. »

Pas plus que François Bon, Christine Angot n'était particulièrement assidue des salles de théâtre il y a dix ans. Pourtant, après la publication de son premier roman, *Vu du ciel* (Gallimard) en 1990, elle écrit une pièce : *Corps plongés dans un liquide*. Elle se souvient parfaitement du passage : « Je suis toujours obsédée par l'idée que je ne vais plus y arriver, que c'est fini. Aujourd'hui, comme il y a dix ans. Durant des mois, j'avais beau tordre dans tous les sens, je ne voyais pas la poignée, j'étais arrivée à une espèce d'ennui de ce que j'essayais d'écrire. A un moment, je me suis dit : tiens, voilà, sur le terrain vierge du théâtre, au moins tu ne t'ennuierais pas. Evidemment, le fondement était illégitime. »

Ce besoin d'obliquer s'inscrit également dans le parcours d'Emmanuel Darley. Après *Des petits garçons* (POL) en 1993 et *Un gâchis* (Verdier) en 1997, écrits à la première personne, il ressent l'envie de « faire parler d'autres gens, inventer des personnages. Dans les romans, j'aimais entendre des voix, et là j'étais dans la voix unique. Elle s'était mise à me peser ». Curieusement, sa venue à l'écriture romanesque s'opère après la lecture intensive de pièces, Beckett et Koltès notamment. Il lui faudra plusieurs essais avant d'être assuré qu'il écrit bien du théâtre. Avec *Badier Grégoire*, il a encore l'impression de plaquer du romanesque sur une forme théâtrale. Avec *Pas bouger*, celle d'avoir trouvé un langage spécifique, où les personnages s'adressent les uns aux autres, et « où leur communauté forme la langue ».

Bien qu'il ait débuté en publiant *Qui vive* (Minuit), un roman, en 1997, Yann Apperry évoque comme un « commencement » l'écriture théâtrale. « Je ne saurais dire pourquoi, sinon que le théâtre me semblait offrir et réclamer une plus gran-

Après quelques années de silence – voire de méfiance pour certains –, les écrivains réinvestissent peu à peu le champ théâtral.

Quatre auteurs – François Bon, Yann Apperry, Emmanuel Darley, Christine Angot – expliquent leur cheminement vers le théâtre et une autre forme d'écriture

de homogénéité, une destination et la sanction sans pitié de cette destination. L'incarnation, la scène, le public étaient pour moi comme des sentinelles ou les trois aspects d'une même divinité sévère. Peut-être avais-je besoin d'un juge, mais je crois plutôt que je devais m'inventer une école, une discipline, afin d'acquiescer une passion sans œuvre encore. »

Le passage du moi au multiple apparaît au cœur du relais roman-théâtre. François Bon y insiste : « Mes récits, c'est forcément moi qui les dis, dans quelque registre que ce soit. Mon théâtre est dit par d'autres. Je les emmène

dans des zones où je ne peux pas me censurer, que je n'ouvrerais pas sans leur intermédiaire, qui seraient traitées métaphoriquement dans la littérature. Le récit convoque sans arrêt dans son matériau son référent, tandis que le théâtre produit l'illusion de ce référent dans le temps même de la parole. » C'est assez pour être convaincu que l'écriture de théâtre est « beaucoup plus risquée » que l'écriture littéraire. « Les paramètres de syntaxe, rythme, lyrisme, rapport à l'espace, nomination du monde, rapport au mental, ne sont pas traités simultanément dans un livre, alors



Séance de travail sur « Quatre avec le mort » avec, de gauche à droite François Bon, Charles Tordjman metteur en scène, Jean-Baptiste Malartre et Claudie Guillot, comédiens.

qu'ils fonctionnent en même temps au théâtre ». Il renvoie à Koltès, qui estimait une journée gagnée lorsqu'il avait pu poser une réplique, et conclut : « Le théâtre s'écrit toujours très vite, dans des conditions de concentration extrêmes et rares. »

Emmanuel Darley insiste sur le déplacement du point de vue : « L'écriture romanesque est solitaire alors qu'au théâtre on écrit en direction de quelqu'un, metteur en scène ou acteurs. » Si l'acteur, et le metteur en scène, s'interposent et s'imposent dans l'écriture, la perception de leur place, de leur présence diffère : « L'écriture, dans le théâtre que je désire, est la condition nécessaire mais non suffisante d'un événement à venir, estime Yann Apperry. L'acteur en est le nécromant et le passeur. Son lieu doit être réservé, toute l'écriture même ne doit constituer qu'à lui donner accueil, et dans cet

accomplissement, à ouvrir, un autre espace, un autre temps, celui du spectateur, qui lui-même n'est jamais seul. Si bien que l'écriture doit se retirer davantage que dans le roman, elle ne doit pas prendre autant de place. Le théâtre est un trio, dont l'écriture anticipe l'unité, tandis que le roman se joue à deux. »

La partition de Christine Angot est sensiblement différente : « Même quand j'écris des livres qui sont faits pour être lus individuellement, le type d'adresse est particulier. Au théâtre, on se retrouve devant un groupe constitué, et à un moment quelqu'un sort de ce groupe, va à l'avant-scène et dit : voilà ce qui m'arrive, je viens vous parler. C'est ça le geste théâtral. C'est ça qui nous émeut : quelqu'un vous parle. C'est si rare, quelqu'un qui vous parle. Le théâtre est fait pour ça. Soit pour qu'on vous parle, soit pour pouvoir

parler. Pour moi, le geste de l'écriture est celui-là, de toute façon. Et au théâtre, ce geste est incarné. »

Pour tous, la fréquentation des metteurs en scène et des acteurs a été décisive. Yann Apperry évoque Olivier Py et Redjep Mitrovitsa ; François Bon, Charles Tordjman et les Comédiens-Français ; Christine Angot, Alain Françon et Pascal Bongard. Chaque expérience a conduit les auteurs à s'investir plus profondément dans l'écriture théâtrale. A chercher de nouvelles formes d'intervention. Pour sa dernière pièce, *Quatre avec le mort*, programmée la saison prochaine au Studio de la Comédie-Française, François Bon travaille en direct avec les acteurs afin d'éprouver le passage au corps et à la voix, et réécrit ainsi chaque semaine.

Pour certains de ces romanciers, la lecture publique a pu ouvrir des

voies vers la scène. On se souvient de François Bon lisant Rabelais, ou de Christine Angot lisant Christine Angot. « Je suis alors l'intermédiaire, un corps dit-elle. Dans l'écriture romanesque, on a tendance à oublier qu'il y a un corps. Même s'il y a quelque chose de différent dans la prise de parole et l'adresse. Ce qui m'intéresse au théâtre, c'est de continuer à être la même (elle appuie fortement sur le « même »), et être la même si je dois être physiquement devant les gens. Quand je dis je, ce peut être une actrice, ce n'est pas grave. » Elle vient de décider d'aller un peu plus loin. Dans l'exigeante cohérence. A la création de *Meinhof/Angot*, mise en scène par François-Michel Pesenti à la Schauspielhaus de Zurich le 28 juin, c'est elle et non pas une actrice qui était sur scène. Angot jouant Angot.

## Lucien et Micheline Attoun, accoucheurs d'auteurs

Depuis trente ans, ils dirigent et animent le Théâtre ouvert. Un centre dramatique doublé d'une collection de livres qui ont permis de faire découvrir, entre autre, Koltès, Rezvani, François Bon, Christine Angot...

**L**a première pièce d'un inconnu nommé Bernard-Marie Koltès, ce sont eux qui l'ont publiée, tout comme les premières de Serge Rezvani ou de Louis Calaferte. Lucien et Micheline Attoun fêtent cette année les trente ans de « Théâtre ouvert », une collection de livres et un centre dramatique qu'ils animent depuis l'origine. En trente ans, ils ont découvert des auteurs, aidé des romanciers à écrire du théâtre ou rapproché écrivains contemporains, metteurs en scène et comédiens. « Nous sommes des accoucheurs, dit Lucien Attoun ; mais on ne peut accoucher que des femmes enceintes. »

Ancien plongeur de cabaret, ex-comédien amateur et professionnel, l'homme porte un visage méditerranéen, souvenir de son enfance à La Goulette, aux portes de Tunis. Pendant la guerre d'Algérie, il tourne un court métrage sur la torture et met en scène Strindberg. Il délaisse la mise en scène pour tâter de la critique dans la revue *Europe*, aux *Nouvelles littéraires* et à *Témoignage chrétien*. En 1967, il entre à France-Culture pour un quart d'heure, invité à parler du jeune théâtre. Il n'en est jamais parti. Son émission « Le Nouveau Répertoire dramatique » démarre en 1969 ; il invite Ariane Mnouchkine, Patrice Chéreau, Antoine Vitez, Jean-Pierre Vincent...

La collection « Théâtre ouvert » est d'abord lancée chez Stock. « Le texte de théâtre peut exister en tant que tel, pour ses qualités littéraires, sans attendre

qu'un metteur en scène s'y intéresse », estime Lucien Attoun. De 1970 à 1980, quatre-vingts titres paraissent. La plupart seront mis en scène par la suite. Quand Stock, repris par Hachette, interrompt la collection, Lucien et Micheline Attoun lancent eux-mêmes les « Tapuscrits » (1). Conçus comme une solution d'urgence, ils permettent de révéler des auteurs et de mettre leurs textes en circulation rapide. Chaque nouvelle parution est envoyée gratuitement aux professionnels du théâtre – directeurs, metteurs en scène, comédiens, critiques. Parmi la centaine de titres parus à ce jour, une trentaine sont épuisés mais disponibles en photocopie. Pour servir le but – faire lire et, si possible, jouer un texte –, le catalogue précise le nombre de rôles masculins et féminins de chaque œuvre.

Au début des années 1970, Lucien Attoun fait entendre sur France-Culture *L'Héritage*, de Bernard-Marie Koltès, ou *L'Ignorent et le Fou*, de Thomas Bernhard. Dix ans plus tard, il s'intéresse à Hervé Guibert, Didier-Georges Gabily, Jean-Luc Lagarce. « Les auteurs de cette nouvelle génération étaient des amoureux de la littérature. Ils écrivaient des textes dramatiquement très jouables. » Au milieu des années 1990, émergent François Bon, Jacques Sereña, puis, plus récemment, Christine Angot, Laurent Gaudé, Emmanuel Darley ou Yann Apperry.

« Nous avons eu tant de mal à imposer Jean-Luc Lagarce du temps de son vivant, et maintenant ses pièces rencontrent un vif suc-



cès », observe Micheline Attoun. Son mari se souvient : « En 1977, nous avons reçu Erreur de construction par la poste, accompagné d'une biographie succincte qui ne disait pas grand-chose de l'auteur, excepté que c'était un jeune étudiant. Mon premier mouvement a été de me dire que Beckett et Ionesco avaient un héritier, ce qui n'était pas tout à fait un compliment. Cependant, les dernières pages résonnaient différemment, laissant percevoir qu'il y avait là une piste plus singulière à suivre. Je le lui ai dit. »

Théâtre ouvert reçoit six cents manuscrits par an. « Les talents ne manquent pas, il faut leur donner les moyens d'exister », plaide Micheline Attoun. Toute l'équipe fait office de comité de lecture. Du régisseur à la secrétaire et aux directeurs, chacun remet un rapport écrit. « Les auteurs sont très lucides sur les manques ou les forces de leur pièce. J'essaie de parler technique. Parfois, couper quelques lignes dans un long monologue peut suffire à éviter la sensation de longueur. Mais, à la fin de ce dialogue avec l'auteur, je lâche

car je ne suis pas un créateur. »

Pour sortir l'auteur de sa solitude, l'équipe propose plusieurs formules. Elle réunit par exemple écrivains expérimentés et jeunes plumes. Dans les années 1980, Koltès côtoyait ainsi Eugène Durif : les jeunes écrivaient des textes courts avec les conseils des aînés, tandis que des comédiens disaient si ces lignes leur semblaient possibles à jouer. Quand un romancier qu'ils apprécient veut se lancer dans l'écriture dramatique, les Attoun lui cherchent un maître d'œuvre, comédien ou metteur en scène, capable de l'aider à comprendre les choix radicaux que nécessite le théâtre. Avant l'édition éventuelle, les mises en voix ou mises en espace sur la petite scène de la cité Véron, suivies de discussions avec les spectateurs, permettent aux auteurs de confronter l'écriture au jeu. Plusieurs auteurs révélés en France par Lucien et Micheline Attoun ont fait leur chemin. Lors de la saison 2001-2002, la pièce *Quatre avec le mort*, de François Bon, est mise en scène par Charles Tordjman à la Comédie-Française ; *La Langue-à-langue des chiens de roche*, du Québécois Daniel Danis, sera monté par Michel Didym, au Théâtre du Vieux-Colombier.

Catherine Bédarida

(1) En vente dans les librairies spécialisées ou à Théâtre ouvert, 4 bis, cité Véron, 75018 Paris. Tél. : 01-42-55-74-40. Email : theatreouvert@wanadoo.fr. Internet : www.theatre-contemporain.net/theatreouvert.

UN LIVRE ÉPUISE  
OU INTROUVABLE ?

Librairie  
LE TOUR DU MONDE

Nouvelle adresse :

29, rue de Condé - 75006 PARIS  
Tél. : 01.53.10.00.75 - Fax : 01.53.10.00.72  
du mardi au samedi de 10h à 18h.

Service recherche : 01.53.56.95.60  
E-mail : tdm@sfl.com

ACHAT - VENTE





# Le Monde DES LIVRES DE POCHE

VENDREDI 8 JUIN 2001

## LE MAÎTRE ARGENTIN DU JEU DE MIROIRS

Les huit romans d'Adolfo Bioy Casares  
réunis pour la première fois

p. III

## LA PATIENCE SELON ANNE PERRY

Rencontre avec une reine  
du roman policier historique p. VI

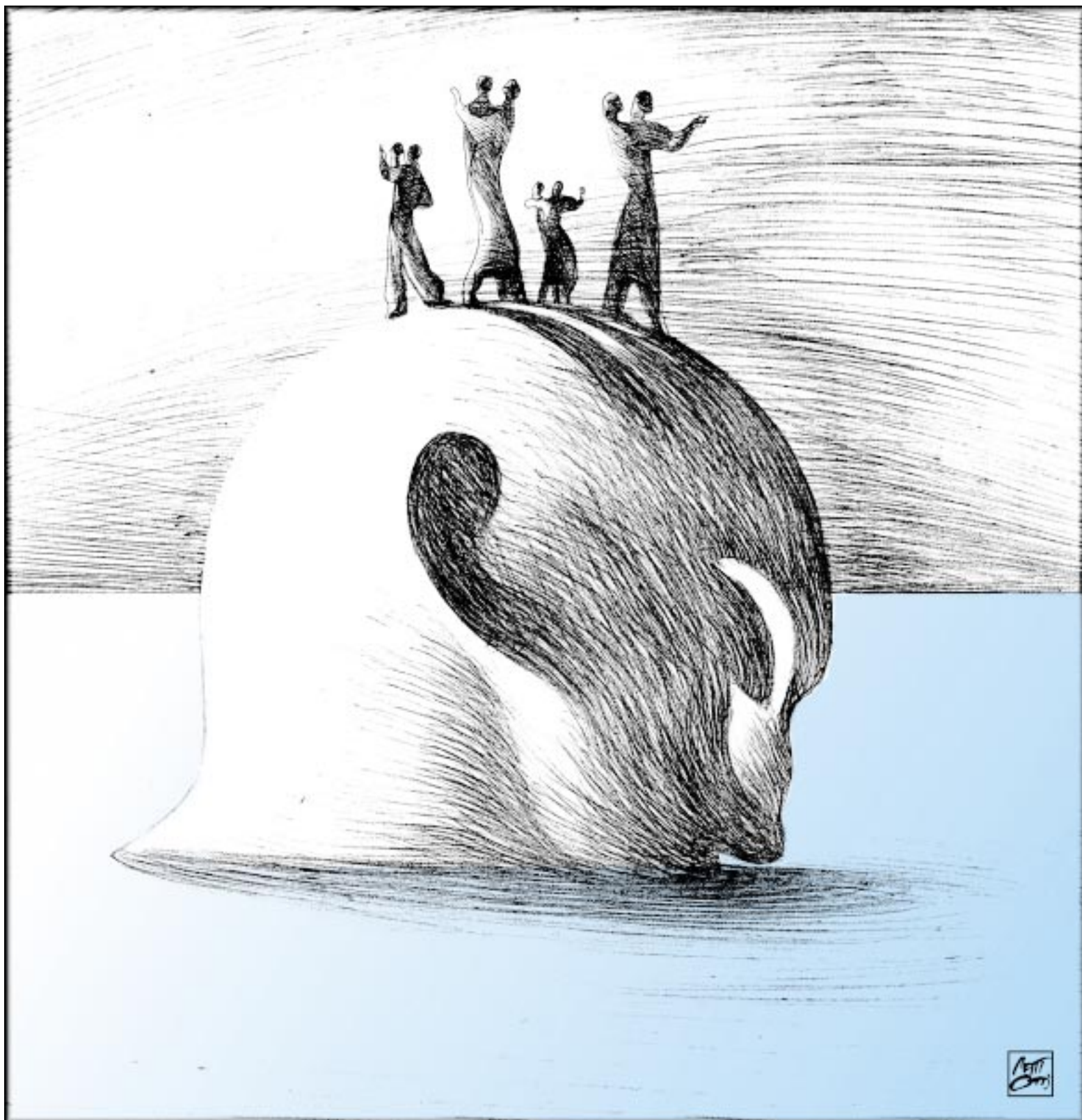
## JEUNESSE

Des livres  
à emporter  
en vacances

p. VIII

## SÉLECTION

La liste  
des « poches »  
parus en mai p. XIII à XV



s o m m a i r e

# Photo en « poche », la grande bagarre

L'éditeur britannique Phaidon lance « 55 », sur le même créneau que la collection de Nathan

● LITTÉRATURES

**Romans**  
d'Adolfo Bioy Casares (p. III)  
**Fresa y Chocolate**  
de Senel Paz (p. IV)  
**Poèmes I**  
et **Poèmes II**  
de Georg Trakl (p. IV)  
**Pluie d'orage**  
de Yasushi Inoue (p. IV)  
**Les Aventures du capitaine Corcoran**  
d'Alfred Assolant (p. V)  
**Titanic et autres contes juifs de Bosnie**  
d'Ivo Andric (p. V)  
**Journal amoureux**  
de Dominique Rolin (p. V)  
**Livraisons** (p. IX)

● ROMANS

**POLICIERS**  
**La marque de Caïn et Silence à Hanovre Close**  
d'Anne Perry (p. VI)  
**Livraisons** (p. VI)

● SCIENCE-FICTION

**Rêves égarés**  
de Graham Joyce (p. VII)  
**Livraisons** (p. VII)

● JEUNESSE

**Sélection des livres pour l'été** (p. VIII)

● ESSAIS

**Histoire de la musique**  
sous la direction de Roland-Manuel (p. X)  
**Céline**  
de Philippe Muray (p. XI)  
**La critique littéraire française au XIX<sup>e</sup> siècle (1800-1914)**  
de Jean-Thomas Nordmann (p. XI)  
**Freud et la tradition mystique juive**  
de David Bakan (p. XI)  
**La Ruée vers l'eau**  
de Roger Cans (p. XII)  
**Sociologie du journalisme**  
d'Erik Neveu (p. XII)  
**Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers**  
(p. XII)

● SÉLECTION

La liste des livres de poche parus au mois de mai (p. XIII à XV)

C'est un événement dans le monde du petit livre photo bon marché. Depuis près de vingt ans (1982), les fameux « Photo Poche » à la couverture noire – imaginés par Robert Delpire pour le compte de l'Etat, repris par Nathan en 1997 –, qui ont fait découvrir la plupart des grands photographes grâce à un prix bas, étaient en position de monopole. Or, le 13 juin, l'éditeur britannique Phaidon lance sur le marché la collection « 55 » – il y a 55 photos dans chaque livre – avec quinze titres d'un coup. Cinq monographies supplémentaires sortiront en juillet. L'Allemand Taschen ayant lancé sa collection « Icons » en février (« Le Monde des poches » du 2 mars), dans laquelle des titres sont consacrés à des photographes, la concurrence s'annonce rude.

En juin, on pourra déjà acheter un *Atget* chez les trois éditeurs ; *Kertész*, *Moholy-Nagy*, *Eugene Smith*, *Eugene Richards* et *Witkin*, chez Nathan et chez Phaidon ; *Man Ray*, chez Nathan et Taschen... « Pour nous, c'est un tournant et un risque énorme, affirme Amanda Renshaw, de Phaidon. *Le but est de faire accéder, grâce à un prix qui n'a jamais été aussi bas, le monde visuel au public qui n'achète pas de livre photo.* » Sur ce marché où les albums lourds et chers dépassent rarement les 2 000 exemplaires, Phaidon a mis le paquet en lançant dans le monde entier « plus de 1 million de livres pour les vingt premiers titres » de la collection.

Phaidon a grosso modo repris ce qui fait le succès de « Photo Poche ». Nathan possède en effet une collection bien installée avec 90 titres en dix-huit ans – ils sont numérotés, du n° 1 (Nadar) au n° 90 (Leonard Freed) –, monographiques pour la plupart, parfois thématiques, avec quelques best-sellers comme Doisneau et Cartier-Bresson (160 000 exemplaires), des textes de qualité et une gravure souvent irréprochable. Phaidon a donc imité leur principe éditorial : texte introductif par un spécialiste, images qui défilent, biographie à la

fin. Il manque, ici, une bibliographie et une liste d'expositions, mais en revanche chaque image est décrite ou commentée par le photographe ou par l'auteur du texte.

« Photo Poche » « expose » des images qui « parlent d'elles-mêmes » alors que Phaidon veut les faire « parler ». Les « Icons » de Taschen sont différents puisque chaque numéro est la réduction en poche (format, prix) d'un livre déjà existant. De plus la photographie n'est qu'un secteur abordé dans la collection à côté des beaux-arts, du design ou de l'érotisme, même si l'image joue partout un rôle essentiel.

La bataille commerciale pourrait se jouer à plusieurs niveaux. Le prix ? 60 F (9,15 €) (noir et blanc) et 65 F (9,91 €) (couleur) chez Nathan pour une bonne soixantaine de photos ; 52,50 F (8 €) chez Taschen pour 200 photos de formats variés ; 49 F (7,47 €) chez Phaidon, avec moins de photos mais un mélange noir et blanc et couleur.

Phaidon affiche surtout une politique commerciale agressive – vingt autres numéros sortiront d'ici à la fin 2001, soit quarante numéros en un an (le rythme de Nathan est plus calme). Les libraires qui souhaitent avoir les « 55 » sont obligés, durant les trois mois de période de lancement, d'acheter à Phaidon 120 ou 240 exemplaires représentant les vingt premiers numéros et non seulement les plus « porteurs ». Les livres devront être présentés ensemble sur un carrousel offert par l'éditeur. « *Si ces petits livres sont rangés sur une étagère, ils sont perdus* », explique Amanda Renshaw. Un journal périodique et gratuit de seize pages est lancé pour l'occasion, *55 Journal*, disponible dans les librairies ; son n° 1 présente les vingt premiers photographes et publie un entretien avec Mary Ellen Mark.

Phaidon comme Taschen restent discrets sur les tirages de chaque titre. Mais il est clair que la France n'est qu'une petite partie du terrain de bataille. Phaidon sort chaque « 55 » en trois versions (français,

anglais, allemand), dans les grands pays occidentaux plus le Japon. « *Photo Poche est inconnu chez les Anglo-Saxons* », affirme Amanda Renshaw. Faux, répond-on chez Nathan, où on affirme que 38 % des ventes sont réalisées dans les pays non francophones. Mais conscient que l'enjeu est mondial, Nathan lance des éditions étrangères de « Photo Poche », seul ou avec des coéditeurs, à partir de janvier 2002 : une douzaine de titres seront traduits en anglais, espagnol et italien pour mieux séduire les pays concernés.

Nathan, qui annonce des numéros consacrés à Renger Patzsch, Tabard, Bayard, Drtikol et Coburn, voit s'élever « une concurrence frontale » de Phaidon et reconnaît sa « puissance de frappe ». Mais l'éditeur français compte faire la différence « en maintenant un standard de qualité élevé », affirme Benoît Rivéro. Ce dernier rappelle que les « Photo Poche » sont régulièrement réactualisés au moment de leur réédition et qu'ils se vendent sur la durée – 25 000 exemplaires en moyenne au bout de cinq ans –, au gré de l'évolution de la notoriété et de l'actualité du photographe. Phaidon, au-delà du formidable « coup » mis en place, voudra-t-il installer sa collection sur le long terme ? « *Nous espérons avoir des centaines de titres dans quelques années* », répond Amanda Renshaw.

Michel Guerrin

e n b r e f

● **Les éditions Gallimard offrent** (dans la limite des stocks disponibles en librairie) pour 150 francs d'achat de livres de la collection « L'Imaginaire », un CD intitulé *L'Imaginaire à l'écoute de Louis-René Des Forêts* : l'occasion de saluer l'œuvre trop longtemps méconnue du poète disparu en décembre 2000, à l'âge de 82 ans. Le disque comporte un ensemble d'extraits de l'entretien réalisé avec Alain Veinstein et commentant ses écrits.

● **Espagne : Antonio Skarmeta en Espagne.** La maison d'édition espagnole, De ! bolsillo publiera, en mai, cinq titres du romancier chilien Antonio Skarmeta. La série sera inaugurée par *El Cartero de Neruda (Le Facteur de Neruda, Seuil, « Points Virgule »)*, inspiré de la vie du poète Pablo Neruda (1904-1973) et dont l'adaptation au cinéma, en 1994, a connu un succès mondial. Les œuvres de Skarmeta sélectionnées par la collection « Biblioteca de autor » (*La Insurrección, No pasó nada, Soñé que la nieve ardía* ainsi que *La Velocidad del amor*) reflètent la vie des années 1970 dans les villes du Chili, assiégées par les militaires. Les romans de Skarmeta, qui décrivent dans une langue enrichie d'expressions chiliennes, avec un impitoyable humour noir, les années de la dictature, font de cet écrivain l'un des plus importants du monde hispanique.

## Un résultat en demi-teinte

La collection « 55 » de Phaidon surprend par son design : des petits objets presque carrés, de 15,6 cm sur 13,6 cm, avec une couverture couleur sable un peu terne sur laquelle une image, souvent petite, est coincée en haut à gauche. Le nom de l'auteur, imprimé verticalement, est plus petit que celui de l'éditeur. Les textes vont trop près des bords. Quelques photos essentielles peuvent manquer pour des auteurs comme Atget ou Eugene Smith. Mais la volonté pédagogique est claire et séduisante : les photos sont présentées dans l'ordre chronologique afin de suivre l'évolution du photographe ; chaque photo est commentée, ce qui permet d'enrichir la lecture et la compréhension des images, même si parfois le contenu se limite à la description. En revanche, la qualité d'impression laisse à désirer, moins bonne que celle des « Photo Poche ». Les vingt premiers numéros sont Atget, Wynn Bullock, Joel Meyerowitz, Muybridge, Eugene Smith, Witkin, Tomatsu, Cameron, Goldblatt, Brady, Richards, Kertész, Lange, Moholy-Nagy, Goldin, Iturbide, Mary Ellen Mark, Model, Mikhailov et Fontcuberta. Des auteurs qui vont « du photojournalisme à la photo ancienne » et qui « ont marqué leur domaine, par le regard ou la technique », dit-on chez Phaidon. Le travail en couleur de Moholy-Nagy et la présence de Shomei Tomatsu sont les belles surprises d'une liste qui mêle monstres sacrés et noms qui ne sont sans doute pas essentiels à l'histoire de la photographie. Mais c'est sur le temps que se jugera « 55 ».

M. G.

# Le maître argentin du jeu de miroirs

## ROMANS

d'Adolfo Bioy Casares.

Sous la direction de Michel Lafon, traductions de Françoise-Marie Rosset, Armand Pierhal, Georgette Camille, André Gabastou, Eduardo Jiménez, Maria Inés Pavesi et Michel Lafon. Robert Laffont, « Bouquins », 840 p., 169 F (25,76 €). (Premières éditions : 1952-1995, dernier roman inédit.)

Dans le dernier roman, *Un autre monde*, que publia Adolfo Bioy Casares, un an avant de mourir, et qui est proposé, ici, en traduction inédite, en clôture du volume de son œuvre romanesque complète, un détail est représentatif de son rapport à la fiction. Le héros, Almagro, va partir en expédition intergalactique avec son amie Margarita. Bioy ne se soucie nullement de vraisemblance scientifique, mais, çà et là, donne des indications qu'on peut juger « réalistes ». Quel réalisme ? En l'occurrence, on suit le personnage dans un supermarché où il achète « six boîtes de biscuits secs dont j'ai oublié la marque ». Cette infime notation, qui fait surgir le « je » de l'auteur, un peu à la manière du « nous » du célèbre incipit de *Madame Bovary*, suggère un regard objectif d'observateur, qui joue comme la garantie logique de la narration.

Adolfo Bioy Casares restera dans l'histoire de la littérature argentine comme un maître du fantastique, parce qu'il est l'auteur d'un chef-d'œuvre, écrit à l'âge de vingt-six ans et devenu un phénomène littéraire : *L'invention de Morel*. Ce bref roman, d'une perfection que souligna dans une fameuse préface son ami Borges, ne pouvait qu'être un hommage ambigu à la grande littérature classique du XIX<sup>e</sup> siècle (Hawthorne, Poe, Stevenson, James) et à une certaine production romanesque divertissante, à lointaine connotation métaphysique (H. G. Wells). Tous les romans et nouvelles qui suivirent exploitèrent les mêmes thèmes : l'île, la solitude, les miroirs, les doubles, la persécution, le complot, les fantômes, la machination et surtout l'onirisme.

Vivant dans un pays de didacture, Bioy se servit de la liberté du genre fantastique pour dénoncer, à sa manière, l'angoisse que suscitait une situation politique de surveillance. Mais sa thématique obsessionnelle allait probablement plus loin. Il raconta souvent comment une expérience enfantine, consistant à découvrir son image démultipliée par un miroir à trois faces, fit éclater sa perception de la réalité. Le dialogue constant qu'entretenaient ses textes entre la vie quotidienne, diurne et le langage des rêves l'entraîne à des considérations sur l'expansion du temps et de l'espace, la répétitivité, le morcellement de la narration, les va-et-vient de l'humeur, la facilité avec laquelle on cède à l'illusion.

En 1940, Bioy Casares, fils de famille, héritier de propriétaires terriens qui



ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MATTIOTTI

Les huit romans d'Adolfo Bioy Casares (1914-1999), réunis pour la première fois, révèlent la cohérence d'un imaginaire dominé par les thèmes du double et de la solitude

exploitent les productions laitières de grands troupeaux, a déjà publié plusieurs livres (avec l'aide financière de son père) : il a tant été éreinté par la critique, qui lui reproche ses fantaisies narratives, qu'il reniera ces péchés de jeunesse. L'amitié avec Borges accroît ses exigences de rigueur et lui donne une confiance suffisante pour imaginer la machine infernale du savant Morel (initialement nommé Guerin), qui reproduit la réalité non seulement dans l'espace, mais dans le temps : la vie s'y nourrit de la mort. Le solitaire qui débarque sur l'île déserte va progressivement comprendre qu'il est la proie d'une illusion. Cette conscience est le point de départ d'une analyse de la fragilité de la perception humaine, mais aussi du besoin de céder à l'illusion.

**Au-delà du charme inhérent** à la narration onirique, le lecteur est séduit par la réflexion sur la fiction elle-même. Ce grand classique de la littérature fantastique sera souvent imité, bien qu'il ait été, lui-même, le pastiche de toute une littérature « insulaire », de Robinson au docteur Moreau. Bioy, qui a rencontré, en 1934, Silvina Ocampo (la sœur de Victoria, l'amie de Caillois), hésitera au fond toute sa vie entre l'absolu fantastique (tel que s'y attachera précisément Silvina, plus légère et farfelue, plus librement poétique dans ses contes et ses poèmes admirables) et la littérature de genre : son activité éditoriale, partagée avec Borges, le tournera vers la littérature policière et, contrairement à Borges qui se détache de la fiction proprement dite pour privilégier des textes érudits et réflexifs, consolidera son rapport à une narration strictement romanesque.

Michel Lafon, qui traduit *Un autre monde*, le roman inédit de ce recueil, explique, dans sa préface et dans les notices précédant chaque roman, l'évolution

à la fois difficile et cohérente de cette carrière, qui ne fut pas immédiatement reconnue, en dépit du succès jamais démenti de *L'invention de Morel*. Profondément angoissé, Bioy avait trouvé une solution romanesque pour évacuer son sentiment pathologique de solitude. Ses romans, assez rares – moins d'une dizaine en un demi-siècle –, certes accompagnés d'un très grand nombre de nouvelles, utilisent le filon fantastique, mais c'est pour exprimer, si l'on peut dire, un sentiment réaliste d'irréalité du monde.

Sur toutes les intrigues de ces romans, même sur les moins fantastiques, comme *Le Songe des héros* ou *Un champion fragile*, plane l'idée d'un demiurge moqueur auquel le narrateur et l'auteur ne parviennent jamais à se substituer. Mais c'est surtout dans son premier livre que Bioy pose clairement le problème : « N'est-il pas étonnant que l'invention ait léurré son propre inventeur ? Moi aussi, j'ai cru que les images vivaient ; mais notre situation n'était pas la même : Morel avait tout imaginé ; il avait assisté au développement de son œuvre et l'avait menée à son terme ; moi, je l'ai trouvée achevée, en train de fonctionner. »

Les récits de rêve abondent dans la fiction de Bioy. *Un autre monde* ou son plus grand succès public, *Journal de la guerre au cochon*, sont même entièrement construits sur le modèle onirique, avec plusieurs séquences de type buñuelien. Bien qu'il fût imprégné de littérature anglosaxonne et de poésie gauchesque (il y a une très belle citation de Martin Fierro dans son dernier livre), Bioy était inconsciemment proche du japonais Kôbô Abé, pour lequel le roman ne pouvait parler que le langage du rêve.

René de Ceccatty

## extra it

Je comprenais maintenant pourquoi, dans les romans, les fantômes d'ordinaire se plaignent. Les morts continuent leur existence au milieu des vivants. Il leur coûte de changer leurs habitudes, de renoncer au tabac, à leur prestige de violeurs de femmes. Je fus horrifié (mais ne me jouais-je pas la comédie à moi-même ?) à l'idée d'être invisible – horrifié à l'idée que Faustine, si proche, pût se trouver sur une autre planète (le nom de Faustine me rendit mélancolique) ; mais je suis mort, je suis hors d'atteinte (je verrai Faustine, je la verrai s'en aller et mes signaux, mes supplications, mes voies de fait ne l'atteindront pas) ; ces horribles solutions-là sont des espérances frustrées. Le maniement de ces idées me procurait une réelle euphorie. J'accumulai les preuves qui présentaient ma relation avec les intrus comme une relation entre êtres vivants sur des plans distincts. Une catastrophe avait pu fondre sur cette île dont les morts qui l'habitent (moi et les animaux) n'avaient pas eu conscience ; les intrus seraient arrivés par la suite.

*L'invention de Morel*, page 42.

## Fable cubaine

**FRESA Y CHOCOLATE**  
(El lobo, el bosque y el hombre nuevo)

de Senel Paz.  
Traduit de l'espagnol  
(Cuba)

par Marianne Millon,  
postface de la traductrice.  
Mille et une nuits,  
64 p., 45 F (6,86 €).  
(Inédit.)

**B**ien que plus commercial, le titre « français » (1) de ce court récit est moins facile à décrypter que l'original. Dans cette fable cubaine non-violente, le rôle de l'homme nouveau (« el hombre nuevo ») est dévolu au révolutionnaire, censé construire un monde de même qualité. Celui du loup (« el lobo ») est attribué à l'homosexuel, censé avancer à contre-courant. Le bois (« el bosque ») est ce qui les sépare mais dont ils peuvent sortir, l'un comme l'autre.

C'est donc d'une rencontre improbable qu'il s'agit, dans les rues de La Havane des années 1980, entre David, le militant – et narrateur –, et Diego, l'intellectuel. L'un représente la culture que l'autre voudrait acquérir, ce dernier ignore les attraits dont rêve le premier. C'est dans la transgression de leurs interdits respectifs qu'ils trouveront des terrains d'entente : les livres de Lezama, Cabrera, Vargas Llosa, Ibsen ou Lorca, les glaces à la fraise...

Bien qu'il soit loin d'avoir la portée du *Baiser de la femme araignée* (2), qui mettait en scène un couple semblable dans le huis-clos d'une cellule de prison argentine, ce récit est surprenant par la franchise aussi naïve que volontaire qui anime son narrateur. Les contradictions des personnages et de la société à laquelle ils appartiennent se manifestent d'autant mieux.

Jean-Louis Aragon

(1) Qui est en fait le titre de la version cinématographique, réalisée par le Cubain Tomas Gutierrez Alea d'après un scénario de l'auteur.

(2) Roman de l'Argentin Manuel Puig (Seuil).

# Trakl entre rêve et décadence

En perte de vue dès l'adolescence, le poète autrichien transcende, dans son œuvre, la vie et l'histoire

**POÈMES I**

de Georg Trakl.  
Traduction de l'allemand (Autriche)  
et présentation par Jacques Legrand.  
GF Flammarion, édition bilingue  
318 p., 51 F (7,77 €). (Inédit.)

**POÈMES II**

de Georg Trakl.  
Présentation par Adrien Finck  
et traduction par Jacques Legrand.  
GF Flammarion, édition bilingue  
346 p., 44 F (6,71 €).  
(Première édition : Aubier, 1993.)

**A**vec Georg Trakl, la tentation est grande d'abuser de la biographie et d'embarquer, sous un ciel de tempête, l'œuvre poétique sur le bateau des « poètes maudits ». C'est précisément à propos de Trakl que Heidegger posait, dans le bon sens, cette toujours lancinante question : « Une œuvre de poésie (Dichtung) et par suite toute grande œuvre d'art peut-elle et doit-elle être expliquée par la biographie ou n'est-ce pas plutôt l'œuvre qui rend possible une interprétation de la biographie qui emprunterait le bon chemin ? (1) » L'auteur d'*Être et Temps* fut d'ailleurs l'un des plus profonds commentateurs du « Dict » poétique de Trakl – dans *Acheminement vers la parole* (Gallimard, 1976) – tout en laissant le champ libre à d'autres interprétations, plus directement historiques.

Il est vrai cependant que le noir destin du poète autrichien, strié de tous les éclairs

de l'époque expressionniste (2), parle à l'imagination. Georg Trakl est né en février 1887 à Salzburg, dans une famille aisée. Relation d'amour et de haine, avec une mère froide, absente. Apprentissage du français auprès d'une gouvernante alsacienne. L'adolescence est vécue, par ce jeune homme à la fois vigoureux de corps et d'esprit fragile, comme l'entrée dans l'âge du mal. On cite ce mot : « Je ne suis qu'à moitié né. » Echec scolaire, révolte et attitude de provocation. Comme l'écrit Adrien Finck, l'existence de Trakl va désormais se placer dans le périmètre défini par une triade fatale : les drogues, l'alcool et l'inceste – avec la sœur cadette, Grete, qui sera la figure centrale et mystérieuse de la mythologie poétique de l'écrivain.

Sous le signe de cet amour « maudit » et des paradis artificiels, le poète va se manifester à partir de 1906. Trois ans plus tard, avant d'être reçu au magistère de pharmacie, il publie à Vienne son premier recueil (repris dans le volume I de la présente édition). Il fait la connaissance de Ludwig von Ficker, le grand ami et l'éditeur futur, d'Else Lasker-Schüller, et surtout de Karl Kraus, le premier sans doute qui reconnut son génie, et qu'il décrit sous les traits du « grand prêtre blanc de la vérité ». Des poèmes paraissent, grâce aux soins de von Ficker, dans la revue *Der Brenner*. La mort du père le place dans une situation matérielle difficile. En 1912, il s'engage dans l'armée comme pharmacien militaire. Grande instabilité. En août 1914, Trakl part pour le front de Galicie ; après une tentative de suicide, il séjourne

dans un hôpital à Cracovie. Le 3 novembre, il meurt d'une surdose de cocaïne.

Dans la poésie de Trakl, toutes ces circonstances, à la fois intimes et historiques, sont métamorphosées, élevées hors de la sphère de l'anecdote. Une symbolique complexe des éléments – l'eau en premier lieu – et des couleurs est élaborée. Victime de ce monde qui s'écroule, dans la décadence d'abord de l'Empire austro-hongrois puis dans les tranchées et le sang de la guerre, le poète se tient à la lisière d'un autre espace, rêvé celui-là : « Dans le cristal bleu/ Habite l'homme blême, joue appuyée à ses étoiles / Ou dans un sommeil pourpre il incline la tête. » D'une beauté presque miraculeuse, prophétique (même en traduction), la poésie de Trakl ne peut être rangée dans les seules limites de l'expressionnisme.

Après les traductions de Marc Petit et Jean-Claude Schneider (Gallimard, 1972 et « Poésie-Gallimard », 1990) et celles, partielles, de Gustave Roud (La Délirante, 1978) et Guille- vic (Obsidiane, 1986), l'édition due à A. Finck et J. Legrand avait paru chez Aubier en 1993. Elle est reprise ici dans le volume II, complétée par J. Legrand d'un premier volume inédit qui comprend des poèmes posthumes, des textes écartés et des variantes.

Patrick Kéchichian

(1) Lettre du 9 mai 1972 à J.-M. Palmier, reproduite dans la réédition de l'étude de ce dernier sur *Trakl* (Belfond).

(2) Signalons la réédition revue de l'anthologie bilingue de Lionel Richard sur les *Expressionnistes allemands* (éd. Complexe, 358 p., 139 F [21,19 €]).

## Vagues intimes

Des nouvelles inédites de Yasushi Inoué, inégalable dans l'émotion à la fois discrète et violente

**PLUIE D'ORAGE**

(Raiu)  
de Yasushi Inoué.  
Traduit du japonais par Tadahiro Oku  
et Jean-François Laffont.  
Stock, « La Cosmopolite »,  
234 p., 70 F (10,67 €). (Inédit.)

**L'**œuvre amplement traduite de Yasushi Inoué ne se réduit pas à *Fusil de chasse*, auquel il doit pourtant sa notoriété en France. Son inspiration et la forme qu'il lui donna dans ses romans et très nombreuses nouvelles étaient variées : ouvrages historiques, nourris de sa culture chinoise et d'un séjour qu'il fit en Chine, portraits de grandes figures de l'histoire japonaise, récits autobiographiques et fictions destinés à un plus large public, d'une facture plus hâtive, cédant à la facilité.

Mais c'est assurément dans le ton intimiste qu'Inoué est insurpassable. Moins carré que Kawabata, moins provocant que Tanizaki, il savait mieux que tout autre user de l'art de la litote pour faire naître

chez le lecteur une émotion à la fois discrète et violente. Cette palette très riche apparaît dans le recueil de nouvelles inédites que proposent Tadahiro Oku et Jean-François Laffont.

Les traducteurs ont choisi des textes de très grande qualité, appartenant aux diverses veines de l'auteur : un texte « chinois », « La Route du nord », un portrait historique du maître de thé, auquel il consacra plus tard un livre entier, « La Mort de Rikyu », un récit culturel et érudit, « Les Shikkosons », et quatre histoires modernes et retenues où éclatent la profondeur psychologique et le raffinement de l'écrivain. Notamment dans « La Tombe de l'ami », dont le narrateur tente de percer le secret d'un compagnon de guerre, mort au front, en allant se recueillir dans son village natal, et dans « Sous la glace », dont l'héroïne est une toute petite fille mal aimée. Kikue observe en silence la dérive de son père, médecin des mines, qui s'est remarié avec une mégère et qui a une liaison avec une jeune femme douce, dans une ville voisine. L'enfant est le témoin

forcé de cet amour qui contraste avec la dureté de sa marâtre et de ses demi-sœurs. Quand le médecin finit par abandonner sa famille pour fuir avec sa maîtresse, la fillette entrevoit le tragique destin du couple illégitime, qui en effet choisit la mort, dans la neige. Inoué traduit de manière incomparable le sentiment, presque surnaturel, de l'enfant, qui est en communication avec des mystères qui la dépassent.

« La Vague » fait aussi partie des plus grandes réussites de ce recueil très homogène : en quelques pages, Inoué décrit la violence, l'inconscience, la solitude de l'amour. Il privilégie, comme dans ses plus grands romans, le tourment intérieur et refoulé ou le non-dit sur les affrontements directs, allant même, comme dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, jusqu'à l'impossibilité de toute communication.

R. de C.

★ Signalons la réédition d'*Une voix dans la nuit* (traduit du japonais par Catherine Ancelot, *Le Serpent à plumes*, « Motifs », 330 p., 47 F [17,17 €]).

# Rocambolesque Corcoran

Le roman plein de péripéties loufoques et picaresques d'Alfred Assolant : à (re)découvrir

**LES AVENTURES  
DU CAPITAINE CORCORAN**  
d'Alfred Assolant.

Ed. Joëlle Losfeld, « Arcanes »,  
2 tomes, 208 et 216 p.,  
56 F ( 8,54 €) chacun.

Nous voilà dans l'univers des bibliothèques où les volumes qui enchantèrent grands-pères et pères n'attirent qu'une infime couche de poussière sur leurs reliures de rouge et d'or ; au panthéon des romans d'aventures susceptibles de distraire des générations de grands enfants, les exploits (« merveilleux mais authentiques ») du sieur Corcoran voisinent avec les volumes de Jules Verne, un zeste de célébrité en moins et un brin d'humour en plus. Alfred Assolant les édita pour la première fois dans la « Bibliothèque rose » de chez Hachette en 1867, agrémentés de gravures d'Alphonse de Neuville qui pouvaient prétendre rivaliser avec les illustrations des collections Hetzel.

Qui était donc cet homme ignoré des dictionnaires ou des encyclopédies qui ne doit sa (petite) gloire posthume qu'à ce titre affichant une douce résistance à se prendre au sérieux ? Un diplômé de l'École normale supérieure, promis à l'enseignement, qui se consacre à une édition savante des *Morceaux choisis de Pline l'Ancien* avant d'abandonner le professorat, de filer en voyage aux États-Unis et de donner à *La Revue des deux Mondes* quelques nouvelles retraçant des *Scènes de la vie*

américaine. Parallèlement, Alfred Assolant se découvre une fibre polémiste, et s'attire quelques désagréments à afficher ses opinions républicaines sous l'Empire. Il signe quelques brochures contestataires, s'engage en politique. Se porte candidat à l'Académie française en 1878. Autant d'échecs, qui le ramènent au journalisme et au roman, historique (*La Mort de Roland, fantaisie épique*, en 1860, *Les Mémoires de Gaston Phébus*, en 1866) ou d'aventures (*Plantagenet, Montluc le Rouge, Le Plus Hardi des gueux, L'Aventurier*). Autant de titres aujourd'hui oubliés, catalogués « pour la jeunesse », qui ne l'empêcheront pas de mourir dans l'anonymat en 1896.

Corcoran est digne d'Assolant : il manie l'ironie plus ostensiblement encore qu'Alexandre Dumas ou Gaston Leroux. Qu'on en juge par la description d'une séance à l'Académie des sciences de Lyon où son héros fait irruption une après-midi d'automne 1856 : les savants dorment, « unanimement », terrassés par le rapport des travaux d'un certain docteur Schwartz sur « l'empreinte que laisse dans la poussière la patte gauche d'une araignée qui n'a pas déjeuné ». Ce jour-là, l'Académie échappe à l'assoupissement irrémédiable en lançant un appel de candidatures : elle promet 100 000 francs à qui sera capable de lui ramener le Gouroukarantâ, premier livre sacré des Hindous.

C'est le fameux capitaine Corcoran, un intrépide jeune homme natif de Saint-Malo, dont le bisaïeul était l'oncle du père de Surcouf, qui se voit confier la mission

impossible. Né une canne à pêche à la main, Corcoran, qui a traqué la baleine dans le détroit de Béring, exporté du vin de Bordeaux sous les tropiques et résisté à une attaque de pirates, est flanqué d'une adorable compagne : Louison, tigresse royale qu'il a libéré des crocs d'un crocodile en Malaisie en un épisode digne des aventures de Gedéon.

Avec l'aide du prince Holkar, qu'il a sauvé d'un complot, et de sa fille Sita, dont il tombe amoureux fou, Corcoran (aux « habits couverts de poussière » et cheveux « entortillés l'un dans l'autre comme les phrases d'un roman de Balzac ») participe à une chasse au rhinocéros, défie un régiment de hussards anglais, découvre les carresses du chat à neuf queues (le fouet) et devient maharadja du pays des Mahrattes. L'intrépide Louison et quelques autres animaux majestueux occupent une place de choix dans ce récit pittoresque et exotique, et le narrateur leur rend hommage : ces nobles créatures sont à ses yeux plus illustres que « les marquis, les comtes, les ducs, les archiducs et les grands-ducs dont le monde est rempli et comme encombré ». Ses héros à lui « ne marchent pas précédés de tambours et de trompettes ». Au-delà de ses tics picaresques et de la distance amusée avec laquelle il tisse son histoire aux « révélations inattendues », Assolant glisse un discours engagé, anticolonialiste, assez daté mais sans ambiguïté, un livre d'éducation pour le respect des peuples à l'attention des jeunes de bonne volonté.

Jean-Luc Douin

# Une passion fixe

**JOURNAL AMOUREUX**  
de Dominique Rolin.  
Gallimard, « Folio »,  
138 p., 19 F (2,90 €).  
(Première édition :  
Gallimard 1999).

En 1958, elle est une romancière reconnue qui porte avec élégance ses quarante-cinq ans et le deuil de son mari sculpteur. Lui, est un « étrange oiseau » venu du Sud-Ouest qui, à vingt-deux ans, vient de publier un premier roman très remarqué. Après un dîner où ils se sont rencontrés, il lui fait part de son désir de la revoir car « il n'aime pas les choses inabouties ». Jim, comme le nomme Dominique Rolin, vient d'entrer dans sa vie et dans son cœur. Plus de quarante ans après, il demeure cette « révélation clandestine », ce centre de gravité léger et joyeux de son existence. Et, pour ceux qui sont restés fidèles à l'auteur du *Souffle*, Jim est devenue une silhouette familière dessinée ici avec une netteté et une précision minutieuse. Inédite. Comme cette passion dont ce *Journal amoureux*, drôle et émouvant, lucide et grave, est l'écho.

Echo sensible d'un bonheur entretenu dans le plaisir de rituels immuables, faits de nuits et de rêves, de vin, de musique et de rires, de séjours à Venise, d'absences et de silences ; écho d'un amour clandestin patiemment construit envers et contre tout. Contre les préjugés et les contingences sociales ; contre les « ratés du divin » plein de haine à l'égard d'un jeune écrivain trop brillant, d'un « franc-tireur » ; contre soi-même quand la jalousie menace d'aliéner l'autre, ou encore lorsque les fantômes du passé viennent perturber la narratrice. Mais Jim est l'allié majeur dans ces combats, l'« aimé » qui soutient et aide à lutter pied à pied, mot à mot pour vaincre les peurs et les angoisses. Pour subvertir le Temps, le dompter encore et toujours. Et continuer d'écrire en toutes lettres une histoire d'amour et d'écriture. Unique.

Edgar Reichmann

Christine Rousseau

# Naufrage à Sarajevo

Avec ses contes cruels, Ivo Andric dresse la chronique des Balkans et de leurs fantômes

**TITANIC ET AUTRES CONTES  
JUIFS DE BOSNIE**  
(Bife Titanic)

d'Ivo Andric.  
Traduit du serbo-croate par Jean Descat,  
postface de Radivoja Konstantinovic.  
Le Serpent à plumes, « Motifs »,  
200 p., 42 F (6,40 €).

Ce n'est pas le transatlantique célèbre qui a inspiré le récit qui donne le titre du recueil d'Ivo Andric, mais un autre naufrage, celui d'une humanité laissée-pour-compte face à l'inhumanité absolue, triomphante, dans le décor hallucinant d'un bar sordide, le Titanic, en Bosnie. Andric (1892-1975), prix Nobel en 1961, demeure le maître de la nouvelle, art délicat entre tous : avec quelques mots, il esquisse un paysage, des portraits, une atmosphère qui marquent durablement le lecteur. Ainsi la description du troquet à la périphérie de Sarajevo : c'est entre ses murs lépreux qu'allaient se rencontrer, après l'invasion de la Yougoslavie par l'armée na-

zie, les deux protagonistes de ce petit chef-d'œuvre, Mento Papo, le bistrotier juif sépharade, et Stéphane Kovitch, l'oustachi d'opérette. Le premier est un bouffon alcoolique rejeté par sa communauté en raison de ses mœurs impies, le second, pauvre hère velléitaire que personne, pas même les siens, ne prend au sérieux, n'a pas les moyens de sa férocité potentielle.

Lors des premières mesures antijuives à Sarajevo, Kovitch fait irruption chez Mento pour lui dérober son argent, inexistant, car le patron de la misérable bicoque a été abandonné par tous ses amis et débiteurs, et même par sa maîtresse catholique. Mento tente de convaincre l'oustachi de sa pauvreté : « Il parlait avec toute l'ardeur que peuvent susciter la peur de la souffrance et de la mort. » Hélas, ce bavardage produira l'effet contraire à celui escompté. Le fasciste, bien que chétif et irrésolu, s'estimant lésé dans sa dignité par le délire confus du juif, finira quand même par l'assassiner. Cette cruauté, son caractère contagieux, sont également illustrés dans « Enfants » : plusieurs écoliers invi-

tent un timide à les rejoindre pour « battre les juifs », et cela d'une manière aussi naturelle que taper le ballon ou aller à la chasse aux papillons.

Avec ces nouvelles et d'autres textes évoquant le judaïsme balkanique, en majorité sépharade, depuis l'occupation autrichienne (1878) jusqu'à l'entre-deux-guerres et la Shoah, Ivo Andric tient la chronique d'une minorité paisible aujourd'hui disparue, marchands coiffés de hauts fez et boutiquiers courbés, riches et pauvres, révolutionnaires ou tenants de la tradition. Tous ces Atias, Calderon et autres Finzi devaient finir éparpillés entre les camps de la mort, alors que leur véritable patrie demeurerait le vieil espagnol enrichi d'apports slaves et turcs. « L'humanité, si elle veut mériter ce nom, écrit Andric dans le texte qui ouvre le recueil, doit organiser en commun sa défense contre tous les crimes internationaux, dresser un barrage sûr et châtier tous les meurtriers des hommes et des peuples. » Voilà qui semble fait aujourd'hui.



l i v r a i s o n s

● **LE NUMÉRO 10**, de Joseph Bialot

Et voilà encore une confirmation du dicton selon lequel c'est dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe. Joseph Bialot, né en 1923, n'est pas vraiment un débutant. Son premier roman, *Le Salon du prêt-à-saigner*, en 1978 est d'emblée devenu un classique. Et depuis Bialot ne cesse de surprendre. En 1989, il a commencé une série consacrée au policier Valentin Welsh et à Loup son ancien patron qui porte cagoule depuis qu'il a été défiguré par une lampe à souder. *Le Numéro 10*, troisième épisode de la série, peine un peu à démarrer. L'histoire d'une enseignante qui, pour les beaux yeux d'un Allemand rencontré aux Baléares, s'est lancée dans le trafic de diamants, et celle d'un marionnettiste fou qui, sortant de l'asile, se penche à coups de couteau sur son passé ont un peu de mal à se rejoindre. Mais une fois la fusion réussie, quel festival ! Un théâtre sanglant sur le thème des dix plaies d'Égypte où les cadavres s'accumulent comme des pantins désarticulés. Voilà un « roman-mystère » qui n'a rien à envier aux thrillers américains avec, en prime, une bonne dose d'humour et l'humanité de quelqu'un qui connaît la vie. (Seuil, « Points policier », 290 p., cat. 8, 39 F [5,95 €]. Inédit.)

● **ŒIL-DE-DIEU**, de Franz Hellens

On connaît les conséquences curieuses que la lecture systématique des romans de chevalerie eut sur un certain Don Quichotte, alors méfiez-vous, lecteurs passionnés de romans policiers, semblables mésaventures pourraient bien vous arriver. C'est l'idée amusante sur laquelle Franz Hellens bâtit *Œil-de-Dieu* ou les mésaventures d'un modeste employé de banque du nord de la France qui perd la boule pour avoir abusé de ces livres où des détectives surdoués débrouillent bien mieux que la police les affaires les plus complexes. Enrichi par un héritage inattendu, François Puissant va enfin pouvoir se livrer à sa marotte et se rendre à Paris, nanti du surnom d'Œil-de-Dieu pour déjouer tous les complots qui menacent la terre entière. Le roi des enquêteurs va combattre bien des moulins à vent et tomber dans les pièges les plus grossiers avec des gesticulations comiques qui semblent directement héritées de Charlie Chaplin. Paru en 1925, le livre suscita l'admiration de Vladimir Nabokov qui paraît s'en être inspiré dans *La Défense Loujine*. (Labor, Espace Nord, 420 p., 74 F [11, 28 €].)

● **TROIS PETITES MORTES**, de Jean-Paul Nozière

Chercher un squelette dans l'ossuaire de Douaumont, c'est un travail de tout repos pour un enquêteur. Mais Slimane va rapidement être détourné de la mission que lui a confié sa mère – retrouver la tombe de son arrière-grand-père mort pour la France à Verdun – en tombant non sur un os mais sur un mur couvert de graffitis vengeurs : une sombre histoire de pédophiles et de fillettes assassinées. Déjà un Arabe qui veut se faire passer pour un flic et bivouaque sur le parking d'un cimetière militaire, ça fait désordre mais si en plus il s'avise de tomber amoureux de la veuve du pédophile qui s'est suicidé sans pour autant tarir la vindicte populaire, ça promet de sérieuses embrouilles. La quatrième enquête de Slimane, cinéphile et grand amateur de vélo, ne pouvait trouver un meilleur cadre que l'étendue infinie des tombes des poilus. (Seuil, « Points policier », 312 p., 42 F [6,40 €]. Inédit.)

● **LE DON DU SANG**, de Francis Zamponi

Petit-fils de harki, Nourredine est employé par la police de Montpellier en tant qu'adjoint de sécurité. Quand il se retrouve accusé de trafic de stupéfiants on peut se demander s'il joue effectivement les ripoux ou s'il est victime d'un complot organisé par sa hiérarchie. Paul Nivelles, le journaliste parisien qui enquête sur l'affaire se retrouve en terrain miné dans cette affaire hantée par les séquelles de la guerre d'Algérie mais il dispose d'un atout important qu'il partage manifestement avec l'auteur : une connaissance intime des rouages de la police. (Babel noir, 202 p., 45 F [6,86 €]. Inédit.)

● **RAMDAM À MAHĀBALIPURAM**, de Sarah Dars

Qui pourrait bien en vouloir à Sumitra, vendeuse de souvenirs sur la plage touristique de Mahābalipuram ? Elle est si discrète que personne ne la remarque et que Doc, le brahmane féru de musique indienne et d'arts martiaux ne s'est même pas aperçu qu'elle le couvait d'un regard amoureux. Avec son ami Arjun, lui aussi médecin à Madras, il va mener une enquête délicate et découvrir le passé trouble de Sumitra. Troisième roman de Sarah Dars qui évoque l'Inde du Sud avec un sens du détail très fouillé et campe des personnages particulièrement attachants. (Picquier poche, 224 p., 42 F [6,40 €]. Inédit.)

# La patience selon Anne Perry

## Deux inédits d'une reine de l'intrigue historique

**LA MARQUE DE CAÏN**

(**Cain, his brother**)

d'Anne Perry.

Traduit de l'anglais par Elisabeth Kern.

Grands détectives. 10/18.

448 p., 55 F (8,38 €).

(Inédit.)

**SILENCE À HANOVER CLOSE**

(**Silence in Hanover Close**)

d'Anne Perry.

Traduit de l'anglais

par Anne-Marie Carrière.

Grands détectives. 10/18.

380 p., 50 F (7,62 €). (Inédit.)

Anne Perry a un secret. Elle est capable de conférer au roman policier historique une véritable profondeur humaine. Le moins que le lecteur puisse attendre de ce genre de livres, c'est la perfection du décor et la fidélité à l'esprit d'une époque. Sur ce point, Anne Perry est irréprochable. Dans les deux séries qui l'ont rendue célèbre, celle de Charlotte et Thomas Pitt et celle de William Monk, elle fait revivre à la perfection l'Angleterre victorienne, jouant de cette double approche pour multiplier les points de vue. L'inspecteur Thomas Pitt est un policier londonien, issu des classes populaires, sa femme Charlotte est originaire de la haute bourgeoisie, ce qui lui permet d'avoir accès à un monde que Thomas ne fréquente pas. Depuis *L'Etrangleur de Cater Street*, son premier roman, Anne Perry a poursuivi avec succès cette série dont neuf volumes ont été traduits en français. *Silence à Hanover Close* est le dernier en date. « J'ai attendu dix-huit ans pour être publiée en France, mais c'est là que j'ai été le mieux accueillie. C'était un long voyage mais cela en valait la peine. » Si les enquêtes de Charlotte et Thomas Pitt explorent les aspects sociaux et politiques de la période victorienne, celles de Monk s'attachent davantage à des questions médicales et légales avec le but avoué d'analyser la question de la responsabilité. Car Monk est amnésique et s'applique autant à réfléchir sur son propre passé qu'à dévoiler la culpabilité d'autrui. « Le roman policier commence toujours par le chaos et l'intrigue doit peu à peu révéler où se trouve l'erreur ou la culpabilité de chacun. Mais quand on est menacé par la peur, par la crainte de voir dévoiler ses secrets, peut-on être sincère, peut-on faire preuve de compassion ? Dans l'épreuve on peut découvrir en soi comme chez les autres une force ou une faiblesse que l'on ne soupçonnait pas. »

Née en 1938, en Angleterre, Anne Perry a passé une partie de son adolescence en Nouvelle-Zélande. Des raisons de santé avaient motivé ce changement de climat mais ces années de jeunesse furent particulièrement mouvementées puisque Anne Perry et sa meilleure amie furent condamnées pour l'assassinat de la mère de son amie. En 1994, un film *Heavenly Creatures* fut même tiré de cette histoire. Anne Perry n'a pas vu le film et quand on lui demande si les événements de son adolescence ont influé sur sa décision d'écrire des romans

policiers, elle s'en défend. Ce sont plutôt les circonstances qui en ont décidé. Elle a toujours voulu écrire mais son premier livre, *Come Armageddon*, n'avait retenu l'attention d'aucun éditeur. Elle vient seulement maintenant d'en retravailler le manuscrit et l'a publié comme la suite de *Tathea*, qu'elle qualifie de « voyage spirituel ». Si elle est aujourd'hui considérée, depuis la mort d'Ellis Peters, comme la reine incontestée du roman policier historique, elle ne s'est pas cantonnée à la période victorienne et a publié de nombreuses nouvelles et même un roman policier qui se déroule à Paris pendant la Révolution et dont une des victimes n'est autre que Louis XVI en personne... Elle publie même, chaque mois, une sorte de billet spirituel intitulé *A letter from the Highlands* pour le site internet de l'Eglise de Jésus-Christ des saints des derniers jours, dont elle fait partie.

**Est-ce d'avoir connu la prison** pendant l'adolescence qui lui donne cette inquiétude métaphysique, cette volonté acharnée de revenir sans cesse au problème de la culpabilité, de la responsabilité ? On ne peut s'empêcher de penser que ses romans y gagnent une dimension qui en fait bien plus que de simples jeux littéraires. Il y a chez Anne Perry une sorte de fêlure fertile qui, au-delà des intrigues impeccables et du rendu parfait de l'atmosphère victorienne, leste ses romans d'une angoisse poignante. Dans *La Marque de Caïn*, elle imagine le destin de deux frères jumeaux, Angus et Caleb, orphelins recueillis par un parent de la haute société. Bien qu'ils aient reçu la même éducation, ils sont aussi différents que des frères peuvent l'être. Angus est un homme d'affaire prospère, heureux en mariage et jouissant de la considération générale, Caleb est un voyou qui cherche à profiter de la réussite de son frère. Lorsque Angus disparaît, les soupçons se portent immédiatement sur Caleb. La vérité que Monk parvient à reconstituer au terme d'une enquête fertile en surprises est évidemment plus complexe et prouve qu'il ne faut jamais se fier aux apparences. Au lieu de l'histoire classique des frères ennemis on découvre l'enfer intime d'« un homme divisé, en proie à la terreur permanente d'une sombre part de lui-même qu'il ne connaissait pas ».

Pas étonnant qu'Anne Perry, quand on lui demande quels sont ses auteurs préférés, cite avant même Conan Doyle, Reginald Hill ou Chesterton les légendes grecques et Dante. Avec toutefois une mention spéciale pour un roman français qu'elle a lu dans sa jeunesse, *Le Comte de Monte Cristo*, « pas à cause du thème de la vengeance, mais pour celui du courage et de la patience ». Et aujourd'hui encore, avant de regagner sa maison en Ecosse où elle va se plonger avec délices dans la rédaction du treizième épisode des aventures de William Monk, elle est capable d'en citer de mémoire les dernières lignes : « Mon ami, dit Valentine, le comte ne vient-il pas de nous dire que l'humaine sagesse était tout entière dans ces deux mots : attendre et espérer. »

Gérard Meudal

# Magie grecque

Graham Joyce, magistral dans un intrigant récit d'initiation

## RÊVES ÉGARÉS (House of the Lost Dreams)

de Graham Joyce.  
Pocket, « Terreur »,  
376 p., 41 F (6,25 €).  
(Inédit.)

On le sait depuis *L'Intercepteur de cauchemar* et *Indigo*, Graham Joyce est l'un des maîtres les plus accomplis de la littérature fantastique contemporaine, aux côtés d'un Jonathan Carroll avec qui il partage un certain nombre de points communs : la qualité de l'écriture, la sûreté du style, l'originalité de l'univers fantastique...

Patrice Duvic et David Camus, qui dirigent la collection « Terreur » en accordant une belle place à ces écrivains singuliers œuvrant sur des territoires très éloignés des standards du roman d'horreur, viennent de faire paraître le roman de Graham Joyce qui occupe dans son œuvre la position la plus excentrique. Publié en 1993, entre *Sorcière, ma sœur* et *Requiem*, deux ouvrages qui ont obtenu le British Fantasy Award, *Rêves égarés* appartient plus au registre du réalisme magique qu'à celui du fantastique proprement dit, quoique celui-ci ne soit jamais très éloigné et qu'il affleure souvent, par petites touches, pour s'évanouir aussitôt comme un fantôme, en laissant subsister une aura tenace d'étrangeté. Pourtant, on peut résumer l'intrigue du roman de façon très simple et très plate-

ment réaliste. Las de sa vie factice à Londres, un couple d'Anglais, Kim et Mike, s'installe dans un pays étranger. A l'occasion de la visite de deux de leurs amis les plus proches, Kim découvre que Mike l'a trompée. La révélation de cet adultère entraîne la dégradation du couple et compromet son échappée belle vers cet horizon neuf. Mais la décrire ainsi, c'est réduire l'œuvre à l'anecdote, à son seul canevas, c'est n'en privilégier que l'axe psychologique et comportemental, c'est la priver de toutes les dimensions qui la rendent fascinante. Car ce dont elle nous entretient, c'est bien moins de l'évolution d'un couple en crise que des mystères de toute nature qui fondent une existence... Pour tout dire, *Rêves égarés* est l'histoire d'une confrontation à la magie. Magie d'un paysage d'abord, car ce pays étranger, c'est la Grèce et, mieux encore, une de ces îles grecques suspendues entre mer et soleil, Mavros, où Kim et Mike trouvent asile dans une maison sans eau et sans électricité qui tient d'une précédente occupante germanique son nom intrigant : *Haus der verlorenen Träume*. La maison des rêves perdus : autant dire un lieu maudit, mais dont le maléfice ne se dévoile que de façon si équivoque, si diffuse, qu'il est toujours mis en balance avec la magnificence du site et le caractère intemporel et insouciant de la vie qu'on y mène.

Magie d'un terroir ensuite, où une très antique histoire a laissé des empreintes si visibles qu'on est tenté, à l'instar de Mike, d'y rechercher les traces de personnages mythologiques comme Orphée, au risque d'influer sur le réel à la manière d'un oracle, ou

d'y faire des rencontres dangereuses, tel ce saint cauchemardesque aux souliers de métal, qui vient, de façon récurrente, rappeler la violence d'une certaine imagerie religieuse. Magie d'un peuple enfin qui entretient avec le temps – le temps de l'Histoire aussi bien que le temps qui passe – des rapports bien différents des nôtres, et dont le mode de vie est empreint d'une sorte de sérénité languide. Ce qui n'empêche pas les passions de s'y déchaîner de façon résolument volcanique, ainsi que le dévoile au lecteur l'histoire lentement divulguée de la maison des rêves perdus et de sa trop belle et trop libre habitante...

Graham Joyce a su faire de cette destination touristique, dégagée apparemment de tout mystère, une contrée insolite dont on ne pénètre pas si aisément les arcanes, et nous faire percevoir, derrière la façade d'un exotisme qui ne doit rien, ou si peu, aux clichés d'un certain folklore, « les échos d'un monde de miracles ». Il témoigne ainsi d'un pénétrant regard d'écrivain capable de transmuter un décor et de le peupler avec intensité.

**Mais il n'y a pas de magie** sans magicien. Celui de *Rêves égarés* s'appelle Manoussos. C'est un simple berger, qui possède certains dons de vision très particuliers et certaines connaissances, transmises de génération en génération, dont il fera usage pour tirer Mike de son état manifeste d'égaré. Un état qui se traduit aussi bien par ses crises de somnambulisme que par sa façon de faire face au traumatisme engendré par la révélation de sa liaison adultère (ainsi le titre français qui joue sur le double sens du mot égaré se justifie-t-il). Manoussos, qui a pris le couple en affection, convaincra l'Anglais de se soumettre à un apprentissage doublé d'un rituel purificateur, et d'affronter une épreuve ou plutôt une série d'épreuves pendant laquelle les hallucinations et les mirages se mêleront inextricablement au réel, tout au long d'un parcours rédempteur et symbolique.

Pour reconquérir son Eurydice, Mike devra, comme Orphée, mais de manière toute métaphorique, descendre aux Enfers et renaître. D'autres épisodes du roman renvoient eux aussi à la mythologie grecque. Comment ne pas trouver comme un écho du sort d'Orphée déchiqueté par les Ménades dans le terrible secret de la maison des rêves perdus ?

« *Ce qui me fascine, c'est cet état de l'esprit où la peur est rejointe par un espèce d'émerveillement, de dépassement de soi, par un sens quasi religieux du miracle, par un sentiment de malaise, par le questionnement et la recherche de soi* », a confié Graham Joyce à notre confrère Jean-Claude Vantroyen (1). *Rêves égarés* est la parfaite illustration de ces propos : l'histoire d'un couple en desherence, sublimée par le recours poétique à tous les subterfuges de l'imaginaire mais aussi par la figure charismatique d'un « *raccommodeur de destins* ».

Jacques Baudou

(1) Entretien avec Graham Joyce (*Le Soir*, 18 avril 2001).

## livraisons

### ● BIFROST n° 22

C'est à l'un des grands auteurs de l'âge d'or campbellien de la science-fiction américaine qu'est dédié ce numéro de *Bifrost*, revue très irrégulière mais qui, sous la direction de Pierre-Paul Durastanti, s'est littéralement surpassée pour célébrer l'auteur de *Demain les chiens*, Clifford D. Simak. Robert Silverberg le décrit, dans un article traduit pour cet ensemble, comme « *un homme bienveillant et aimable, foncièrement agréable* », ce qui transparaît dans son œuvre à la tenace fragrance bucolique. Le dossier comporte une bibliographie, un entretien passionnant avec Simak, un guide de lecture, des articles sur l'auteur et ses œuvres, mais surtout il s'ouvre par une suite de quatre nouvelles inédites en France : une percutante histoire d'*aliens*, une merveilleuse variation sur le voyage dans le temps traitée en demi-teinte (ce qui renforce son impact émotionnel), un texte traitant de la création artistique dans une perspective quasiment mystique et une nouvelle publiée originellement dans une anthologie de l'horreur, où Simak se révèle capable de faire surgir la peur de façon magistrale d'un terreau en apparence anodin. Quatre excellents exemples d'un talent de nouvelliste plus divers qu'il ne semble de prime abord, quatre occasions de renouer avec cet écrivain majeur, dont la petite musique continue d'enchanter... (Éditions du Béliat, 6, rue Charles-Lefebvre, 77210 Avon-Fontainebleau, 194 p., 65 F [9,91 €].)

### ● LE PAVILLON MAUDIT, de Denis Labbé

Sur le thème de la maison frappée d'une malédiction, Denis Labbé a tissé une intrigue fantastique très classique au final ambigu, dont le héros est un adolescent de quinze ans amateur de hard rock ; petite touche moderniste dans un univers de fiction plutôt traditionnel. A cette tradition justement appartient le personnage du vieux conteur qui connaît tout des événements ayant amené la malédiction, tout aussi des évangiles du diable et des pentacles, tout des herbes capables de dénouer les sorts et les conjurations. Si l'auteur ne divulgue pas le nom de ce sage, il dévoile toutefois son prénom : Claude. Ce qui ne laisse guère de doute quant à l'identité de celui qui a inspiré cet érudit en magie : il s'agit de Claude Seignolles, bien sûr. Cet hommage à peine voilé donne un petit charme supplémentaire à une histoire qui ne fait pas outre mesure profession d'originalité. (Syros, « Chauve-souris », 96 p., 32 F [4,88 €].)

### ● NEVERWHERE, de Neil Gaiman

Premier roman solo traduit en France de ce scénariste réputé de bande dessinée, *Neverwhere* est à l'origine un scénario de feuilleton TV pour la BBC. Déçu par la pauvreté de la mise en images, le scénariste s'est mué en romancier afin de donner toutes ses dimensions à l'histoire qu'il avait imaginée, si magnifique et si baroque que le lecteur n'a aucun mal à comprendre pourquoi Gaiman ne s'est pas résolu à abandonner cet univers de *fantasy* à sa plate illustration télévisée. *Neverwhere* nous entraîne dans un Londres dédoublé où, à la ville réelle, se superpose une ville magique, labyrinthique, souterraine, peuplée de personnages forts en gueule, hauts en couleur, aux pouvoirs étonnants. Et allant d'un Londres à l'autre, au fil d'une intrigue endiablée, un jeune homme qui, au terme de cette aventure déjantée décidera qu'il ne tient pas à « *être sain d'esprit* ». Eblouissant ! (Traduit de l'anglais par Patrick Marcel, « J'ai lu fantastique », 352 p., 41 F [6,25 €].)

### ● JE SUIS UNE LÉGENDE, de Richard Matheson

Voici réédité (sous une hideuse couverture) l'un des ouvrages les plus marquants publiés dans la collection « Présence du futur », qui était alors toute jeune. Malgré ses presque cinquante années, le roman n'a rien perdu de son pouvoir de fascination, ni de sa force dérangeante. Sans doute parce que l'idée qui sous-tend l'intrigue est, dans sa simplicité (encore fallait-il y penser !), d'une prodigieuse efficacité romanesque. Richard Matheson y a inversé les données du thème vampirique tout en le faisant passer du mode fantastique à celui de la science-fiction. Le vampire n'y est plus le monstre dissimulé dans une population humaine d'une parfaite normalité. C'est l'homme normal qui se retrouve, en survivant solitaire, dans un monde peuplé de mutants vampires... Au terme du douloureux cauchemar qu'il aura vécu, Robert Neville, le dernier représentant de la « vieille race », aura une pensée : celle que l'auteur a choisie comme titre de son roman. A ce moment-là – c'est l'ultime phrase du livre – l'inversion est totale, complète. Et Richard Matheson se révèle un insurpassable maître de la peur. La suite très prochainement. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Nathalie Serval, Gallimard, « Folio SF », 228 p., 29 F [4,42 €].)

J.Ba.

s é l e c t i o n

● **LA MYTHOLOGIE NAVAJO**, de Leigh Sauerwein, illustrée par Laura Bour C'est toujours le même vieux drame : les dieux édictent des règles de vie que les hommes ne respectent pas, d'où des histoires sans fin de châtiments et de destructions. Mais, chez les Navajos, les puissances supérieures finissent toujours par pardonner et, chaque fois, les mortels retiennent leur chance dans un monde tout neuf. Avec la verve qu'on lui connaît, Leigh Sauerwein fait revivre ce récit matriciel par lequel les Navajos, aujourd'hui encore, racontent leurs origines (Actes Sud Junior, 96 p., 69 F, [10,52 €]). **A partir de 10 ans.**

● **DEUX ÉTOILES BLEUES**, de Serge Perez Sur sa planète lointaine, devant son ordinateur, Paulus est seul. Le hasard lui fait prendre contact avec Théo, petit Terrien qui aime le football et rêve de ne plus porter de lunettes. Paulus, à l'aide de son savoir d'extraterrestre, réalise les vœux de Théo mais attend de lui, en échange, qu'il tente de faire de la jolie Noa, la plus mystérieuse de ses camarades de classe, son amie... Ce conte fantastique et poétique parlera aux adultes autant qu'aux enfants. Dans son monde, où les rêves sont réalisés par les ordinateurs, Paulus redécouvre le plaisir d'avoir un ami avec qui échanger des secrets d'amour, tandis que Théo réapprend la confiance qui changera son destin (L'Ecole des loisirs, coll. « Neuf », 95 p., 46 F [7,01 €]). **A partir de 9 ans.**

● **LES BONHEURS D'EXPRESSION** Dans cette collection fort attrayante, un auteur et un illustrateur se retrouvent autour d'un lieu commun de la langue française. Chaque thématique donne lieu à une série de comptines illustrant les expressions populaires que l'on utilise sans y penser, telles que « *n'en faire qu'à sa tête* » ou « *courir le monde* ». Les comptines mettent en scène tout un univers où le plaisir des mots se mêle à celui des images pour inviter les enfants à rêver. Une initiative amusante pour donner envie d'explorer les trésors parfois oubliés de notre répertoire linguistique (Actes Sud Junior, coll. « Les bonheurs d'expression », 60 p., 49 F, [7,47 €]). **A partir de 5 ans.**

● **LES ANNÉES POP** Alors que « Les années pop » triomphent au Centre Pompidou, la revue *Dada*, première revue d'art, consacre son soixante et onzième numéro au même mouvement. L'histoire de l'art pop y est retracée depuis ses ancêtres lointains comme Marcel Duchamp, dont les ready-made avaient conféré aux objets quotidiens une signification nouvelle, jusqu'aux sérigraphies d'Andy Warhol et aux happenings. Le « nouveau réalisme » européen n'est cependant pas négligé, comme en témoignent les compressions de César et les affiches lacérées de Rotella. Au-delà des références obligées au mode de vie américain, à Disneyland et à la bande dessinée, que Roy Lichtenstein a tant mise en valeur, la revue aborde aussi le thème du nationalisme et de la guerre froide. Signalons également « The Supermarket Star », un conte inquiétant et malicieusement signé Edgar Allan Poe, suggérant que, derrière les photos de star reproduites en série, peut se cacher aussi le visage de la mort (Mango, revue *Dada*, 40 F [6,09 €]). **A partir de 6 ans.**

● **MÉMET, LE TIMIDE**, de Catharina Valckx Il arrive qu'on ne sache pas s'y prendre pour se faire des amis, surtout lorsque l'on est timide. Ce conte aborde le sujet de façon poétique et très accessible. L'histoire est celle d'un lapin qui admire la tortue Gotie mais n'ose pas lui rendre visite. Malgré de nombreux efforts, personne ne le remarque, car sa voix est petite et ses oreilles rougissent à la moindre provocation. Mal conseillé par le rat Balzar, il met en place un plan bâti sur des mensonges. Mais, juste avant d'être découvert, Mémet comprend que la vraie façon de se faire accepter est d'être sincère. Une méditation joliment illustrée sur la persévérance et la gratitude. (L'Ecole des loisirs, coll. « Mouche », 61 p., 48 F [7,32 €]). **A partir de 5 ans.**

● **LA PRINCESSE INVISIBLE**, d'Eglal Errera Un mystère assombrit le royaume, jadis plein de joie, du Grand Silencieux. Ayant perdu sa femme en couches, le roi, accablé par le deuil, décide de cacher la princesse Douina jusqu'au jour de ses vingt ans. C'est alors que, de tous les confins du monde, arrivent des jeunes hommes riches et pauvres souhaitant épouser la princesse que personne ne connaît mais dont tous imaginent la beauté et la grâce. On ignore les épreuves que le roi leur fait subir, mais les qualités de l'élu différeront de celles qu'on aurait attendues. Une histoire attendrissante sur la liberté et le respect de l'autre. (L'Ecole des loisirs, coll. « Mouche », 55 p., 44 F [6,71 €]). **A partir de 7 ans.**

● **DEUX AVENTURES DE FELOUDA**, de Satyajit Ray Felouda est un Sherlock Holmes à la mode indienne. Suivi de son cousin Topshi, il exerce avec talent son pouvoir de déduction : où qu'il aille, il se passe toujours quelque chose ; ici, c'est une bague d'une valeur inestimable qui disparaît, là une mallette provenant du Népal dont le contenu aiguise les convoitises... Satyajit Ray, qui réalisa de nombreux films, fut aussi en Inde un auteur renommé. L'originalité de ses énigmes réside dans cet univers magique et dangereux de l'Inde traditionnelle dans lequel il fait évoluer ses personnages. Une aventure policière en même temps qu'une irrésistible invitation au voyage (Seuil/Métaillé, 213 p., 98 F [14,94 €]). **A partir de 10 ans.**

● **LA PATTE DANS LE SAC**, de Sylvie Desrosiers et Daniel Sylvestre Notdog est un gros chien laid et sympathique qui fait le bonheur de sa maîtresse Jocelyne ; mais il s'absente parfois le soir pour accomplir une sombre mission. Arrêté à la frontière américano-canadienne alors qu'il porte des sachets d'héroïne, le voilà jeté en prison. Jocelyne et sa bande d'« Inséparables », persuadés de l'innocence du chien partent d'un seul cœur à la recherche de la vérité. Les amateurs de cette course-poursuite effrénée, souvent très drôle, retrouveront Notdog dans *Qui a peur des fantômes ?*, chez le même éditeur (éd. Epigones, coll. « Spécial noir », 88 p., 35 F [5,34 €]). **A partir de 9 ans.**

● **VANILLE, FLIBUSTIÈRE DES ANTILLES**, de Nicole Maymat. Cela aurait pu être un simple divertissement avec des pirates ; mais l'histoire de Vanille, héroïne téméraire, en quête de ses origines, dépasse celle de la conquête du Nouveau Monde. Car Vanille tient de sa mère, et de sa grand-mère, les secrets des cultes mayas ravagés par les conquistadors. A bord des navires qui s'entrechoquent, elle apprendra le respect qu'elle doit aux siens et à elle-même. Ce roman d'aventures, riche en rebondissements est complété d'une carte des îles et d'un petit glossaire des principaux termes de navigation. Un enchantement (Seuil, 138 p., 85 F [12,96 €]). **A partir de 11 ans.**

● **AVENTURES**, d'Italo Calvino Le Seuil redonne à lire l'œuvre nécessaire d'Italo Calvino. En marge des trois gros volumes parus ce printemps, Yann Nascimbene commente à sa façon, subtile et pudique, les *Aventures (Gli amori difficili)*, composées entre 1949 et 1967, traduites par quatre spécialistes dont le texte est ici relu par Mario Fusco. La poésie élégante, la sobriété du trait comme la palette de l'artiste Nascimbene conviennent à merveille à ces éclats de littérature qui sont des moments de pure grâce. On regrettera certes la rareté de ce contrepoint visuel si personnel, mais à l'instar de « L'aventure d'un poète » où « *chaque degré de perfection atteint par la nature* » annonce « *une planète nouvelle ou une parole ignorée* », le travail de Nascimbene offre un accès inédit à un texte qui est superlativement littéraire (Seuil, 192 p., 98 F [14,94 €]). **A partir de 10 ans.**

● **C'EST PAS MA FAUTE !** de Christian Voltz Sur le principe familier de la comptine à épisodes, Christian Voltz livre, une fois de plus, un petit bijou. Animaux et insultes colorées se bousculent pour exercer la mémoire et railler la trop facile recherche d'un coupable à ce qui n'est que l'ordre des choses. A lire en réécoulant *La Foire de l'Est*, d'Angelo Branduardi. (Ed. du Rouergue, 40 p., 68 F [10,37 €]). **A partir de 3 ans.**

● **PIPI DE NUIT**, de Christine Schneider et Hervé Pinel Comment dédramatiser le pipi nocturne qui gâche la vie des parents comme celle des petits ? Cet album astucieux qui double la quête du pot salvateur d'une ludique présentation des autres acceptions du mot, offre une piste de réponse bien séduisante (Albin Michel, 36 p., 69 F [10,52 €]). **A partir de 4 ans.**

● **AMOURS**, de Catherine Louis Difficile pari que de rendre compte de l'état amoureux. Une rencontre sur un banc public (merci Brassens !), deux artistes inspirés – il est musicien, elle peintre – et la petite musique de la passion, bluettes ou envol lyrique, ne tarde pas à se faire entendre. Avec de subtiles variations sur la partition (accordéon, draps de lit, voile nuptial ou décor d'une chaude rousseur), la vision de Catherine Louis a un charme contagieux (Ed. Thierry Magnier, 28 p., 69 F [10,52 €]). **A partir de 4 ans.**

● **FACILE À DIRE**, de Bruno Heitz Heitz poursuit son travail d'ébéniste. Mais sans langue de bois. Ici toute pensée, tout rêve pèse d'un trop grand poids, assommant le héros qui ne s'en sort que par la plus directe des franchises. Une recette radicale qui peut soulager à défaut d'être politiquement correcte. Heitz en philosophe malin ? On le croirait à lire parallèlement *Les Petits Poissons* qu'il cosigne avec Olivier Douzou, à la même enseigne (Ed. du Rouergue, 48 p., 68 F [10,37 €]). **A partir de 5 ans.**

● **MARIUS**, de Latifa Alaoui M. et Stéphane Poulin Marius est déchiré par la séparation de ses parents, mais ici la famille recomposée trouble l'identité des sexes puisque papa a un ami. A l'heure où le pacs s'installe dans le regard social, cet album sobre et intelligent disqualifie les approches bornées et les a priori qui étouffent le bonheur (Ed. l'Atelier du poisson soluble, 36 p., 88 F [13,5 €]). **A partir de 6 ans.**

● **ULYSSE AU PAYS DES FOUS**, de Marjane Satrapi Bienvenue à Marjane Satrapi, récente révélation de la bande dessinée dans l'édition jeunesse. Ses contes initiatiques qui prêchent l'ouverture, la curiosité et la tolérance, à travers les pérégrinations d'un chat qui cherche ailleurs la sagesse dont ses proches font défaut, tiennent pourtant leur grâce orientale du trait de Jean-Pierre Duffour. On peut retrouver la jeune Iranienne dans *Sagesses et malices de la Perse*, qu'elle cosigne avec Lila Ibrahim-Ouali et Bahman Namvar-Motlag chez Albin Michel (Nathan, 32 p., 79 F [12,04 €]). **A partir de 4 ans.**

Sélection établie par Philippe-Jean Catinchi, Guadalupe Nettel, Florence Noiville et Florence Pérochain

l i t t é r a t u r e s

● **UN MONDE POUR JULIUS**, d'Alfredo Bryce-Echenique

Bryce-Echenique décrit avec précision et ironie, le monde des oligarchies latino-américaines à travers le regard de Julius, un enfant de six ans. Derrière la superbe villa où il vit, il sent monter l'air contaminé des bidonvilles, il entend les domestiques qui parlent et rient à haute voix. Ce monde, auquel sa famille tourne le dos, est celui qui hante le personnage, non seulement parce qu'il lui est interdit, mais parce qu'il apparaît dans son esprit comme une terre épargnée par la souffrance qu'il rencontre dans sa vie : mort du père et de sa sœur Cynthia. L'ironie est impitoyable, tout y passe, les coutumes pudibondes, le racisme voilé sous des diminutifs condescendants, le syncrétisme religieux mais surtout les manies et les frivolités de cette véritable caste péruvienne. On rit, mais persiste en filigrane la lucidité que Julius entretient en secret comme une mascotte cachée, qui le dévore et le confine à la plus irrémédiable des solitudes. (Traduit de l'espagnol – Pérou – par Albert Bensoussan. Métailié, « Suites hispano-américaines », 496 p., 88 F [13,42 €]. Première édition Calmann-Levy, 1973.) **St. L.**

● **BERG ET BECK**, de Robert Bober

Deux enfants du même âge : ils habitent la même rue, se rendent ensemble à la même école, portent la même étoile jaune ; tous deux partagent la même passion pour les courses cyclistes. Nous sommes à Paris, au début de l'été 1942, à l'aube de la rafle du Vél' d'Hiv' dont l'un des deux ne reviendra pas. Son camarade de jeux ne l'oubliera jamais et lui rendra hommage, bien des années plus tard, au travers de longues lettres qui disent la paix retrouvée, la vie qui s'écoule, pour ceux qui restent... et le manque. Très beau roman de l'auteur de *Quoi de neuf sur la guerre ?* (prix du Livre Inter 1994), *Berg et Beck* est plus qu'un témoignage d'amitié : un rempart contre la solitude, une pierre blanche érigée là, par-delà l'espace et le temps, contre la menace de l'oubli. (Gallimard, « Folio », 252 p., 32,50 F [4,95€]) **St. L.**

● **L'ÂME PRÊTÉE AUX OISEAUX**, de Gisèle Pineau

Le thème récurrent de Gisèle Pineau est la déchirure ressentie par les Guadeloupéens venus travailler en métropole. L'auteur de *L'Espérance macadam* et de *L'Exil selon Julia* magnifie la langue française des échos de l'idiome et des coutumes de l'ancienne colonie. Sybille et son jeune fils Marcello apprennent à vivre à Paris, grâce à la chaleureuse protection de Lila, vieille actrice. Sans renier la mémoire de l'enfance, Sybille apprivoise les fantômes du passé et retrouve le bonheur. *L'Âme prêtée aux oiseaux*, récit riche de souvenirs et de légendes, est aussi une étude lucide sur la confrontation de deux univers et les préjugés raciaux qui s'y rattachent encore et toujours. (Le Livre de poche, 222 p., 30 F [4,57 €]) **H. M.**

● **ALBUCIUS**, de Pascal Quignard

« *Caius Albucius Silus a existé. Ses déclamations aussi* », explique Quignard dans sa préface. Simple, on ne sait presque rien de lui en dehors de quelques citations qu'en fait Sénèque le Vieux. C'est de ce que l'on ne savait pas qu'est né, ce roman, ou plutôt ces récits successifs. Mais Quignard, bien sûr, ne se contente pas d'imaginer ou de réinventer la Rome d'Auguste, de César, de Pompée, de Cicéron : il s'empare du vide et le fait bouillonner de toutes sortes d'ingrédients : sexe, violence, folie, sagesse et... digressions, où il reprend officiellement la parole pour la reperdre aussitôt. Qu'importe ce qui est d'Albucius et ce qui est de Quignard, c'est un plaisir de lecture, virevoltant, fascinant, impérial. (Le Livre de poche « biblio », 288 p., 32 F [4,88 €]) **M. Si.**

● **LES MASQUES DU HÉROS**, de Juan Manuel de Prada

Un premier roman étonnant, boursoufflé, sarcastique, dévastateur qui prend pour personnages – et pour cible – les grands héros artistiques de l'Espagne du début du siècle : Unamuno, Pérez Galdos, Valle-Inclán, Ramon Gomez de la Serna, Bunuel, Dali, Borges, Garcia Lorca. Le jeune romancier qui avait alors vingt-cinq ans n'hésite devant rien, pour diffamer, accabler, torturer les vieilles gloires. On trouvera cela insupportable ou grandiose, question de tempérament ! Et que l'on se rassure, l'édition française comporte un lexique des personnages qui pourra remédier aux mémoires défaillantes. (Traduit de l'espagnol par Gabriel Iaculli, Seuil, « Points », 634 p., 52 F [7,93 €]) **M. Si.**

● **L'ANGE DE LA COLÈRE (LES DUKAY, tome II)**, de Lajos Zilahy

C'est aux Etats-Unis, où il trouve refuge après la seconde guerre mondiale, que le romancier magyar Lajos Zilahy (1891-1971) rédige en anglais le dernier volet de la saga des Dukay. Déjà la mort du patriarche, le comte Istvan Dukay de Duka et Hemlice, présage la fin de l'illustre famille hongroise. Vers la fin de la guerre, son pays tente de sortir indemne de la tourmente en rompant l'alliance avec les nazis. En vain ! Alors que Budapest investie par les armées hitlériennes et bombardée nuit et jour par les alliés est en flammes, les membres d'une aristocratie qui remonte au XI<sup>e</sup> siècle, lors de la fondation de l'Etat, tentent sans succès de remplir leurs missions d'émissaires, de diplomates et d'espions. La chute définitive de la maison Dukay sera illustrée par la condamnation à mort de certains de ses fils sous le régime communiste et par l'exil des autres. (Traduit de l'anglais par Pierre Singer, Gallimard, « Folio », 480 p., 45 F [6,86 €]. Première édition, Denoël 2000.) **E. R.**

● **UN SLOW DES ANNÉES CINQUANTE**, de Cyrille Fleischman

Le petit monde de Cyrille Fleischman est installé pour l'éternité près du métro Saint-Paul et dans ce Paris de l'après-guerre où l'on réapprenait à vivre en grinçant un peu, mais content quand même. Treize petits textes pour retrouver le goût du bouillon, de l'amour, du be-bop, et de la parole juste... au pire moment. Tout cela sur un ton délicieusement ravi de toutes ces incongruités. (Pocket, « Nouvelles voix », 120 p., 28 F [4,27 €]) **M. Si.**

e s s a i s

● **LES MÉTIERS DU JOURNALISME**, de Sophie Janvier

D'accès facile et pratique, cet ouvrage écrit par une journaliste se lit avec intérêt. L'auteur nous propose surtout un survol de l'histoire de la presse écrite de Renaudot à nos jours, puis de la naissance de l'audiovisuel à l'explosion de la télévision. Un chapitre est consacré à l'éthique journalistique à l'épreuve des faits, puis les deux autres parties du livre donnent des renseignements très utiles sur le statut professionnel des journalistes et ses métiers, sur les écoles de journalisme et l'entrée dans la presse. Un bon guide pour les candidats. (PUF coll. « Major », 152 p., 55 F [8,38 €]. Inédit.) **P. Dr.**

● **LE JOURNAL INTIME**, de Françoise Simonet-Tenant

Difficile de nier la place et l'importance des journaux intimes – il vaudrait mieux dire « personnel », souligne l'auteur – dans l'histoire littéraire. Impossible pourtant d'assigner à ce mode d'expression de soi une position fixe ou clairement évolutive, quitte, comme pour les autres genres, à en discuter les contours. La référence à Philippe Lejeune, maître incontestable des études sur l'activité des diaristes passés et présent, est obligée. Elle ne facilite cependant pas la tâche de celui qui voudrait s'arrêter à une définition, puisque Lejeune refuse, en ce domaine, la distinction ordinaire entre ce qui relève ou non de la littérature. Constatant cette difficulté (et d'autres), Françoise Simonet-Tenant, parfaitement informée de son sujet, a tenté d'avancer sur ce terrain instable et accidenté. Après une étude sémantique puis historique, elle pose la question du journal du point de vue de celui (ou de celle) qui le tient et de celui qui l'édite et le lit. (Nathan-Université, coll. « 128 », 128 p., 52 F [7,99 €]. Inédit.) **P. K.**

● **BAUDELAIRE**, de John E. Jackson

L'auteur, universitaire suisse à qui l'on doit plusieurs ouvrages sur la poésie moderne (notamment *La Poésie et son autre*, José Corti, 1998), a choisi de présenter les différentes phases et chapitres de l'œuvre de Baudelaire, selon un plan thématique et chronologique. Par la clarté de l'exposition, l'ouvrage répond parfaitement à son ambition sans banaliser ou affadir la figure du poète. Une anthologie des principaux textes critiques de Baudelaire complète utilement l'ouvrage. (Le Livre de poche, « Références », 288 p., 49 F [7,47 €]. Inédit.) Signalons également l'édition d'une conférence qu'Yves Bonnefoy donna à la BNF en mai 1998 : *Baudelaire, la tentation de l'oubli*. (Bibliothèque nationale de France, Conférences del Duca, 54 p., 35 F [5,34 €]) **P. K.**

● **MÉMOIRE À DEUX VOIX**, de François Mitterrand et Elie Wiesel

Puis qu'à céder à la confiance, François Mitterrand se plaisait à brosser son portrait en retraçant son action ; à relater sa « propre aventure » en plaçant sa réflexion « sur le champ de l'histoire », telle qu'il la vivait. L'occasion lui en fut souvent donnée, mais rarement son interlocuteur se présenta à lui, avec son propre poids d'histoire, sa propre philosophie, sa foi. Parce que ces entretiens eurent lieu peu après les révélations de 1994 concernant les relations durables entre François Mitterrand et René Bousquet, ancien secrétaire général de la police de Vichy, Elie Wiesel ne manqua pas de rappeler à son ami, que la révélation l'avait « fait souffrir ». Le président de la République n'apprécia guère cette philippique, rappela que l'action a ses « contraintes » et ses « lois » et qu'il était « en paix » avec lui-même. La conversation reprit, faite d'intelligence et de culture, de souvenirs d'enfance et de souvenirs de guerre. On évoqua Moïse et Hérode, Etienne Marcel et Spartacus, Lénine et le Christ. Pour la dernière fois. Ils ne se revirent plus. (Odile Jacob/Poches, 224 p., 45 F [6,86 €].) De François Mitterrand et aux mêmes éditions, paraissent également : *Mémoires interrompus* (254 p., 45 F [6,86 €]) et *De l'Allemagne, de la France* (254 p., 49 F [7,47 €]) **A. My**

● **PABLO RUIZ PICASSO**, de Patrick O'Brian

Patrick O'Brian (1914-2000) a vécu près de cinquante ans dans une petite maison des Pyrénées-Orientales, face à la Méditerranée. Irlandais, il a accumulé les travaux de traduction (Simone de Beauvoir, Joseph Kessel) quand ses propres livres (une série de romans d'aventures maritimes, anglaises et napoléoniennes, dont le très célèbre *Maître à bord*) lui apportent la gloire... aux Etats-Unis. C'était dans les années 1970. Ce solitaire mettait alors la dernière main (1976) à cette imposante biographie de Picasso, son ami. Il voulait évoquer « l'image totale » de l'artiste, l'homme et le peintre, qu'il jugeait « indissociables ». Ici, peu de critiques d'œuvres, d'analyse, d'interprétation. Mais une succession chronologique « nette et sincère » des événements petits ou grands qui remplirent la vie du peintre. Un bel hommage à l'homme Picasso « presque aussi seul que le soleil, mais qui rayonnait de la même vie ardente ». (Gallimard, « Folio », 834 p., 60 F [9,15 €]) **A. My**

# Une histoire mal orchestrée

## HISTOIRE DE LA MUSIQUE

sous la direction de Roland-Manuel. Gallimard, « Folio Essais », 4 vol., 1042 p., 1000 p., 906 p. et 972 p., 56 F (8,54 €) chacun. (Première édition : Gallimard, « Encyclopédie de la Pléiade », 2 tomes, 1960 et 1963).

Raymond Queneau crée en 1956 l'*Encyclopédie de la Pléiade*. Pour la partie « Histoire de la musique », il fait appel à Roland-Manuel, grande figure du monde musical de l'époque. Le projet est vaste, et Roland-Manuel s'entoure de nombreux collaborateurs, parmi lesquels Jacques Chailley, Marius Schneider, Marcel Beaufrils, Constantin Brăiloiu, Francis Poulenc, Claude Rostand. Fort d'une telle équipe, de tels moyens et sous l'égide de la prestigieuse « Pléiade », un ouvrage de référence d'une qualité inégalée promettait de voir le jour... C'était compter sans deux mauvaises fées jumelles : Complaisance et Fouillis. Car il fallait un chef d'orchestre hors pair pour gérer tant d'atouts, et quand Roland-Manuel s'excuse dans sa préface (« le lecteur doit s'attendre à rencontrer des lacunes »), il se dédouane un peu vite d'un réel manque de rigueur. Cette constellation d'articles, sans grande unité, est finalement de qualité très inégale, et pour le moins mal orchestrée.

On lira quelques admirables chapitres, lumineux comme ceux de Marius Schneider (« Le rôle de la musique dans la mythologie et les rites des civilisations non européennes ») ou de Marcel Beaufrils (« Le Lied romantique allemand » ; « Wagner »), dont la conception ne peut prendre une ride parce qu'elle est universelle – quoiqu'elle n'ait, ici, rien d'encyclopédique. Mais on trouvera également beaucoup de pages qui ne valent pas plus qu'une causerie de radio, où les auteurs confondent poliment bel humanisme et docte stérilité. Là, ce sont des chapelets d'analyses bâclées en place de biographies – pauvre Schumann – ou bien des citations approximatives, tronquées et sans sources précises. On fait s'écrier par exemple à Chopin, sans autre précision, que « Beethoven est obscur, semble manquer d'unité, et qu'il tourne le dos à des principes éternels. Mozart, jamais ! ». L'original, dans le *Journal* d'Eugène Delacroix (7 avril 1849), est un peu différent : « Là où Beethoven est obscur et paraît manquer d'unité, dit Chopin, ce n'est pas une prétendue originalité un peu sauvage, dont on lui fait honneur, qui est en cause ; c'est qu'il tourne le dos à des principes éternels ; Mozart jamais. » Ajoutons à cela la conception d'avant-guerre d'une génération fin XIX<sup>e</sup>, encore bien engoncée dans ses humanités, et d'anacoluthes en oxymores, n'espérez pas de *do*, vous n'aurez que de l'*ut*.

Peut-on imaginer une histoire encyclopédique de la musique, rééditée aujourd'hui et ne tenant aucun compte de qua-

*Etait-il utile de rééditer ce vaste tableau musical allant « des origines à nos jours », publié par « La Pléiade » au début des années 1960 ? L'ouvrage, qui n'a pas été remis à jour, posait déjà problème lors de sa première édition... Un « événement » qui illustre la crise de l'édition musicographique en France*

rante ans d'avancées musicologiques ? C'est pourtant ce que propose « Folio » en livrant au public cette grande photo pâle des connaissances musicologiques, et pas toujours les meilleures, à la fin des années 1950. Autant dire que les bibliographies font sourire. Celle de Bach s'étend de 1873 à 1956, celle de Haendel de 1760 à 1957, dont une « en cours de publication » depuis... 1954.

Les deux tomes de « La Pléiade », ici réédités en quatre volumes poche, sont de conception et de qualité différentes. Le premier tome (« Des origines à Bach »), malgré ses défauts et ses rides, reste bon dans sa construction. L'accent y est mis sur les courants, la forme, l'évolution de l'écriture, l'histoire du langage musical... Mais si une partie importante y est consacrée à l'ethnomusicologie, seul le chapitre consacré à l'Afrique noire est peut-être encore valable, et le choix des musiques ethniques étudiées est arbitraire : à côté d'un chapitre sur la musique de Bali démesuré et déjà contestable en son temps, rien n'est dit sur la musique de Java, au moins aussi riche. Rien non plus sur les musiques ethniques américaines (quoiqu'il en soit question dans la préface), européennes ou d'Indochine...

Le second tome (« Du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours ») tombe pour sa part à pieds joints dans les pièges du XIX<sup>e</sup> siècle. Une succession de projecteurs sont braqués sur des compositeurs, ou plutôt sur leurs œuvres à quelques exceptions près, entre manques et excroissances. Par excès de délicatesse, certainement, Roland-Manuel n'a pas su concerner les talents. Or son rôle était crucial. Il fallait un œil pour répartir, unifier les tâches et déceler les carences. A ce prix seulement on évite qu'une histoire de la musique traite de la « vitesse de propagation des ondes de compression », mais omette de parler de l'apparition des notes sous la

forme « *do, ré, mi, fa, sol, la, si* » en passant sous silence L'Hymne à saint Jean-Baptiste, ou qu'elle ne consacre aucun article sérieux à la forme sonate ni à la symphonie...

Dernier détail, les tables analytiques et générales, les index et les tableaux chronologiques ne se trouvent qu'en fin de « tome », c'est-à-dire à la fin de chaque deuxième volume. Les index (noms et œuvres seulement, tant pis pour la symphonie et la sonate) sont la seule partie actualisée de l'ouvrage, pagination oblige. Mal en prit à l'éditeur. Car ils ne sont pas systématiques, et sont donc inutilisables. Que voulez-vous faire de 180 renvois non distingués pour Bach, 150 pour Mozart ?

Un éditeur verse une encyclopédie fanée dans un entonnoir informatique, une maquette, un clic, et un coffret de poches sort sous Cellophane. Les Anglo-Saxons, quant à eux, préfèrent un autre usage du « clic », et mettent « en ligne » leur monumentale encyclopédie musicale *The New Grove* (2001, 29 vol.). Les Allemands ne sont pas en reste, avec leur *Musik in Geschichte und Gegenwart* (1994, 20 vol.), ni les Italiens, avec les 13 volumes d'Alberto Basso (1988). Pour trouver un ouvrage de cette envergure en France, il faut remonter au *Lavignac*, dont la dernière mise à jour date de 1931. Et surtout ne pas prendre au sérieux cette « Histoire de la musique », lorsqu'elle affirme (tome II, p.1563) que la *Biographie universelle des musiciens, en huit volumes (1839)*, de Fétis « est la plus vaste synthèse des temps modernes » (sic).

Reste à découvrir quel sens Gallimard donne au mot « référence » dans sa note d'éditeur : « Suivant l'usage de l'Encyclopédie de la Pléiade, cette « Histoire de la musique » peut être utilisée comme ouvrage de référence. » Cette réédition illustre une profonde crise de la musicographie en France.

Robert van Kampen

## extrait

Les Académies florentines et parisiennes, au temps de la Renaissance, avaient caressé la chimère d'un humanisme musical fondé, à défaut de documents substantiels, sur les écrits des philosophes de l'Antiquité (...). Le XIX<sup>e</sup> siècle, tourmenté par l'obsession romantique des retours, mais partiellement nanti de connaissances précises, va se charger de prouver que le dogme de l'imitation des Anciens est applicable à toutes les fins de l'esthétique. Un nouvel humanisme, moins « platonique » que n'avait été celui des Renaissances, tentera de promouvoir une science, encore colorée du reflet de ses songes et trop souvent égarée par la fièvre chauvine.

Mais les Muses sont filles de Mémoire : les perspectives de la musicologie, à s'élargir sans trêve, font injure à l'étroitesse des nationalismes. Nous en venons maintenant à découvrir des baroques et des précieuses, des classiques et des romantiques, bref à nous choisir des ancêtres, des maîtres et des modèles au-delà des époques que nos aînés considéraient comme primitives – hors des lieux qu'ils tenaient pour privilégiés. A sur-

prendre dans les couloirs d'une discothèque les propos de certains réalisateurs d'émissions radiophoniques, on en vient à se demander si le zèle des paléographes et des ethnologues est à la mesure d'une impatience qui voudrait apaiser sa fièvre de nouveauté en remontant indéfiniment le cours du temps. Il semble, aussi bien, que l'opinion se soit moins modifiée, depuis dix ans, à l'égard d'un Igor Stravinsky que sur le propos de saint Ephrem le Syrien, et nous en avons certainement moins appris, dans le même temps, sur les possibilités de la musique concrète que sur les origines de la polyphonie. L'existence, aujourd'hui bien attestée, d'une polyphonie immémoriale, spontanément pratiquée dans le monde entier par les représentants de diverses civilisations archaïques, (...) réduit à néant la thèse classique (...) qui porte au crédit de l'Europe occidentale, et d'elle seule, le principe de cette association de voix concurrentes – *complexio oppositorum*, sur quoi repose tout l'édifice de la musique européenne.

*Histoire de la musique*, page IX (Roland-Manuel, préface)

# Céline, foudroyé par son siècle

Philippe Muray analyse l'anathème lancé contre l'auteur de « Voyage » au regard de notre époque

## CÉLINE

de Philippe Muray.  
Nouvelle édition revue et augmentée,  
Gallimard, « Tel », 256 p., 60 F (9,15 €).  
(Première édition : Seuil, 1981.)

Céline encore. Céline, plus qu'hier encore, peut-être. Dans la préface de son livre, publié il y a tout juste vingt ans, Philippe Muray prévenait : « Nous n'avons sûrement pas encore vu le pire. Céline a été aussi, ou a dit le pire. En ce sens, il nous attend encore. » Vingt ans plus tard, le pire est-il atteint ? Avons-nous donné raison à Céline ? Avons-nous fini par le rejoindre, là où il nous attendait ? Muray n'est pas loin de le penser. On sait comment l'homme juge son époque, la modernité et la « festivocratie » qui s'étend à grande vitesse sur notre société globale (voir notamment *Après l'Histoire I et II*, Les Belles Lettres, 1999 et 2000). Il y a vingt ans, assure-t-il aujourd'hui, « l'opération magique consistant à vouloir trier le bon grain de l'ivraie n'avait pas encore tout envahi ». En ce temps-là, donc, Céline (mort en 1961), existait encore. Un Céline coupable, « évidemment », mais « l'évidence » n'était pas encore devenue, souligne Muray, « l'impasse de la raison au fond de laquelle on voit aujourd'hui se pavaner la tuante vertu en sa traîne de terreur ».

Muray évoque la « campagne anticélinienne » qu'il voit se développer, visant l'homme Céline et l'œuvre tout entière. L'homme, ramené, selon les mots de l'essayiste, à un « salaud pur », à un « antisé-

mite intégral », à un « romancier sursurimé ». L'œuvre, sur le point d'être « expulsée de la sphère littéraire ». Muray, qui a déjà développé l'argument (*Exorcismes spirituels II*, Les Belles Lettres, 1998) en s'en prenant aux essais de Michel Bounan (*L'Art de Céline et son temps*) et de Jean-Pierre Martin (*Contre Céline*), enfonce ici le clou. Il y a vingt ans, note-t-il, la presque totalité de l'humanité n'était pas encore devenue « totalement étrangère » à la littérature et à ce qui en fait parfois la trame : « l'absurdité, le non-sens, la cohabitation chaotique du crime et de l'art, de la plus touchante humanité et de l'inhumanité irréparable, du racisme et du génie, les tâtonnements dangereux, l'aberration, les tortuosités de la dialectique ».

Autrement dit, elle pouvait encore lire Céline. Et Muray, tenter de le comprendre et de l'expliquer. Il l'avait fait brillamment dans l'essai aujourd'hui réédité, traquant, à travers romans et pamphlets, « la nature de l'angoisse » qui rongait l'homme Destouches, foudroyé par son siècle au point de « mourir avant l'heure pour en devenir l'écrivain ». Une angoisse qui deviendrait « stupeur », « frayeur » face à la « spectacularisation du multiple » qu'il voyait se développer. Les romans n'auraient d'autre raison d'être que de se faire l'écho de cette « ère des grands nombres en folie » : « meute en guerre, ruche sacrificielle, termitière de néant des hommes, fourmière fouillée et affolée ». Les mots disent pourquoi Céline, refusant ce monde, maudissant cette vie, en vint à broyer ses

recits, à ruminer ses phrases, maniant l'exagération, le délire, l'ampleur du lyrisme, donnant ainsi un sens à sa littérature.

Mais l'antisémitisme ? Muray ne cherche en rien à l'atténuer ni à l'excuser. Mais, cette fois encore, il préfère la compréhension à l'anathème. Alors que les romans, écrits laborieusement, ne délivraient aucun message, se contentant d'être « un cri ouvert », les pamphlets, « crachés en quelques mois », s'attacheraient à définir le bien et le mal. Du positif, en quelque sorte. Un programme. Céline, effondré de voir le genre humain s'enfoncer de plus en plus profondément dans son désastre, cherche un remède à sa terreur. Comment en arrive-t-il à la haine raciale, à la croisade antisémite, à l'anéantissement d'un petit nombre ? Par une « inversion délirante », note Muray qui fait du juif le « multiple triomphant ». Mais c'est bien au judéo-christianisme, assure-t-il, que s'en prend Céline. C'est « l'idole païenne » qu'il veut libérer. Une idole qui a quelque chose à voir avec la langue et la littérature qui, seules, pourraient consoler de la non-intervention d'un Dieu dans la maladie des hommes. L'aventure de Céline, « isolée », « solitaire », n'aurait pas seulement été, alors, d'annoncer, de condenser les enjeux de la modernité littéraire. « Coup de hache » dans « le contrat de confiance de la tribu », elle pourrait bien, à elle seule, assure Muray, expliquer le XX<sup>e</sup> siècle. Sa démonstration, si on veut bien la suivre, est éblouissante.

André Meury

# Freud kabbalistique

## FREUD ET LA TRADITION MYSTIQUE JUIVE

Préface de David Bakan.  
Préface de Francis Pasche.  
Postface d'Albert Memmi.  
Payot, « Petite  
bibliothèque », 366 p.,  
72 F (10,98 €).  
(Première édition :  
Payot, 1963.)

L'essai de David Bakan *Freud et la tradition mystique juive* demeure une voie d'accès privilégiée à la psychanalyse. Bakan y développe une thèse controversée : le freudisme comme avatar laïque de la pensée juive. Libéral et incroyant, mais inconsciemment attaché à la foi de ses ancêtres, Freud aurait trouvé, probablement à son insu, dans la Kabbale, réinterprétée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles par deux « messies », Sabbataï Zevi et Jacob Frank, à la fois un encouragement à secouer le joug de la loi mosaïque et l'inspiration, cryptomnésique, de certaines de ses découvertes, notamment celles concernant la bisexualité, les techniques d'interprétation des rêves ou l'inceste comme crime mythique.

Mais d'où vient que Freud, généralement si soucieux de reconnaître les sources de ses intuitions – Platon, Shakespeare, Goethe, les romantiques allemands – n'ait jamais mentionné la tradition mystique juive ? David Bakan reconnaît que c'est une lourde tâche que de vouloir démontrer l'importance d'une pensée à laquelle il fait à peine allusion. Mais l'essentiel est ailleurs : dans l'esprit kabbalistique qui imprégnait la culture dont Freud était issu. Dans une postface passionnante, Albert Memmi prend appui sur la thèse de Bakan pour montrer comment Freud a voulu libérer le juif moderne du judaïsme. Pour refuser le judaïsme traditionnel, il s'autorisait d'une longue tradition hérétique : la tradition mystique.

P. K.

Roland Jaccard

# Les raisons d'être de la critique littéraire

Jean-Thomas Nordmann dresse le panorama de ce qui n'est pas tout à fait un genre...

## LA CRITIQUE LITTÉRAIRE FRANÇAISE AU XIX<sup>e</sup> SIECLE (1800-1914)

de Jean-Thomas Nordmann.  
Livre de poche « Références »,  
316 p., 55 F (8,38 €).  
(Inédit.)

Il est plus aisé de faire l'histoire du roman ou de la poésie que de la critique littéraire. Pour raconter l'évolution et le développement de ce qui n'est pas exactement un genre, une catégorie à part entière de la littérature – c'est « la contrepartie de tous les autres genres », pensait Brunetière –, un lieu d'observation fait défaut. Mais peut-être, dans les meilleurs des cas, la critique est-elle apte à s'évaluer elle-même... Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Jean-Thomas Nordmann, parfaitement informé et ne s'en tenant pas à la simple énumération, est précieux. Une anthologie, une bibliographie et une chronologie complètent ce livre que les hasards de l'édition font paraître en même temps que l'essai de Michel Crépu sur Sainte-Beuve (Perrin, « Le Monde des livres » du 11 mai). Le grand « causeur »

des lundis représentant, pour le meilleur et pour le pire, le magistère critique posé au milieu de son siècle.

Les créateurs, qui ont pourtant d'autres chats à fouetter, ne furent jamais tendres pour les critiques qui prétendaient les mesurer, les juger. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ils dirent même haut et fort leur colère face à ces gardiens du bon goût, impuissants par nature, et comme par vocation, à accueillir le génie lorsqu'il passait en bas de chez eux. « Mon opinion, écrivait par exemple Emile Zola, est que la critique des journaux, telle qu'elle est pratiquée par beaucoup d'imbéciles et par quelques malins, est une des choses les plus inutiles et les plus sottes qui se puissent voir. »

Baudelaire, qui était d'une intelligence beaucoup plus fine, proposait, une trentaine d'années plus tôt, en 1846, une définition autrement intéressante et stimulante, à laquelle il est bon de se référer aujourd'hui encore : « Pour être juste, c'est-à-dire pour avoir sa raison d'être, la critique doit être partiiale, passionnée, politique, c'est-à-dire faite à un point de vue exclusif, mais au point de vue qui ouvre le

plus d'horizon. » La vieille et lassante opposition entre le créateur et le critique se trouve ici dépassée. Et le critique, s'il le veut ou le peut, trouve sa « raison d'être », sans être aussitôt renvoyé dans les ténèbres extérieures de l'imbécillité.

La généalogie tourmentée que dresse Jean-Thomas Nordmann – de la Révolution française et des Lumières jusqu'à la montée en puissance de l'Université et de la presse et la création de *La Nouvelle Revue française* – démontre que la posture critique a profondément évolué au cours de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. La Harpe et Louis de Fontanes furent les législateurs un peu dérisoires des convenances littéraires. Madame de Staël, Chateaubriand et le « groupe de Coppet » se mirent à la tête de la grande vague romantique. A l'autre extrémité du siècle, Taine et Renan, puis Brunetière et Lanson, Proust enfin, Péguy, Blum et Thibaudet, inaugureront une critique plus humble, parfois inquiète. C'est d'elle que l'on se voudrait encore les héritiers.

# A la recherche de l'or blanc

## Le quatrième pouvoir au jour le jour

Une étude approfondie du milieu et des pratiques journalistiques, par Erik Neveu

### LA RUÉE

#### VERS L'EAU

de Roger Cans.  
Gallimard,  
« Folio-Le Monde »,  
226 p., 46 F (7,01 €).  
(Inédit.)

Il y a eu l'or jaune, il y a l'or noir – le pétrole –, il y aura l'or blanc – l'eau : cette conviction de Roger Cans nourrit ce tableau alerte d'une matière indispensable à la vie, naguère don du ciel, mais qui se transforme progressivement en un bien rare, ce qui stimule une activité économique puissante. L'auteur décrit la répartition très inégale des ressources hydriques dans le monde. Une inégalité d'abord géographique : le cas le plus extrême est celui de l'île de la Réunion, où la côte occidentale ne reçoit que 650 mm de pluie par an, contre plus de 10 m à l'est.

Mais l'inégalité est exacerbée par les facteurs économiques, comme dans le sec Sud-Ouest américain, où l'expansion urbaine, poussée par des consommateurs habitués au gaspillage, accroît dangereusement la tension sur l'approvisionnement en eau. Les usages sont en effet un enjeu critique : on apprend par exemple que la vaisselle à la main consomme 10 à 12 litres, tandis qu'un lave-vaisselle requerra 25 à 50 litres.

Le développement de l'adduction d'eau dans les métropoles du sud de la planète est aussi un facteur d'augmentation de la consommation d'eau : on consomme plus quand le robinet est dans la cuisine que quand il faut aller chercher l'eau au puits situé sur la place principale du quartier. L'agriculture est cependant le grand consommateur d'eau du monde, par l'irrigation : si l'humanité veut échapper à la soif, elle devra apprendre à pratiquer la culture irriguée avec sobriété. Au total, Roger Cans donne sur un sujet austère une synthèse agréable et fourmillante d'informations.

Hervé Kempf

### SOCIOLOGIE DU JOURNALISME

d'Erik Neveu.

La Découverte, « Repères »,  
128 p., 52 F (7,93 €),  
(Inédit.)

Un livre d'une densité exceptionnelle, alimenté par des sources sociologiques anglaises, américaines aussi bien que françaises. Dans son étude sur le journalisme, Erik Neveu, professeur de sciences politiques, ne cherche ni à défendre une thèse ni à rassembler des témoignages de professionnels. Son propos vise à une exploration en profondeur d'un métier « qui est aussi un rouage de la démocratie ».

Comparant d'entrée de jeu les modèles anglo-américain et français, il rappelle l'importance, pour le premier, de la collecte de l'information (« facts, facts, facts »), sa séparation d'avec le commentaire, la multiplication des rubriques pratiques. Côté français, il note la genèse « littéraire » de la presse de masse au XIX<sup>e</sup> siècle, avec le feuilleton rédigé par des plumes célèbres comme produit d'appel. Il reste aujourd'hui quelques traces de cette ambiance, le second tropisme étant politique, la majorité des titres s'identifiant à des sensibilités de droite ou de gauche. Cela dit, il convient de limiter les oppositions. Dès le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les Américains donnaient plus de place à la subjectivité et aux commentaires – jusqu'à la revendication du *New Journalism*, où l'enquête peut se lire « comme un roman » (Tom Wolfe).

A l'inverse, les formules rédactionnelles anglo-saxonnes influencent la presse française peu avant la seconde guerre mondiale : *Paris-Soir* s'inspire des tabloïds britanniques et *Paris-Match* de *Life*.

C'est surtout au journalisme français qu'Erik Neveu consacre ensuite ses analyses. A propos de la morphologie de la profession, il note le trait le plus saillant : son expansion. Les effectifs ont triplé entre 1960 et 2000, avec quatre évolutions majeures : le rajeunissement des journalistes, la hausse générale de leur niveau de formation, la féminisation et la montée de la précarité (8,5 % de pigistes en 1975 et 40 % aujourd'hui). Le cœur des créations d'emploi est la presse magazine et spécialisée (42 % des effectifs). Puis viennent la presse régionale (23 %), la presse quotidienne nationale et les hebdomadaires d'information (13 %), l'audiovisuel (12,3 % à la télévision, 8,5 % à la radio, 0,22 % sur Internet).

Erik Neveu s'intéresse ensuite aux journalistes au travail, avec « la machinerie rédactionnelle » et le développement du « rubricage ». Selon François Mauriac, « un journal, c'est un gaufrier » qui solidifie l'événement dans un moule interprétatif. Erik Neveu insiste sur le poids des événements de routine, la professionnalisation des sources. Quant à l'écriture journalistique, trois tendances sont soulignées : la soumission aux faits, la dimension pédagogique, la fonction « d'accroche » du public (titrailler, manchettes, photos, infographie). Sur les pouvoirs du journalisme, un débat est ouvert : mise en doute de sa puis-

sance telle qu'elle est évoquée parfois de manière grandiloquente. Le pouvoir est en fait exercé par un réseau de protagonistes qui ne se réduit en rien aux titulaires d'une carte de presse.

L'évolution du métier durant ces vingt dernières années s'est faite à travers des crises et des renouvellements. La dégradation de l'image sociale des journalistes s'explique, selon Erik Neveu, par le développement de ce qu'il appelle un « journalisme de marché » : nouvelles rubriques destinées à élargir l'audience, privilège des informations à fort contenu émotionnel, tendance globale à la perte d'autonomie des rédactions vis-à-vis des services gestionnaires. Mais, face à ces défis, il souligne les facteurs de renouvellement : essor du journalisme d'investigation, valorisation accrue des points de vue venus d'« en bas » sur l'actualité et réflexion renouvelée sur la déontologie.

Le « quatrième pouvoir », qui associe le journalisme à l'idée de démocratie, ne sera effectif que s'il s'adresse aux citoyens plus qu'aux consommateurs. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il faut réduire les rubriques qui intéressent ces derniers mais, comme le note Erik Neveu, « l'idéal démocratique requiert un journalisme d'information économiquement et culturellement accessible, producteur de réflexivité sur les enjeux politiques ».

Un livre qui, gorgé d'énergie par la « compression » de son format, va au cœur du « champ journalistique ».

Pierre Drouin

## Francis Ponge et la présence des choses

Dans ces douze entretiens avec Philippe Sollers, le poète propose une approche de ses textes

### ENTRETIENS DE FRANCIS PONGE avec Philippe Sollers

Seuil, « Points-Essais »,  
208 p., 42 F (6,40 €).  
(Première édition :  
Gallimard-Seuil, 1970.)

Il y avait bien des manières de déclencher la « fureur » de Francis Ponge. La plus sûre était de le « traiter », un peu vite, de poète, cette façon, notait-il, de « noyer le poisson » ou de faire passer ledit poisson dans un « bocal » qu'il n'avait pas choisi. La série de douze entretiens qu'il avait accordés à Philippe Sollers, et que France-Culture diffusa entre le 18 avril et le 12 mai 1967, devait fournir à l'« écrivain » l'occasion de s'en expliquer. A lui de se « présenter » (de « se rendre présent », précisa-t-il), de « récuser ces affublements » qu'on lui infligeait trop souvent, quitte à proposer lui-même une approche à la lecture de ses textes. Ponge (1899-1988) a alors soixante-huit ans. Sollers, trente et un. Les deux hommes entretiennent quelque connivence, via,

notamment, la revue *Tel quel*. Point de dispute donc, ici ; point de polémique. L'examen partagé d'une œuvre plutôt, où les questions de Sollers tiennent lieu d'analyse théorique, où Ponge se réfère à son histoire, au « concret de la situation ».

C'est l'enfance méditerranéenne qui apparaît ainsi, nourrie très tôt d'amour pour la langue latine, là, note Ponge, où la langue française trouve sa « densité », sa « matérialité », son « épaisseur (mystérieuse, bien sûr) ». C'est l'intuition juvénile que la matérialité du « monde verbal » n'a rien à envier à celle du « monde physique ». C'est la conviction vite acquise que l'écriture n'a rien à voir avec la description de ce monde physique, fût-elle métaphorique. Le rapprochement (pour la révolte) avec les surréalistes ne sera que passer. Trop de rêve, trop d'imaginaire, trop de merveilleux. Ponge se réfère à Lautréamont, à Mallarmé. L'écriture, pour lui, sera une « activité », un « travail ». Il se réfère à Malherbe avec qui, assure-t-il, c'est « le dictionnaire français, dans toute son épaisseur, qui flambe ». Il renvoie aux peintres qu'il fréquente, Picasso, Braque, Fautrier, Dubuffet, pour l'aspect

scientifique et le « côté ouvrier » de leur travail. Apparaît aussi, au fil des entretiens, un Ponge « prolétarisé » pour survivre et engagé au Parti communiste.

Mais on ne peut faire parler trop longtemps Francis Ponge en « langue morte ». La « honte », assure-t-il, le saisit. C'est tout le mérite de Sollers de lui avoir proposé de lire et de commenter quelques-uns de ses textes. *L'Huître*, par exemple, mais aussi *L'Œillet*, *Le Soleil*, *Le Pré*, *Le Savon* ou encore *Pour un Malherbe*. Une manière de faire apparaître l'architecture de l'œuvre, sorte de « dictionnaire sans fin » où il s'agit de « révéler », d'« élaborer », de « raffiner », d'« abolir » pour restituer « l'épaisseur de chaque vocable » à l'intérieur du texte. Un « matérialisme sémantique » où l'auteur, mais aussi l'objet de son désir, « la chose », le « pré-texte », sont voués à la mort. Ici, la parole ne fait que se dire elle-même. C'est ainsi, assure Ponge, qu'« elle produit de la lumière ».

A. My

★ Signalons la réédition de *Paradis*, de Philippe Sollers, Seuil, « Points », 48 F (7,32 €).









# Le monde tel qu'il va

Roger Cans  
La ruée  
vers l'eau



**M**  
LE MONDE  
folio  
actuel

Pierre-Antoine  
Donnet  
et Anne Garrigue  
Le Japon: la fin  
d'une économie



**M**  
LE MONDE  
folio  
actuel

Jean-Louis  
Andreani  
Comprendre  
la Corse

Histoire de Jean-Louis Colombe



**M**  
LE MONDE  
folio  
actuel

Paul Santelmann  
La formation  
professionnelle,  
nouveau droit  
de l'homme ?



**M**  
LE MONDE  
folio  
actuel

Jocelyne Lenglet-Ajchenbaum  
Yves Marc Ajchenbaum

**Le Monde** économie

Jean-Arnault Dérens

Gérard et Jean-François Dufour

Jean-Claude Grimal

Jacques Huguenin

Daniel Junqua

Olivier Languepin

Olivier Mazel

Maryvonne Roche

*Les Judaïsmes*

*Questions économiques et sociales*

*Balkans : la crise*

*L'Espagne : un modèle pour l'Europe des régions ?*

*Drogue : l'autre mondialisation*

*Seniors : l'explosion*

*La presse, le citoyen et l'argent*

*Cuba. La faillite d'une utopie*

*La France des chômeurs*

*L'année 2000 dans **Le Monde***

**M** folio  
LE MONDE actuel  
INÉDITS